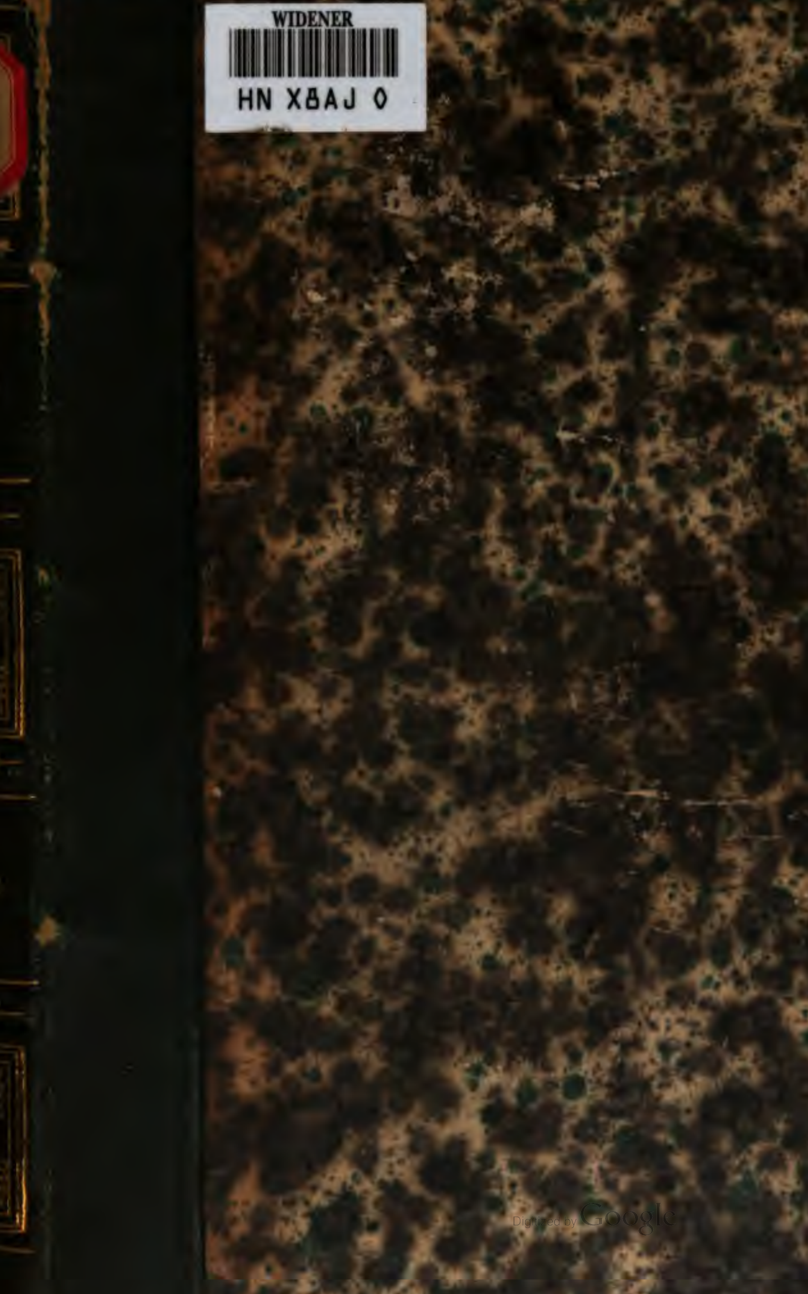
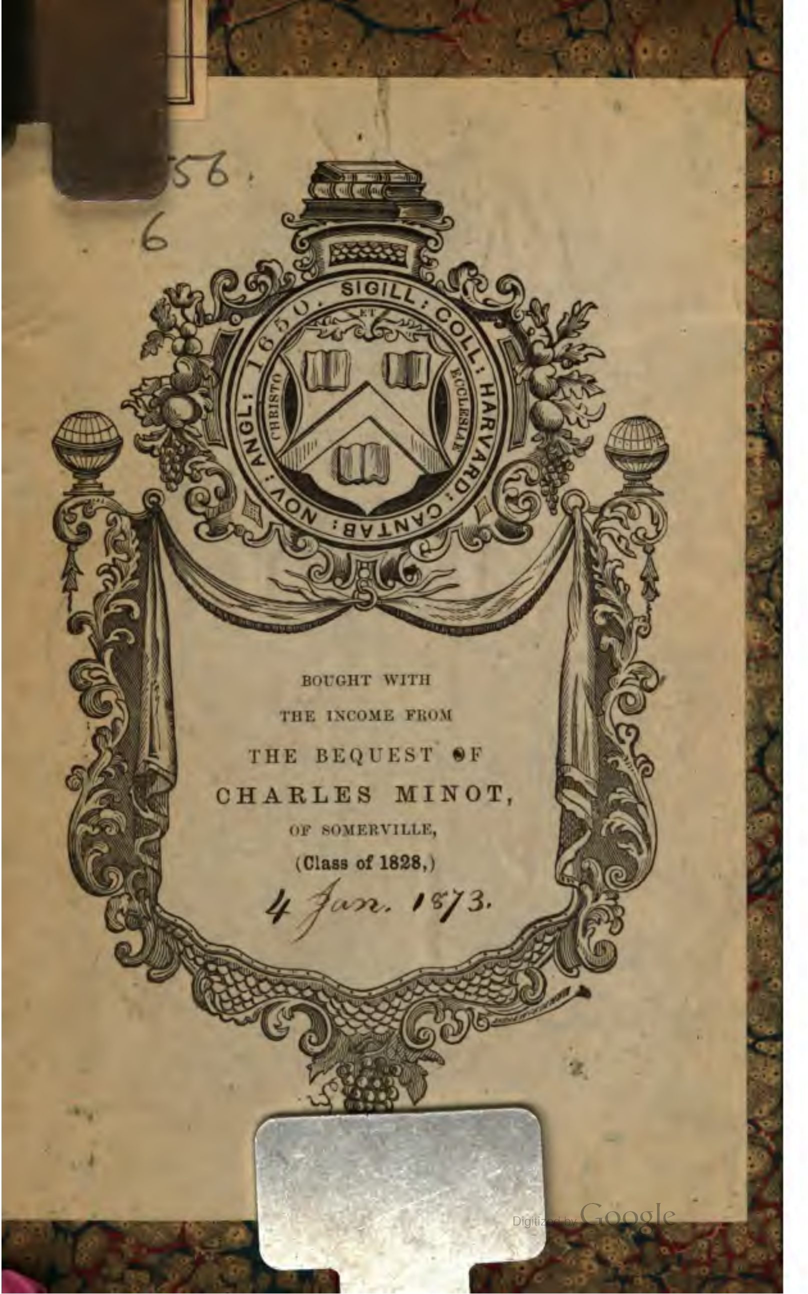

WIDENER
HN XBAJ 0
Digitized by Google



56
6
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LETTRES

DE

JEAN REBOUL

DE NIMES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LETTRES

DE

JEAN REBOUL

DE NIMES

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

Jean Joseph François

M. POUJOULAT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

INTRODUCTION

Nîmes avec son beau ciel, ses monuments et ses souvenirs, avec son peuple croyant et fidèle, méritait d'être le berceau d'un poëte : Reboul lui appartient. La noble ville comprenait, aimait cette gloire, et, lorsque la mort lui a ravi Reboul, elle a pris la place de la famille de l'illustre trépassé, faisant savoir que ce deuil était le sien. C'était aussi un deuil pour quiconque aime l'honneur, la vertu, le talent, trois choses de haute origine, grandeur et ornement de la vie humaine.

Mon intention n'est pas de reproduire sur Reboul des détails connus de tous[1]; mais une occasion m'est offerte de dire mon sentiment sur le poëte et sur l'homme : je la saisis.

Reboul, de son vivant, n'a pas obtenu, dans l'opinion de ses contemporains, le rang auquel il avait droit : j'en donnerai les raisons.

La première et la principale raison, c'est la ligne même que le poëte a suivie. La renommée a savamment organisé ses bataillons au profit de toute œuvre dirigée contre le passé, contre la religion, la morale, l'autorité; on a aisément de la célébrité, je ne dis pas de la gloire, avec ces in-

1. Une notice sur Reboul précède ses premières Poésies. M. l'abbé Baunard, dans la *Revue d'économie chrétienne* (livraison de juin 1864); M. de Pontmartin, dans le *Correspondant* du 25 juin 1864; M. Canonge, dans la *Semaine des Familles* du 30 juillet de la même année, ont publié d'intéressantes et remarquables études biographiques sur Reboul. M. Gaston de Flotte, en tête de ses *Souvenirs, Études, Mélanges littéraires*, a placé un certain nombre de lettres du poëte de Nîmes et une appréciation de ses œuvres : trente ans d'amitié lui donnaient le droit de parler de Reboul. La notice de M. l'abbé de Cabrières, dans les *Dernières poésies* de Reboul, est un travail complet qui ne laisse plus rien à dire ni à souhaiter sur l'origine, la vie et le caractère du poëte de Nîmes : c'est l'amitié studieusement et noblement attentive à toutes les traces du génie.

nombrables échos. Le droit, l'honneur, le respect sont des vaincus ; quiconque s'inspire d'eux, poëte ou prosateur, quel que soit son talent, se trouve frappé d'un certain discrédit ; la portée de ses œuvres est amoindrie, leur retentissement limité. Le chantre ou le défenseur du bien et du vrai peut aujourd'hui arriver à un certain éclat, mais il n'est pas sur le chemin où passe la renommée avec l'immensité bruyante de son cortége. Il se débat sous un linceul de silence et d'oubli que l'indifférence, la prévention ou les conspirations contemporaines étendent sur lui. Et ne croyez pas qu'il soit toujours servi par la portion du public dont les sentiments sont les siens. Cette portion choisie du public garde en paix les objets de son culte, accorde son estime sans fracas, dit peu, de peur de dire trop, et, par une étonnante et mystérieuse générosité, donne de préférence ses louanges aux talents ennemis. Ainsi placé entre les défaites de ce qu'il défend et les triomphes de ce qu'il attaque, entre la sobriété des siens et les concerts hostiles, le

serviteur du bien le plus richement doué traverse son temps sans une réputation égale à son mérite.

Voilà pourquoi Reboul n'est pas aussi connu que d'autres qui ne le valent pas. Le vent des idées et des passions contemporaines n'a pas soufflé dans sa voile ; il a eu contre lui les partis auxquels il déplaisait, les influences offensées par ses prédilections, par ses protestations, ses exemples. Nous voyons à l'œuvre une activité ardente, maîtresse de toutes les avenues ; elle accueille ou rejette, caresse ou mord à son gré, sans consulter d'autre justice que celle d'un intérêt calculé ; attentive et puissante, elle a des trompettes, et ces trompettes n'ont jamais sonné pour Reboul. Cette puissance des passions étroites et des petits intérêts est passagère ; elle s'entend à faire des renommées, à diminuer ce qui l'importune, mais les dieux qu'elle fait ne gardent pas longtemps leurs autels, et ce qu'elle efface ne demeure pas effacé. Un moment vient où les fragiles appuis s'écroulent, où chaque œuvre est

livrée à sa propre vie : c'est alors que les médiocrités rentrent dans le néant et que le vrai talent ressaisit l'empire. Reboul grandira pendant que d'autres descendront à leur taille naturelle.

Dans les temps anciens comme dans les temps modernes, les grands talents partent le plus souvent des conditions obscures ; mais ils n'y restent pas. Reboul, fils d'un serrurier, se fit boulanger et resta boulanger. Il donnait une moitié de ses journées au travail manuel, l'autre moitié à la muse : la poésie et aussi les livres étaient son repos. Dans les jugements portés sur lui, on s'est trop occupé du boulanger ; Reboul le regrettait lui-même ; non pas qu'il rougît de son berceau plébéien et de son état ; bien au contraire, il craignait d'en ressentir trop d'orgueil ; mais il aurait voulu être jugé d'après ses œuvres et non point d'après sa profession. Il ne l'obtint pas toujours, et s'est trouvé, plus d'une fois, mis au rang de ces ouvriers-poëtes dont on entend les chants avec plus de surprise que d'admiration.

Et cependant, si on ne le savait pas, on ne se douterait jamais, en lisant Reboul, qu'il pétrissait le matin et qu'il écrivait le soir ; l'homme du peuple, penché sur l'ouvrage grossier, n'apparaît nulle part dans les inspirations de Reboul ; un patricien ne s'y prendrait pas autrement. Le souffle du peuple (je parle du peuple du Midi) ne se mêle au souffle du poëte de Nîmes que lorsqu'il chante la vieille foi catholique, le vieux droit monarchique, la vieille race dont la grandeur est la grandeur même de la nation française. Hors de là, le vers de Reboul n'est pas d'origine populaire ; il s'épanouit en pleine région de la méditation et de la pensée ; il a l'habitude des hauts sommets. Nous avons vu des hommes condamnés aux labeurs d'un métier et qui, ayant par hasard rencontré une lyre, en ont su tirer des accords ; ils étonnaient, on les applaudissait ; ils ne savaient que cela, mais le luth frémissait sous leurs doigts. Ils avaient des dons, mais pas d'études ; ils étaient mélodieux, mais ignorants. L'art avait eu pour eux des sou-

rires, mais l'histoire et les littératures étaient pour eux des pays inconnus. Tel ne fut pas Reboul. Les études classiques ayant manqué à sa vie, il y suppléa par les meilleures traductions; il ne lui fut pas donné de respirer le parfum de l'antiquité, mais il en connut le génie. Il portait en lui un sentiment du beau, du délicat et du vrai, qui lui était comme une lumière à travers les œuvres de Rome et de la Grèce. Sans être proche parent, on peut l'être à certains degrés : les visites de Reboul aux génies de l'antiquité furent des visites de famille. Les littératures anglaise, italienne, allemande, espagnole, portugaise lui avaient offert leurs trésors; les chefs-d'œuvre de notre langue lui étaient familiers; il avait étudié les saintes Écritures, les Pères, l'histoire générale : Reboul était un lettré.

La perfection de la forme, dans la mesure de la faiblesse humaine, est la condition sans laquelle les œuvres littéraires ne durent pas; c'est la condition que nous mettons à notre admira-

tion. Reboul ne le comprit pas toujours, et sa valeur de poëte a souffert des taches qui déparent plus d'une fois l'expression de sa pensée. Il croyait que la vie, telle que les temps nouveaux nous l'ont faite, ne permettait pas de polir, et que notre époque ne comportait pas la perfection du style. Il se trompait. Rien n'autorise les négligences. Le feu de l'inspiration, soit que l'on salue ce qui est beau ou qu'on venge la justice outragée, soit qu'on célèbre les grands souvenirs ou que l'on combatte, n'empêche pas le soin de la forme. Lors même qu'on est en face de contemporains affairés peu sensibles aux délicatesses du goût, à la couleur vraie, à l'harmonieuse noblesse du langage, si on a la prétention légitime de laisser un nom dans les lettres, il ne faut pas prendre pour règle l'heure présente avec ses fantaisies, ses dédains et l'orgueilleuse pauvreté de ses succès fugitifs ; il faut s'élever à un autre niveau, à la tradition glorieuse des temps, et chercher en soi-même ces formes achevées dont le type est d'origine divine. Car la

beauté du style est éternelle; elle a son principe en Dieu comme tous les arts; c'est une des formes visibles de l'invisible idéal. Les formes divines demeurent malgré les ignorances, les corruptions et les décadences; elles donnent aux œuvres de l'esprit le caractère de ce qui ne passe pas. La clarté et la correction, la justesse et la force de l'expression, la vérité et l'harmonie, tout cela est divin, tout cela est la perfection du style, sans laquelle il n'y a pas d'avenir.

Je sais qu'une inflexible sévérité contre soi-même est difficile; mais on peut prendre la forte habitude de vouloir toujours très-bien faire: elle devient alors un impérieux besoin de l'intelligence, une sorte de religieux respect pour les dons qu'on a reçus. On ne fait pas disparaître une paille dans un diamant, mais les fautes contre le goût et le style peuvent toujours se corriger. Les imperfections de Reboul à cet égard sont d'autant plus regrettables que, par une sévérité exercée contre lui-même, il aurait mieux rempli la vocation de son génie. Lorsqu'il est beau, il

est très-beau, et il l'est souvent. Il y a certains talents qui, dépourvus de grandes ailes, ne montant pas très-haut et ne descendant pas trop bas, font leur chemin entre ciel et terre ; mais Reboul n'est jamais médiore : quand il ne plane pas, il tombe. On pourra lui faire un bagage de grand poëte avec un choix de ses meilleures productions, et ce bagage ira à la postérité.

L'harmonie fait penser ; ceux-là le savent qui parfois ont promené leurs pas solitaires au bruit du vent dans les forêts ; les gémissements des mélèzes, des chênes et des sapins les jetaient en de profondes rêveries. Des pensées naissent aussi de la vague harmonie des vers ; mais c'est comme un monde où tout est innommé, où tout est flottant. Une autre manière de frapper l'esprit, c'est la vive abondance des idées, nettes, précises, allant au fond ; c'est la manière de Reboul. L'oreille est plus d'une fois charmée par les sons de sa lyre, mais il est surtout poëte penseur. En le lisant, on sent un esprit sérieux et nourri, accoutumé à la méditation, accoutumé à creuser

les choses humaines ; le vague ne s'y rencontre pas ; c'est la plénitude de l'intelligence éclairée par les principes ; c'est un pas toujours ferme, parce qu'il a toujours son point d'appui.

La justice était la règle de Reboul pour juger les événements de ce monde, la foi était sa lumière pour les devoirs et les destinées de l'homme. Reboul était un penseur chrétien. Il excelle à exprimer une idée vraie, à prononcer un jugement dans une concision cornélienne : tel vers de lui est frappé comme une médaille. C'est complet, c'est beau, on en garde le souvenir. Un homme de goût, doué de mémoire, aurait fréquemment à citer de Reboul des vers-proverbes. Dans l'expression de la vérité et du bon sens, la poésie de Reboul est faite au burin.

Le cœur des mères, l'art et toutes les langues se sont emparés de *l'Ange et l'Enfant*, charmant chef-d'œuvre d'inspiration chrétienne, par lequel Reboul se révéla. Peu de temps après l'apparition de cette pièce dans *la Quotidienne* (c'était en 1829), un voyageur se pré-

sentait chez le poëte, et ouvrait la série des hommages venus de loin. Ce voyageur, homme de savoir et de goût, très-épris de poésie et d'art, était M. Marcellin de Fresne, alors secrétaire-général de la préfecture de la Seine. Il visitait le génie dans l'obscurité avant que M. de Lamartine l'eût chanté. M. de Fresne donna au poëte quelque chose de plus que son admiration; il l'aima, et dès cette époque commença une affection mutuelle dont le temps resserra les liens, et qui n'a été brisée que par la mort. Une longue correspondance est sortie de cette amitié. Nous offrons au public les lettres écrites par le poëte à celui dont il ne prononçait le nom qu'avec tendresse et reconnaissance; on dirait les Mémoires de Reboul pendant trente ans; il est là tout entier comme homme, comme poëte, comme citoyen : il apparaît dans sa vie, dans ses œuvres, dans ses jugements.

On trouve dans ces lettres l'intérêt d'une biographie, les confidences d'un observateur attentif aux choses de son temps, et toujours la fran-

chise, toujours l'indépendance. Le sel méridional s'y mêle à la gravité du philosophe, et la fermeté de la foi à la fermeté des opinions; la raillerie, la réprobation, les applaudissements se succèdent selon les événements que le flot de chaque jour amène; et parfois Reboul, dans ses épanchements familiers, arrive à l'éloquence sans la chercher.

Les dates nous conduiront à une appréciation successive et plus complète des œuvres de Reboul.

Son premier volume de poésies, publié en 1836, renferme des morceaux d'une beauté soutenue, de beaux vers dans des pièces imparfaites. Quoique Reboul fût à l'âge où le talent a coutume de briller dans sa plénitude, il n'était pas encore lui-même; on sent une pensée non encore dégagée de tous ses nuages et un artiste qui n'est pas encore sûr de son instrument; mais on pressent la hauteur que le poëte doit atteindre. Sa réponse à M. de Lamartine est bien véritablement d'un de ces esprits choisis sur lesquels

« s'est abattu le souffle inspirateur. » Il a de nobles accents lorsqu'il accompagne de ses conseils d'ami et de chrétien son compatriote le peintre Sigalon partant pour Rome :

Salut en abordant à ce sacré rivage!
A cette autre patrie il te faut rendre hommage,
Sigalon! le Nîmois est à demi Romain :
Sa ville fut aussi la ville aux sept collines;
Un beau soleil y luit sur de grandes ruines,
Et l'un de ses enfants se nommait Antonin.
. . . .
Qu'un saint enthousiasme en ses murs t'accompagne;
Souviens-toi que la foi transporte la montagne :
Ton pinceau sera grand si ton cœur est pieux.

Sigalon mourut jeune à Rome, après avoir admirablement reproduit le *Jugement dernier* de Michel-Ange, et Lacordaire consola ses derniers moments. Reboul versa sur sa tombe les parfums d'une poésie attendrie.

La pièce *à un Exilé* est la plus belle de ce premier volume. Reboul est à l'aise en face de la gloire de la maison de France, en face d'une incomparable destinée; il assigne aux devoirs de la

royauté leur vrai caractère dans les temps nouveaux :

. . . .
Le chef d'un grand empire est une sentinelle
Que la mort seulement doit faire reposer.
. . . .
Et pour édifier sur l'Europe écroulée,
Au grand apostolat la France est appelée;
Le glaive de l'esprit est puissant à son bras.
Le Seigneur n'a jamais frappé sa tête altière
Que pour mieux lui montrer la céleste lumière
Et pour la relever du sein de la poussière,
Ainsi qu'il fit à Paul au chemin de Damas.

Les strophes pour convier à l'aumône dans un moment d'épuisement et de malheur, ont de la précision, de la couleur et du sentiment : c'est de la bonne poésie. La pièce *à M. l'abbé F. de Lamennais* n'est pas au niveau de celle que Reboul adressa, six ans plus tard, *à un Apostat*, mais les beaux vers n'y manquent pas :

. . . .
Je n'attends pas ici le céleste royaume,
J'attends ce demi-jour où peut prétendre l'homme.
Je crois que tous ces os blanchis et parsemés
Sur ce désert sans fin que le soleil dévore,

Sous un souffle vivant se lèveront. J'ignore
S'il viendra du couchant, s'il viendra de l'aurore ;
Mais je crois fermement qu'ils seront ranimés.

O grand homme, pardonne à ce hardi langage !
Sur ton front foudroyé d'autres jettent l'outrage ;
Mais mon cœur a banni tout sentiment amer.
Ah ! loin de t'affliger, que ma voix te console !
C'est toi qui la formas, c'est ta propre parole,
. . . .
Un modeste ruisseau qui retourne à la mer.

Le 11 septembre 1834, Reboul, ne recevant aucune réponse de Lamennais, écrivait à M. de Fresne : « Le silence de cet homme m'épouvante. » Le 2 mai 1839, il croyait au retour de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, et, comme il n'avait pas encore publié sa pièce à Lamennais, il remerciait la Providence, « qui avait su brider sa vanité de poëte. » Mais son illusion devait être de courte durée.

Le naturel respire dans le morceau intitulé : *Souvenirs d'enfance*. Le poëte se rappelle les jours où un bon curé, lui caressant la joue d'un doigt pâle et ridé, lui disait : Sois sage, où il

balançait l'encensoir devant l'autel, où, s'échappant le long du Vistre, il goûtait « les plaisirs du vagabond jeudi ; » en remontant le cours de ses jeunes années, il rencontre les pleurs de sa mère :

Mon père s'en alla par ce mal triste et lent
Qui fait voir chaque jour le soleil moins brillant,
Qui fait passer des nuits aux longues insomnies,
Qui, pour un seul trépas donnant vingt agonies,
Enlève fil à fil la trame de nos jours,
Où l'art ne peut donner que d'impuissants secours.
Que de fois, loin du lit où gisait sa souffrance,
Ma mère, avec des yeux qui cherchaient l'espérance,
A dit au médecin qui nous donnait ses soins :
« Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier ?—Beaucoup moins ; »
Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
Se mettaient à couler, voyant couler les siennes.
Puis elle me disait : « Pourquoi gémir ainsi ?
« Enfant, de jour en jour tu deviens pâle aussi ;
« Bientôt dans la maison nous aurons deux malades.
« Va te distraire *avec* tes jeunes camarades. »
Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
J'entendais une voix me dire au fond du cœur :
« Comment te réjouir quand ta famille pleure ? »
Et, triste, je rentrais dans ma pauvre demeure,
Et le front dans la main, sur la table accoudé,
Je me sentais encor de larmes inondé.

L'Arabe à son coursier semble détaché d'*Antar*, cette Iliade du désert. *La Lampe de nuit*, à laquelle les admirateurs de Reboul n'ont pas pris garde, est d'un grand poëte. C'est une contemplation solitaire et sombre, où l'esprit, intrépide dans ses tristesses, va au fond de la vie et de la mort. Le poëte y regarde en face les effroyables réalités réservées à notre corps périssable, et dans son âme passent les amertumes de Job. Sa pensée est forte et profonde; l'expression est d'une austère vigueur. *L'Accablement* est comme un long soupir de douleur dans la maison vide et au milieu d'espérances brisées : on n'a plus rien à attendre sur la terre, on ne sourit plus à rien. C'est le deuil avec la coupe épuisée; alors le poëte, à qui la mort a tout ravi, demande que sa course s'achève.

Hâtez la nuit, mon Dieu, puisqu'il faut qu'elle vienne;

. . . .

Puisque rien ne peut plus me tromper sur la terre,
Que le printemps sans fleurs et les bois sans mystère
N'ont plus de doux parfum et de charmante voix;
Que tout éclat pâlit sitôt que je le vois,

Que mon œil ne peut plus aimer aucune étoile
Sans que la froide mort la couvre de son voile,
Puisque enfin, m'abusant depuis que je suis né,
Entre le monde et moi tout paraît terminé!

Dans la *Consolation sur l'oubli*, le poëte se résigne à passer inaperçu, à n'obtenir aucune part de la gloire humaine; une lyre est un présent du ciel, et c'est déjà une joie que de s'entendre soi-même: qu'importe l'admiration du monde?

Le rossignol caché sous la feuillée épaisse,
Avant de dérouler sa voix enchanteresse,
S'informe-t-il s'il est dans le lointain des champs
Quelque oreille attentive à recueillir ses chants?
Non. Il jette au désert, à la nuit, au silence
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence.
Si la nuit, le désert, le silence sont sourds,
Celui qui l'a créé l'écoutera toujours.

La langue française n'a rien de plus charmant. Le poëte dit encore avec trop de vérité:

Un grand nom coûte cher dans les temps où nous sommes;
Il faut rompre avec Dieu pour captiver les hommes.

. . . .

Hélas! mes yeux ont vu tomber tant de soleils!

Le recueil publié en 1846, sous le titre de *Poésies nouvelles*, n'annonce pas plus d'éclat et de force dans Reboul ni plus de perfection dans la forme ; la plupart de ces poésies sont contemporaines de celles du premier volume ; l'auteur, encouragé par le succès, semble s'être décidé à donner ce qu'il avait jusque-là gardé en portefeuille. Dans l'oratorio sur la Passion, je remarque ces deux vers prononcés par la divine victime au jardin des Olives :

Crimes déjà commis et crimes à commettre :
L'enfer de tous les temps tombe et pèse sur moi!

L'Épître à Chateaubriand et la *Parole humaine* adressée à M. Berryer sont les deux principales pièces des *Poésies nouvelles*. La royauté du style et la royauté de la tribune obtiennent les hommages de Reboul ; le poëte est d'autant plus à l'aise qu'il peut estimer ce qu'il admire ; le talent tout seul ne l'eût pas subjugué : il fallait à son enthousiasme la dignité du caractère. Rien ne va mieux au génie que la fidélité ; Reboul aimait

passionnément dans autrui ce qui faisait son propre et légitime orgueil. Le début de la pièce à Berryer est beau :

La foudre a ses éclats, l'Océan son murmure ;
Mais, de tous les grands bruits qui sont dans la nature,
Qui montent de la terre ou descendent du ciel,
La parole de l'homme est le plus solennel.

Le poëte fait sortir de leur poussière les rois de notre pays et en compose un auditoire pour l'orateur national et monarchique ; forcer la mort à l'admiration n'est pas une idée sans grandeur.

Reboul m'envoya de Nîmes l'*Épître à Chateaubriand* en me priant de la lire à l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* ; la pièce porte, par erreur, la date de 1845 dans le recueil des *Poésies nouvelles ;* je la reçus dans les premiers jours de janvier 1843. Je trouve dans la notice de M. de Cabrières la lettre que j'écrivis d'Écouen à Reboul, le 7 janvier 1843, après avoir rempli sa commission auprès de M. de Chateaubriand ; on me permettra de la repro-

duire comme un souvenir dont la place est ici :

« Je suis allé hier à Paris, pour remettre à M. de Chateaubriand le poétique et beau message dont vous m'aviez chargé. Vous savez son découragement immense et sa persistance à vouloir s'exiler tout vivant encore chez les morts ; j'ai osé lui faire entendre d'abord à ce sujet quelques paroles de vif regret : « C'est fini, c'est fini, « m'a-t-il répondu ; mais, a-t-il ajouté en me « montrant du doigt votre Épître que je tenais à « la main, je serais charmé de voir ce que font « les modernes. » — « Ce sont les anciens qui ont écrit cette épître, ai-je alors répliqué, et vous allez entendre des vers beaux comme les vers de Corneille. « Tant mieux, tant mieux, a-t-il ajouté ; « cet admirable Reboul ! c'est un saint ! » Et je lui ai lu cette pièce où vous peignez si éloquemment les misères contemporaines et où vous invitez avec tant d'âme et de grandeur l'illustre écrivain à reparaître à la tête de son parti, ne fût-ce que pour lui donner l'accolade des adieux.

Je l'ai remué, touché jusqu'aux larmes avec votre poésie, et sa vive émotion a été pour moi un spectacle qui ne sortira jamais de mon souvenir... »

A vingt-deux ans d'intervalle, je vois encore, assis dans un fauteuil devant moi, mon devancier aux bords de l'Alphée et du Jourdain, le corps un peu en avant, la tête inclinée, les bras croisés et couvrant d'une main le bas de son visage, se balançant doucement au bruit des vers que je lui lisais, attentif et sérieux, laissant passer les impressions de son âme sur son large front dépouillé. Le poëte lui disait :

. . . .

Ton astre, aimé du ciel, ne s'est point refroidi,
Son couchant brille encore des feux de son midi.
Ta muse grandiose et rivale d'Homère
Doit encore un secours à la France, ta mère,
Un chant provocateur de sublimes élans,
Par ses graves beautés âgé de trois mille ans,
Et semblable à ceux-là dont ta lyre féconde
A peuplé jusqu'ici la mémoire du monde.
De son propre vouloir nul ne peut ici-bas
Opérer sa retraite et clore ses combats;

D'après les saintes lois que les cieux nous imposent,
Nous pleurons sur les morts parce qu'ils se reposent,
Et cessent d'ajouter au pénible trésor
Qui de la cité sainte ouvre les portes d'or.

. . . .

Et tous ces mécréants, qui nous livrent combats,
Verraient sans fruit pour eux l'heure de ton trépas;
Nous emploîrions contre eux jusqu'à tes funérailles,
Et ta cendre, ô vieux Cid, gagnerait des batailles.

C'était l'époque où M. de Chateaubriand, las de toutes choses, mais non pas d'être fidèle, attristait ses amis, surtout ses jeunes amis, par ses découragements; Reboul, ne s'inspirant que de son cœur et de sa foi, le conviait à l'espérance et à la lutte; il voyait les maux de son pays, mais il le trouvait guérissable, et, malgré la profondeur de la nuit, il croyait au lever de l'aube. L'émotion de M. de Chateaubriand croissait à mesure qu'il entendait ces accents généreux, et, quand j'arrivai au dernier vers, ce vieil Achille des grandes causes ne put retenir ses pleurs. L'année suivante, M. de Chateaubriand citait *l'Ange et l'Enfant* dans l'*Essai sur la littérature anglaise*; en 1838, il avait visité à Nîmes Jean Reboul.

« Je l'ai trouvé, dit-il, dans sa boulangerie ; je me suis adressé à lui sans savoir à qui je parlais, ne le distinguant pas de ses compagnons de Cérès ; il a pris mon nom et m'a dit qu'il allait voir si la personne que je demandais était chez elle. Il est revenu bientôt après et s'est fait connaître. Il m'a mené dans son magasin ; nous avons circulé dans un labyrinthe de sacs de farine, et nous sommes grimpés par une espèce d'échelle dans un petit réduit, comme dans la chambre haute d'un moulin à vent. Là nous nous sommes assis et nous avons causé. J'étais heureux comme dans mon grenier à Londres, et plus heureux que dans mon fauteuil de ministre à Paris. »

J'aime à voir Chateaubriand grimper dans le petit réduit de Reboul ; il y saluait la poésie et l'honneur, la poésie qui était son propre génie, l'honneur, le seul bien qui lui fût resté. Des gens, autrefois craintifs et courbés devant le grand écrivain, s'acharnent aujourd'hui sur sa mémoire ; Montaigne parle des « chiens couards « qui deschirent en la maison et mordent les

» peaux des bestes qu'ils n'ont osé attaquer aux » champs. » Les vaillants agresseurs ont attendu que le lion fût mort.

Reboul avait lu à son illustre visiteur de 1838 quelques pages d'un poëme en dix chants intitulé le *Dernier jour ;* il le publia au commencement de l'année suivante. C'était une vision de la fin des temps, vision provoquée par le spectacle d'une immense décadence morale et par je ne sais quelle lassitude des choses humaines. On sent souvent dans ce poëme le souffle de Dante ou de Milton. Des éclairs de génie s'y mêlent à des ombres. Un pinceau vigoureux y déploie ses couleurs sur un fond immense. En ouvrant devant nous le ciel et l'enfer sur les débris de l'univers, le poëte est tour à tour doux et touchant, impitoyable et terrible. C'est toujours la foi qui est son guide ; le patriotisme le suit jusque dans son rêve. Le *Dernier jour* n'a pas encore été jugé. Le premier mouvement de la critique parmi nous, c'est de se tenir en garde contre une épopée ; elle n'ose pas hasar-

der son admiration de peur d'avoir à faire des comparaisons trop glorieuses. Cette réserve est un droit ; mais voudrait-on qu'elle devînt une injustice ? Le ciel de la grande poésie me paraît assez vaste pour que, dans le voisinage des beaux soleils, une place y soit donnée à des astres d'une moindre splendeur. Que de beaux morceaux dans le *Dernier jour !* je me rappelle ce passage du chant VIIIe où le poëte nous peint l'écroulement de la Babylone des cités :

Et chacun s'empressait de sortir de ces lieux,
La terreur sur le front et la mort dans les yeux,
Comme s'il existait un seul point sur la terre
Qui ne fût pas encore marqué par la colère.
Ainsi quand le théâtre aux magiques accents
Abîme dans l'ivresse et l'esprit et les sens,
Si le rouge incendie à la gueule enflammée
Exhale tout à coup sa livide fumée,
L'assemblée, arrachée à son enchantement,
Du plaisir à l'effroi passe subitement.
Des foules tour à tour sous leurs flots submergées
Se hâtent d'envahir les portes engorgées ;
Et faisant, pour sortir, un homicide effort,
L'impitoyable peur donne et reçoit la mort,
Et mêle sa lugubre et déchirante plainte
Aux hurlements du feu qui dévore l'enceinte.

Les lettres de Reboul nous apprennent que, dans les derniers temps de sa vie, il avait remis sur le métier son poëme du *Dernier jour;* il appliquait à cette révision la loi de la sobriété dont il sentait le prix littéraire, et dont il s'était inspiré dans les *Traditionnelles*. Le poëte avait ajouté à son ciel deux types : saint Louis et Pie IX [1].

Quoique l'art dramatique soit un tout autre art que l'art des vers, la scène a tenté plus d'un poëte sans vocation tragique ; les succès du théâtre ont des ravissements particuliers auxquels il est naturel que le talent aspire. Reboul, dont l'âme était si chrétienne, et qui avait beaucoup lu Corneille, composa le *Martyre de Vivia*, mystère en trois actes et en vers. Ce n'est pas assez, pour cet ouvrage, de dire qu'il renferme une belle scène, la scène entre Vivia et son fils; tout le rôle de Vivia est beau ; la

1. M. l'abbé de Cabrières, dans sa notice, nous apprend que le poëme du *Dernier jour* est augmenté de trois nouveaux chants, que le poëme entier devait en avoir quatorze, et que le treizième n'est pas fait.

douleur paternelle de Lucilius s'exhale, contre les chrétiens, en des accents dignes de *Polyeucte;* la scène des préposés du cirque et surtout le personnage ivre d'une ivresse prophétique, appartiennent à un ordre de beautés d'un genre à part. L'ouvrage n'obtint pas un grand succès au théâtre, mais il captive à la lecture, parce que, le livre à la main, on est doucement subjugué par la poésie et par les caractères, sans qu'on ait besoin des combinaisons et des effets dramatiques pour vous tenir en haleine. Le *Martyre de Vivia* demande peut-être, non pas une grande mais une petite représentation ; et je me rappelle avoir goûté un vrai plaisir, lorsque la pièce fut jouée, non pas à l'Odéon, mais chez M. de Fresne, alors conseiller d'État, dont les soins charmants, délicats et dévoués, formaient comme un sanctuaire autour du talent de Reboul. M. de Fresne fut pour lui, pendant trente ans, l'ami sévère que Boileau souhaitait aux poëtes, mais quelle ardente et touchante admiration que la sienne !

Ce volume contient une préface inédite, d'abord destinée à être placée en tête de *Vivia*, et puis restée entre les mains de l'honorable ami à qui elle avait été adressée sous forme de lettre. Elle prouvait une fois de plus que Reboul n'était pas, comme on l'a dit, l'*homme de la nature*, mais un homme d'étude qui fréquentait l'antiquité. L'antiquité s'était trouvée d'ailleurs autour de son berceau; elle avait étendu son ombre sur ses premiers pas et ses premiers jeux : Reboul avait eu de bonne heure pour voisin le génie de Rome respirant dans les Arènes. Les immolations chrétiennes des premiers temps lui étaient apparues au milieu de la majesté sévère de l'amphithéâtre de Nîmes; que de fois il dut y arrêter sa pensée sur le spectacle du paganisme s'armant des lions et des léopards contre la foi innocente et divinement intrépide! Le *Martyre de Vivia* naquit de ces méditations au pied des Arènes, de ces souvenirs et de ces images.

Il y a pour tout homme de talent, comme

pour tout ce qui grandit sur la terre, un point d'éclatante maturité; on donne alors tout ce qu'on peut donner ; on a sa pensée et sa forme dans la mesure de sa puissance ; on a tiré le meilleur de son intelligence ; on est au sommet de soi-même. Ce dernier mot de la valeur d'un homme ne vient pas à époque fixe; l'histoire des écrivains célèbres, prosateurs ou poëtes, nous montre que ce développement suprême de l'esprit s'accomplit à des saisons diverses de la vie. Parfois on a toute sa taille à mi-chemin de l'existence humaine, et parfois aussi les plus beaux fruits de la pensée couronnent le déclin des jours. On ne peut pas dire de Reboul qu'à tel âge il atteignit à toute la hauteur de son talent, car des pièces remarquables nous apparaissent à des dates de sa vie très-éloignées les unes des autres ; mais les *Traditionnelles* peuvent être considérées comme l'expression la plus soutenue de son inspiration ; Reboul s'y montre penseur plus ferme, poëte plus harmonieux, plus correct, moins inégal. Les pièces dont se

composent les *Traditionnelles*, ont été écrites de 1840 à 1856. Ce cœur vaillamment fidèle est admirable lorsqu'il s'adresse à un Apostat dont il attendit si longtemps le retour, et à l'auteur des *Girondins* dont l'aile avait abrité son premier essor, oiseau errant dans l'étendue et qui ne retrouve plus le soleil. Reboul est bien le poëte catholique, soit qu'il parle à un pieux ami le *Jour de sa première messe*, soit qu'il glorifie un converti, ou qu'il restitue à la Foi et à la Raison leur grand et véritable caractère. La pièce sur le *Sacerdoce en temps de révolution*, adressée à un noble prêtre qui méritait cet hommage, s'est fortement inspirée de la dignité de l'Église, de la profonde idée du devoir et de la grande loi de l'honneur. Le pendant à ce vigoureux morceau est le *Citoyen en temps de révolution :* le nom d'Alphonse Boyer, inscrit en tête, est comme le nom du modèle dont le poëte a voulu tracer le glorieux portrait. La *Vision*, dédiée à mon ancien collègue Augustin Demians, réduit à leur valeur les triomphes de la

science de notre siècle, et cherche ailleurs les conditions de la vraie vie de l'humanité. Un *Excentrique*, la *Marraine magnifique*, la *Chèvre de saint Pierre*, le *Barbier de mon père*, sont des morceaux de poésie naturelle, simple, expressive, et qui dureront. Ils sont composés avec un art supérieur, un art qu'on ne sent pas.

La gaîté de l'esprit et les qualités sérieuses d'une âme profonde peuvent s'allier. Une verve comique étincelle dans l'*Épître à M****, datée du 21 juin 1849. Le visage de Reboul représentant était un visage ennuyé. Ses longs dégoûts couvaient l'Épître de 1849. Ce sera le souvenir de son passage comme législateur; d'autres, qui firent alors plus de bruit que lui, ne laisseront aucune trace de leur souveraineté collective. Reboul, à la vue des excès de la tribune, souhaitait que la tempérance eût son jour : à partir de 1852, il se trouva exaucé plus qu'il n'aurait voulu.

L'Épître de 1849 révélait une nouvelle face de talent. Ce mélange de satire et de bon sens, de grâce et de finesse, se rencontre au plus haut degré et

avec sa forme la plus achevée dans un poëme en quatre chants que Reboul a intitulé : *Homélie poétique*. Cette œuvre est la pièce capitale des *Dernières poésies*, premier parfum répandu par des mains amies sur un tombeau. L'Homélie adressée à un jeune poëte est un Art poétique à l'usage de ce temps. L'auteur a voulu tracer le caractère du poëte de nos jours. C'est une autre œuvre que celle d'Horace et de Boileau, parce que le temps a jeté parmi nous de nouvelles mœurs littéraires ; mais Reboul, malgré quelques vers inutiles qu'on aurait pu retrancher, soutient le voisinage de ses deux immortels modèles. Comme il donnait des préceptes, il a senti qu'il fallait monter définitivement au rang des maîtres. Son vers est expressif, heureux et naturel. Cet ingénieux et charmant poëme, le plus limé de ses ouvrages, suffirait pour sauver le nom de Reboul : c'est son Épître aux Pisons.

L'auteur des *Traditionnelles* avait offert le premier exemplaire de son livre à l'évêque de Nîmes, Mgr Plantier ; on verra la lettre

que lui écrivit l'éminent prélat. « Votre talent, lui disait-il, s'y révèle avec de nouveaux rayons et sous de nouvelles formes. Vous permettez à sa maturité des compositions simples, naïves et légendaires que vous aviez interdites à sa jeunesse. Vous allez même jusqu'à vous risquer à travers les récifs périlleux de la satire. Mais, si la mélodie change, l'esprit qui l'inspira reste invariablement le même. On voit partout éclater sans réserve l'aimable fermeté du bon sens et la sainte incorruptibilité de la foi. Le souffle orageux d'erreur et de vertige qui, de nos jours, a fait fléchir les plus fières intelligences, n'a pas pu vous atteindre; vous l'avez dominé des hauteurs d'une raison chrétienne. » Mgr Plantier apprécie et félicite le poëte avec l'élégance de Fléchier; et l'on sent la joie du pasteur d'avoir sous sa houlette une brebis si fidèle. Le nom de l'évêque de Nîmes ne saurait passer devant moi sans recevoir l'hommage de mon respect; son talent courageux s'est trouvé debout pour tous les combats; il est bien le

chef des catholiques nîmois qui semblent avoir reçu du sol natal quelque chose de particulièrement romain ; aussi inflexible dans ses devoirs qu'intrépide dans sa dialectique, il agit quand il faut et dit ce qu'il veut.

Reboul était plus qu'un poëte d'un rare talent, c'était un homme. Parmi ceux de nos contemporains dont la postérité se souviendra, il en est peu à qui elle donnera cette louange. Le génie de Reboul était dans sa conscience. Les lettres qu'on va lire peignent l'homme; les sentiments de tous les jours et les actes sont là. En 1836, des amis se réunissent pour offrir à Reboul une pension au nom d'un Exilé; il la refuse. « Il n'y a au monde, dit-il, qu'une seule main de laquelle je ne rougirais pas d'accepter ; image de la Providence sur la terre, ses dons augmentent l'honneur et l'indépendance de celui qui les reçoit, et ne lient qu'envers la chose publique; mais la rigueur des temps a tari cette noble source; il ne faut pas songer à y puiser; l'exil a besoin de ses miettes, et notre devoir aujourd'hui est

bien plutôt de l'assister que de recevoir de lui. » Lorsque plus tard de pénibles épreuves tombèrent sur sa vie, il fallut des précautions délicates pour lui faire accepter un bienfait. Le poëte pauvre et fidèle avait, disait-il, « rêvé de s'en aller là-haut avec un dévoûment gratuit. — Dieu en a ordonné autrement, ajoutait-il, et les mains augustes et vénérées d'où descend pour moi le bienfait, ne me permettent, d'accord avec mon cœur, que l'expression d'une respectueuse et profonde reconnaissance. » Quoi de plus beau qu'un long dévoûment qui s'afflige de n'avoir pu être tout à fait gratuit ! Notre temps, dont les allures et les appétits sont connus, prendra pour une bizarrerie cette tristesse d'un noble cœur. « Mon ami, » disait Reboul à M. de Fresne en lui envoyant sa lettre de remercîment au comte de Chambord, « je suis triste comme le savetier. »

La simplicité désintéressée de Reboul doit être mise en pleine lumière. A la fin de décembre 1844, le maire de Nîmes, M. Girard, le fit appeler, lui demanda si une position plus en har-

monie avec les besoins de son esprit ne lui conviendrait pas, et lui proposa la place de bibliothécaire de la ville, qui allait devenir vacante. Le maire lui fit observer que cette place restait en dehors de toute administration politique, et que l'indépendance de ses convictions n'en recevrait aucune atteinte : il lui conseillait de l'accepter. Reboul, préoccupé avant tout des services qu'il pouvait rendre au milieu des siens, et voulant garder la dignité de sa vie dans une inviolable intégrité, refusa les offres du maire de Nîmes. Il ne songea pas même à s'en faire un mérite auprès de ses amis ; ils n'en surent rien, et M. de Fresne seul en reçut la confidence. Jadis, au temps des guerres de la croix, d'illustres chevaliers défendaient à leurs écuyers de révéler de nobles faits dont ceux-ci avaient été les seuls témoins ; Reboul avait cette modestie heroïque ; il lui suffisait d'être vu de Dieu.

Deux sortes de gens sont toujours prêts à tout accepter : ceux qu'aucune conviction n'arrête et ceux qui ont peur. Reboul avait des convictions

et n'avait peur de rien. Deux gouvernements essayèrent de lui faire accepter le ruban de la Légion d'honneur; il ne se laissa pas décorer. M. de Salvandy, qui recherchait beaucoup les honnêtes gens, tenta l'aventure sous Louis-Philippe : « Celui qui peut m'offrir cela n'est pas en France, » lui répondit Reboul. En 1852, on voulut aussi le décorer, « comme on aurait décoré les Arènes ; » Reboul répondit qu'il ne croyait pas être passé à l'état de monument, et comme il se sentait encore bien vivant, il écarta de la main le ruban. Il le fit simplement, et regretta le bruit qui suivit son refus.

Mais il faut voir en quels termes il en parle : « N'ayant que moi seul pour conseil, j'ai demandé avec ferveur au dieu de saint Louis d'éclairer mes incertitudes, d'élever mon âme au-dessus des petites vanités, de me délivrer des rancunes politiques, si je pouvais en avoir, et de me faire prendre un parti qui me mît tranquille avec moi-même. Je n'ai pas, on le pense bien, la prétention de recevoir des inspirations d'en

haut ; mais je crois à l'efficacité de la prière. Je ne sais pas si j'ai été exaucé ; ce que je sais, c'est que j'ai fait sincèrement tout pour l'être. »

Ceci est d'une grande beauté morale. C'est une âme pénétrée de l'Évangile, et qui se laisse voir dans ses tranquilles et sereines profondeurs.

Le style de Reboul, dans ses lettres, est une façon toute simple mais grande d'exprimer sa pensée ; sa parole est claire, sobre et courte. Reboul mettait de l'art dans ses vers, mais pas ailleurs. Lorsque M. de Fresne, cet ami si attentif à la gloire de son ami, m'apporta les lettres de Reboul, j'en commençai la lecture avec une certaine appréhension ; je sentis tout d'abord qu'elles faisaient aimer l'homme, puis je trouvai dans Reboul du trait, un bon sens pénétrant et grave, des vues, des gerbes de lumière ; je reconnus en lui un spectateur libre et clairvoyant des choses de son siècle. Le tapage des noms n'est pas la gloire, et la taille que nos contemporains se donnent ou qu'on leur donne n'est

pas une taille naturelle : elle se trouve exhaussée par l'artifice et la convention ; un homme est là qui regarde du haut de sa solitude, qui dit ce qu'il pense, et dont le jugement devance celui de l'avenir. Reboul s'intéressait à toutes les œuvres de son temps, mais l'admirait peu. Sa conscience était sa mesure pour apprécier les événements et les hommes, et cette mesure ne leur profitait pas.

Beaucoup de lettres de Reboul offrent comme l'essence de ses méditations et de ses lectures. A la date du 4 octobre 1838, il caractérise avec vigueur et vérité la prétendue réforme du seizième siècle ; il est inexorable dans sa précision. Après avoir lu la correspondance de Cicéron, si bien traduite par M. de Fresne, il lui écrivait : « Quand je vois le grand orateur romain, dont la parole avait pour ainsi dire disposé du monde, être embarrassé d'y trouver un asile pour y cacher sa femme et sa fille, je dis qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que la misère des grandeurs est de longue date, et que la Bible a pro-

fondément raison lorsqu'elle dit : *Qu'est-ce qui a été? ce qui sera.* »

En 1844, témoin des mécomptes de certains catholiques qui avaient cru au règne de la liberté sur la foi des promesses révolutionnaires, Reboul s'écriait : « Eh ! bonnes gens, si la révolution n'était pas le despotisme, elle ne serait pas la révolution. » Il écrivait encore à la même époque : « L'autel est un écueil où sont venues se briser bien des têtes couronnées. » Il disait en parlant d'un intérieur qui lui avait été doucement hospitalier : « Les plus belles maisons sont celles où le démon n'a rien à voir. » Au moment d'être nommé représentant du peuple, en 1848, il en informait ainsi son ami : « Notre population n'a rien voulu entendre. Ces braves gens s'imaginent que, parce qu'on fait des vers, on est apte à faire de la politique ; je n'ai pas pu les convertir. » Rentré en 1849 dans le calme de sa vie, il bénissait Dieu de l'avoir sauvé de la tempête.

La vaste corruption par voie de propagande

littéraire l'épouvantait. Dans des consolations qu'il donnait à l'occasion d'un deuil, il traçait ces lignes : « Jamais le monde n'a donné moins d'envie de pleurer sur ceux qui le quittent. Jamais, pour obscurcir la sainte étoile du Christ, pareille fumée ne s'était élevée du fond de l'abîme. Ce ne sont plus quelques lettrés corrompus fabriquant un évangile pour le libertinage des classes élevées ; le poison coule avec la profusion des fontaines publiques, et les multitudes s'en abreuvent avec avidité. Devant cette dette immense et qui s'accroît tous les jours, l'esprit est effrayé de la somme d'expiation qu'il faudra pour la payer. Puisse la Providence ne pas nous traiter comme insolvables ! » Reboul avait parfois des vues à la manière de M. de Maistre, un de ses auteurs favoris ; le 20 juillet 1853, il écrivait : « Jamais siècle ne fut moins propre que le nôtre à porter des jugements sains sur les choses et les hommes. Chacun fait bande à part. C'est un temps merveilleusement propre à toute usurpation, et c'est ce qui explique *le brigandage de succès*

(pour me servir d'une expression du prince de Ligne) qui étonne tout le monde, mais dont tout le monde est complice. » Il disait aussi : « La force de la révolution est toute dans *les révolutionnaires sans le savoir*, et j'ai bien peur que M. *** ne s'enrôle à son insu dans ce malheureux régiment. » Je lis dans une lettre du 17 décembre 1853 : « Nos temps, comme les drames qu'ils produisent, se moquent des règles d'Aristote, je veux dire de la logique, et leur mauvaise conception les oblige à des changements de décoration qui déconcertent l'esprit des spectateurs. »

Reboul, comme tous les esprits justes, ne supportait pas l'exagération ; « quand donc mettra-t-on de la mesure dans les choses ? s'écriait-il ; car c'est cela qui fait vivre... même les principes. » Bossuet avait déjà dit que les principes outrés perdent tout. Le penseur de Nîmes voyait avec regret des catholiques et même des hommes d'Église traiter sans ménagement le principe d'autorité, s'armer du souvenir de quelques

fautes pour condamner la grande monarchie française, et frapper sur les rois « comme si les souverains collectifs étaient de meilleure pâte. » Il ne comprenait pas qu'on pût espérer sauver le vaisseau de l'Église en jetant la monarchie à la mer. « Sans faire de la monarchie une prescription de l'Évangile, et de la maison de Bourbon une famille de saints, je dis (c'est Reboul qui parle), je dis que l'une est le fait naturel du christianisme, et que l'autre est une race qui n'a pas de rivale. » Elle avait été jugée en des termes d'une sévérité injuste dans une des conférences du P. Lacordaire à Toulouse, et M. de Fresne, s'adressant au célèbre dominicain[1], rétablit la vérité avec émotion et vigueur : la Restauration fut particulièrement vengée. Le P. Lacordaire répondit, et l'écrivain rectifia l'orateur. « Je vous avoue très-simplement, disait-il, qu'à mes yeux, malgré les torts d'un certain nombre, la lignée des Capétiens est la plus illustre et la meilleure qui ait paru dans

[1] La lettre de M. de Fresne a été insérée dans ce volume.

le monde, de Hugues Capet à Charles X inclusivement. » Et Reboul, après avoir eu communication de la réponse du P. Lacordaire, s'écriait : « Si la race des Capétiens est la plus illustre et la meilleure, qu'on la laisse donc en repos ! »

Dans une lettre du 25 mai 1857, Reboul, résumant le fond des grands combats religieux et philosophiques des temps nouveaux, disait ce beau mot : « La lutte est entre Dieu fait homme et l'homme se faisant Dieu. » Les lignes suivantes portent la date du 30 décembre 1859 : « Des mains imprudentes ou criminelles ébranlent des choses qui tiennent aux profondeurs des cieux et de la terre. » Il s'agissait de la souveraineté temporelle du chef de l'Église. Reboul, qui avait chanté l'expédition de Rome et décerné de poétiques hommages au général Oudinot, voyait la politique marcher au renversement de notre œuvre libératrice, et le drapeau de la France devenu l'allié de Garibaldi qu'il avait chassé dix ans auparavant : son patriotisme et ses croyan-

ces en furent attristés. La fameuse circulaire de M. de Persigny contre la société de Saint-Vincent-de-Paul, ce coup d'État contre la charité, lui fit dire qu'un homme capable d'avoir écrit une pareille circulaire « ne serait pas resté vingt-quatre heures devant une assemblée délibérante. » Que d'autres choses une assemblée délibérante eût rendues impossibles ! Reboul trouvait « triste pour un gouvernement d'avoir à surveiller les gens de bien. » Le spectacle de la grande réunion épiscopale à Rome, à l'occasion de la canonisation des martyrs du Japon, en juin 1862, fut pour lui une consolation et une espérance ; il chanta, sous le titre de *La Pentecôte de* 1862[1], cette fête triomphante de l'Église catholique, résurrection glorieuse de tout ce qu'on croyait mort.

Les lettres des dernières années de Reboul nous le montrent de plus en plus chrétien et aussi de plus en plus sévère pour ses œuvres ; il s'attache avec plus de scrupule et de soin à la beauté de la

1. On trouvera cette pièce dans ce volume.

forme, à mesure qu'il s'avance vers la patrie de l'éternelle beauté. Dix ans s'écoulèrent entre ses premières souffrances et sa mort. Atteint d'hypocondrie dès 1854, il trouva dans des voyages avec un ami toujours dévoué un prompt et véritable soulagement; la Prusse et l'Allemagne passèrent sous ses yeux dans la riche variété de leurs monuments, de leurs paysages et de leurs mœurs; il entendit murmurer les flots du Danube et du Rhin, et sa santé se trouva bien de ce qui enchantait son imagination : il y a une muse des voyages qui ravit et qui guérit. Le pape représentait la foi religieuse de Reboul, un royal proscrit représentait sa foi politique : Reboul visita Rome et Froshdorf. Ses deux fidélités y respiraient comme dans leur sanctuaire. On peut, sans se diminuer, s'incliner devant la race de saint Louis comme devant la race apostolique dont saint Pierre est le chef. Rome fut une joie pour l'âme de Reboul. Il s'y trouvait chez lui comme catholique et aussi comme Nîmois, puisque le Nîmois « est à demi Romain. »

Je le rencontrai à Lucerne dans l'été de 1860 ; je ne l'avais pas vu depuis que nous siégions ensemble à la Constituante ; l'affermissement de sa santé, obtenu par ses précédents voyages, faisait place à un visible déclin ; je remarquai de l'altération dans ses traits, de la tristesse dans son regard. Il parut se ranimer dans une promenade que nous fîmes en voiture avec un honorable ami dont il m'est doux de prononcer ici le nom, M. de Surville, esprit droit et cœur généreux. Le vieil air helvétique joué sur la cornemuse par de jeunes bouviers charmait Reboul ; son œil s'illuminait aux beaux aspects qui se succédaient devant nous ; la causerie littéraire suivait sa fantaisie au bruit des mélèzes et des cascades. Un moment je retrouvai Reboul comme il y a vingt ans, lorsque sa verve libre et familière éblouissait par l'éclat des images et le feu des éclairs, et que notre conversation, parcourant toute chose, se prolongeait bien avant dans la nuit autour des Arènes. C'est à Lucerne que j'ai vu Reboul pour la dernière fois. Il est mort le 29 mai 1864.

Nîmes a fait à Reboul des funérailles de roi. Les dissidences religieuses, les dissidences politiques, les classes, les rangs, tout s'est confondu autour de son cercueil. Touchant et rare spectacle! Beau triomphe du génie honnête, de la vertu modeste et sublime! beaucoup de choses seront tombées, beaucoup de traces seront effacées, et Reboul restera debout. Les seules gloires durables sont celles dans lesquelles le mensonge n'entre pour rien. Reboul a quitté en chrétien un monde et un temps qui affligeaient sa foi. Il s'en est allé dans ce ciel qu'il avait entrevu en rêve de poëte; il y avait placé des types : Reboul est lui-même un type que la muse chrétienne pourrait placer dans l'immortelle patrie des élus et de la gloire.

POUJOULAT.

Écouen, juin 1865.

LETTRES

DE

JEAN REBOUL

DE NIMES

LETTRE PREMIÈRE[1]

Nîmes, 25 juin 1827.

Monsieur,

Quoique l'ignorance et l'envie prétendent le contraire, il existe des barrières entre les différentes

1. Reboul venait de perdre sa mère, et n'avait invité personne à l'enterrement de celle qu'il pleurait. Un de ses amis de Nîmes, placé dans une position élevée, lui ayant reproché pour son compte cet oubli, Reboul lui adressa cette réponse d'une touchante délicatesse.

classes de la société que l'on ne peut franchir sans inconvenance.

J'ai craint, en vous communiquant mes afflictions, en vous invitant à assister au convoi funèbre de ma pauvre mère, de vous mêler, pour ainsi dire, avec mes misères et de vous rendre mon amitié importune; il est dans mes principes de ne partager avec mes amis que mes joies, et de leur épargner, autant qu'il m'est possible, mes inquiétudes.

Pardon, mille fois pardon d'avoir agi envers vous comme la plupart des hommes aiment que l'on agisse avec eux Les bontés dont vous m'avez comblé, la déférence que vous avez pour mes faibles talents et qui souvent me fait rougir, auraient dû m'encourager et m'assurer que la noblesse de votre âme et l'excellence de votre cœur étaient à un degré éminent. Je vous supplie de croire (et je serais profondément affligé si vous pensiez le contraire) que mon oubli n'a été que l'effet d'une crainte respectueuse.

LETTRE II[1]

Nîmes, janvier 1834.

Monsieur,

Que dites-vous du temps présent? Ne pensez pas que ceux qui ont rêvé du repos sur cette pente rapide soient pour cela guéris; l'orgueil n'a jamais dit : J'ai tort. Tout cela est bien triste; on aura beau mettre à l'essai de nouveaux systèmes, c'est par les cœurs qui débordent de haine qu'il faut opérer la réforme. La foi seule peut dire à la société perdue, comme autrefois l'apôtre au paralytique : Au nom du Dieu vivant, *levez-vous et marchez!*

Jusque-là je n'espère point de salut; jusque-là cet ignoble duel entre le riche et le pauvre ne sera point terminé. Cependant n'oublions pas que l'espérance nous est commandée comme un devoir, et croyons que, quoique le soleil tarde à paraître, il peut se lever une aurore favorable.

1. Cette lettre et toutes celles qui suivent sont adressées à M. de Fresne.

LETTRE III

Nîmes, 11 septembre 1834.

Monsieur,

Je n'ai rien reçu de M. de Lamennais en réponse à la pièce de vers que je lui ai adressée. Vous le dirai-je? Le silence de cet homme m'épouvante; fasse le ciel que la colonne qui était le plus ferme soutien du sanctuaire ne se transforme pas en un bélier pour abattre les autres, et que la chute de cet archange ne soit pas donnée en spectacle pour effrayer les âmes qui avaient la tendance à se reposer un peu trop sur la science humaine!

LETTRE IV

Nîmes, 8 janvier 1835.

Monsieur,

Je travaille à mettre au net un volume de mes poésies avant de le livrer à l'impression. Je vous envoie

plusieurs morceaux, désirant que vous en ayez les prémices, en attendant le volume.

Les choses paraissent marcher rondement dans le monde politique ; chaque moment qui passe amène un démenti, et chaque jour qui s'écoule enlève à la base de la nouvelle Babel quelques-unes des pierres qui faisaient son appui.

LETTRE V

Nîmes, 11 juillet 1836.

Monsieur,

Je vous remercie des éloges et surtout des critiques que vous voulez bien accorder à mon faible volume, mais ce qui m'a transporté, c'est le don de votre amitié ; elle s'est égarée, pardonnez-moi de vous le dire, quand vous me comparez à tant d'illustrations dont je suis si loin. Aussi, comme poëte, j'accepte votre première lettre et comme ami la seconde.

Vous me demandez ce que je pense de M. Berryer. C'est l'homme le plus *vrai* de l'époque par les sentiments et par la manière de les exprimer ; je ne con-

nais pas un plus magnifique éloge. La vérité étant ce qu'il y a de plus rare par le temps qui court, si vous avez occasion de lui parler, et je pense que vous lui offrirez vous-même le volume, dites-lui, si mes éloges peuvent être de quelque poids, que l'admiration a souvent fait tomber les journaux de mes mains ; il est de notre pays par l'intelligence, sa parole est un glaive qui a tout le mordant méridional et toute la limpidité *romane;* quand elle se fait entendre à la Chambre, c'est un rayon de soleil qui traverse une cave.

LETTRE VI

Nîmes, 25 juillet 1836.

Monsieur,

Je vous remercie des démarches que vous avez faites pour moi, et surtout auprès de l'illustre orateur ; vous me donnez l'espoir que M. de Chateaubriand consacrera quelques lignes à mon volume ; je n'ose y croire.

Dans la pièce de Sainte-Hélène, ce n'est pas l'au-

teur qui parle, c'est comme le chœur de la tragédie grecque ; les deux voix disent tour à tour ce qui courait par le monde sur le compte de cet homme extraordinaire, pour qui les années, depuis le jour où il a cessé d'exister, semblent s'être transformées en siècles, afin de le revêtir de la nuit du temps poétique et fabuleux.

J'ai vu M. Sigalon avant son départ pour Rome ; le genre de son talent est plutôt la force que la grâce ; et si son œuvre est selon ses sentiments artistiques et religieux, nous aurons le *Jugement dernier* de Michel-Ange reproduit dans un second original.

Rassurez-vous[1], je ne regrette nullement la condition où la Providence m'a placé ; elle a ses amertumes, sans doute, et la surveillance que je suis obligé d'observer est presque au-dessus de mes forces et dévore tout mon temps, mais il y a des compensations : le poëte y gagne en tranquillité d'esprit ce qu'il perd en loisir ; mon établissement prospère et me donne un peu plus que le pain quotidien ; mais je le répète, ce n'est pas sans beaucoup de labeurs, et sans prendre sur le temps du repos des heures pour

1. M. de Fresne lui avait conseillé de quitter sa boulangerie et de la remplacer par quelque occupation qui fît moins de tort au poëte.



la muse qui, comme vous le savez, est impérieuse et crie : *debout ! debout !* malgré toute fatigue.

LETTRE VII

Nîmes, 8 septembre 1836.

Monsieur,

J'ai lu avec une agréable surprise dans *l'Essai sur la littérature anglaise* de M. de Chateaubriand, une page qui m'est consacrée. Une de mes pièces y est citée[1]. Je vous supplie donc de vous borner maintenant à lui témoigner ma vive reconnaissance.

J'ai jeté quelques strophes adressées à *Pierre Corneille ;* si vous ne les trouvez pas indignes de vous, elles paraîtront lors de la publication d'un second volume, avec votre nom en tête ; je ne puis vous donner que cela et mon inviolable attachement pour tout ce que je vous dois.

P. S. J'ai reçu quelques lettres bienveillantes des universités d'Allemagne.

1. La pièce citée par M. de Chateaubriand est *l'Ange et l'Enfant.*

Voici un fragment de la pièce en question :

A PIERRE CORNEILLE.

Il fallait le grand siècle à tes grandes paroles;
Mais, pour te concevoir, nos jours sont trop frivoles.

. . . .

Le siècle est ainsi fait : enivrés de nous-mêmes,
Aux grandeurs du passé nous jetons nos blasphèmes.
Ton époque faisait la nôtre trop petite;
Ta gloire était trop grande, et nous l'avons maudite.

. . . .

Mais qu'importe? l'Arabe, en ses instincts stupides,
Veut parfois démolir les grandes pyramides;
Mais voyant leurs sommets impassibles dans l'air,
Et, malgré son travail, leur masse encore entière,
Tout essoufflé d'avoir arraché quelque pierre,
Il disparaît dans le désert.

Et vainement il fuit dans ces lointains de sable :
Des géants de granit la pointe inévitable
Se présente toujours à ses yeux mécontents;
Et, pour lui reprocher sa honte et sa faiblesse,
Semble lui dire au loin : Je régnerai sans cesse
Sur les espaces et les temps.

LETTRE VIII

Nîmes, 25 novembre 1836.

Monsieur,

Comme le cœur me battait en lisant ces lignes tracées par une telle main[1] ! J'ai porté involontairement la signature à mes lèvres et j'ai senti mes yeux se mouiller de larmes, en pensant que lui aussi devait pleurer, et plus amèrement que moi, car la mort de l'auguste aïeul vient de le rendre une seconde fois orphelin !

Que vous dirai-je, à vous qui m'avez en quelque sorte forcé d'envoyer mon livre, sinon que quand j'éprouve quelque dégoût pour la vie, après l'idée de Dieu, c'est votre amitié, si prévenante, si désintéressée, qui me fait renaître à l'amour de l'existence? Les paroles me manquent pour vous témoigner ma gratitude.

1. Une lettre de M. le comte de Chambord.

LETTRE IX

Nîmes, 16 décembre 1836.

(Lorsque M. le comte de Chambord écrivit à M. Reboul pour le féliciter et le remercier, quelques amis du prince, pensant que, s'il était sur le trône, il aurait fait davantage, se réunirent dans le but d'offrir une pension au poëte, au nom de l'auguste exilé. Déjà huit personnes avaient souscrit chacune pour cent francs par an, on attendait l'adhésion certaine de sept autres. Toutes voulaient garder l'anonyme et avaient choisi M. de Fresne pour intermédiaire auprès de M. Reboul. M. de Fresne lui donna avis de ce qui se passait, en ne lui en parlant que comme d'une espérance dont il comptait bien pourtant lui donner la certitude au 1er janvier, alors très-prochain, et il priait M. Reboul d'attendre ce moment avant de lui répondre.

Ce détail est nécessaire pour la complète intelligence de la lettre admirable qu'on va lire.)

Malgré le silence que vous m'imposez dans la lettre que je viens de recevoir, je ne puis m'y soumettre. Je vous supplie de ne pas voir dans ma détermination un accès de cet orgueil plébéien qui a aussi ses ridicules, mais bien une conviction passée au fond de ma conscience.

Je ne puis, monsieur, accepter d'aucune manière l'offre si généreuse que vous me faites. Quelle que soit la médiocrité de ma fortune, il y a des pauvretés bien plus nécessiteuses que la mienne. Ce serait, d'ailleurs, me méfier de la Providence, qui, jusqu'à présent, ne m'a pas abandonné, et qui, je l'espère, me continuera ses bonnes grâces. Il n'y a au monde qu'une seule main de laquelle je ne rougirais pas d'accepter; image de la Providence sur la terre, ses dons augmentent l'honneur et l'indépendance de celui qui les reçoit, et ne lient qu'envers la chose publique; mais la rigueur du temps a tari cette noble source; il ne faut pas songer à y puiser; l'exil a besoin de ses miettes, et notre devoir aujourd'hui est bien plutôt de l'assister que de recevoir de lui.

Si vous aviez fait déjà quelque démarche, je vous prie instamment de faire connaître ma pensée aux personnes que vous auriez pu voir.

Ne vous fâchez pas de mon refus si vous vous intéressez au poëte. Cela le glacerait, et je suis persuadé que, au besoin, l'extrême délicatesse de votre honneur et l'exquise bonté de votre âme ajouteraient aux arguments que j'ai fait valoir.

LETTRE X

Nîmes, 30 janvier 1837.

Monsieur,

J'ai reçu de Varsovie un journal qui rend compte de mon volume [1], et par le même courrier le *Prince Mirza*.

Monchharem, jeune Persan attaché à l'état-major du maréchal Paskievicz, m'envoie une traduction de *l'Ange et l'Enfant*.

J'ai lu au milieu de ma maladie le discours de M. Berryer. Quel homme! quel homme! Où donc a-t-il vécu pour se soustraire à la phraséologie nébuleuse du temps et conserver cette parole si claire et si franche?

1. Le premier volume publié par M. Reboul, en 1836.

LETTRE XI

Nîmes, 17 mai 1837.

Monsieur,

J'ai traité avec M. Gosselin pour une quatrième édition de mon volume ; permettez que je dépose cette petite satisfaction d'auteur dans le sein d'une amitié dont la noble générosité m'a quelquefois ému jusqu'aux larmes. Cette édition va paraître incessamment, je puis disposer de quelques exemplaires : disposez-en à votre tour, et daignez dans votre réponse me dire sans cérémonie à qui vous les destinez.

LETTRE XII

Nîmes, 1er juin 1837.

Monsieur,

J'ai lu la lettre de Mgr d'Hermopolis ; ses critiques comme ses éloges ont porté juste. Mais peut-être

n'a-t-il pas assez tenu compte du temps où l'ouvrage a paru. Racine, aujourd'hui, serait-il possible?.....

On serait mal venu à pâlir deux mois sur une strophe; l'écrivain a besoin aujourd'hui de jeter avec rapidité sa pensée à un public qui vit au jour le jour; il y a des sacriléges imprévus, et la foudre qui doit les châtier a besoin d'être forgée instantanément [1]. Au reste, si nous ne sommes pas d'accord avec l'illustre prélat sur quelques données littéraires, il y a des vérités que Dieu a pris soin lui-même d'abriter contre les vaines disputes des hommes, et sur cela Dieu me fera la grâce d'être toujours en harmonie avec sa pensée.

LETTRE XIII

Nîmes, juillet 1837.

Monsieur,

J'accepte comme preuve de votre affection la franchise avec laquelle vous vous exprimez, quoique vos

1. Aucune considération ne saurait justifier un poëte ou un prosateur de ne pas donner assez de soin à l'expression de sa pensée; on peut se rappeler les reproches littéraires que nous avons adressés à Reboul dans la première partie de notre Introduction.

alarmes aillent un peu trop loin, je ne les regarde pas moins comme un utile avertissement. Un des avantages de la position où il a plu à la Providence de me placer, c'est de s'entendre dire les choses en face, et sous ce rapport je suis aguerri, et je me suis aperçu dans la suite que ce qui avait un moment réprimé l'orgueil avait eu des résultats immenses : amis et ennemis, tout m'avait profité.

Comme vous, monsieur, je ne ploierai les genoux que devant ce qui est beau dans *tous les temps et dans tous les lieux;* le progrès pour moi sera de formuler mes ouvrages d'après cette maxime d'éternelle vérité, et si je ne puis y parvenir, mettez cela sur le compte de l'impuissance humaine et non sur une profanation volontaire. J'aurais bien envie de faire quelques observations sur celles que vous m'avez envoyées, mais crainte que cela ne vous ôte pour une autre fois cette franchise qui m'est si chère et dans laquelle je trouve l'affection portée à un si haut degré, je me contente pour cette fois de vous dire que je suis tout à vous pour la vie.

LETTRE XIV

Nîmes, 4 septembre 1837.

Monsieur,

M. Sigalon, mon ami, est mort à Rome du choléra. Il a été assisté par M. Lacordaire. M. Sigalon était un grand artiste et un excellent cœur. Sorti d'une famille pauvre de Nîmes, il en était l'appui et l'espérance; sa mort la plonge dans la désolation.

Mon poëme est presque terminé ; mais, en dépit de moi-même, l'illustre prélat et vous, vous avez jeté des terreurs dans ma conscience littéraire, et je veux les mettre à profit en laissant reposer mon œuvre quelque temps.

Voici une pièce en prose que je publierai à la suite de mon poëme. Le prosateur vous trouvera-t-il moins sévère que le poëte?

Après tout ce que la bonne femme qui m'a remis votre lettre m'a dit de votre fils, embrassez-le pour moi.

O ma déplorable patrie! quelle longue expiation le Seigneur te fait subir? Quel est le crime antique et perdu dans la nuit du temps qui a été commis sur le sol où tu es assise? Hélas! il doit être bien grand! Tu as été frappée par toutes les verges de la colère divine. Comme la fille de Sion, tu peux dire aux passants : Voyez! est-il une misère égale à ma misère?

Quand sur d'autres rivages la mer se soulève et gronde, elle a ici des vagues sans mesure et des gémissements sans nom. A chaque équinoxe politique, à chaque orage que subit la France, ton ciel est plus noir que tout autre, il a des éclairs aux couleurs sanguinolentes et des tonnerres dont les éclats donnent toujours la mort.

Un funeste vertige a poussé tes enfants les uns contre les autres; et le sang, depuis le jour où tu fus comptée au nombre des villes, n'a pas cessé de rougir ton pavé; et, comme si c'était peu de cette éternelle malédiction, des hommes se sont trouvés pour dire : Malheur à ton malheur! Anathème à ton anathème!

Pour moi (j'en prends le ciel à témoin), je n'ai jamais flatté l'étranger de tes ignominies; j'ai, au contraire, tiré le rideau sur toi, comme un fils pieux sur une mère qui s'oublie, et aujourd'hui qu'un funeste fléau s'étend sur

tes populations comme un cancer, je viens pleurer avec toi... ou plutôt me réjouir.

Je viens me réjouir de ce que tes enfants, mes frères, se sont montrés tels que mon cœur les avait toujours conçus, hommes de sacrifice ou de résignation; de ce que ta populace tant décriée a dominé les populaces des autres cités par les lumières de sa foi et par son intelligence religieuse.

Elle a subi les jours dévorants qui s'élevaient sur elle dans une attitude triste, mais digne; elle n'a pas cherché la main de l'homme pour l'accuser de son deuil. Il est une perversité que les nobles âmes ne conçoivent point; elle a demandé plus haut la cause de ses misères, et, l'ayant trouvée, elle a baissé la tête et elle a pleuré.

Oh! qu'elle pleure! Les larmes, et surtout les larmes du pauvre, sont merveilleuses pour éteindre le feu du courroux divin! Et si la funeste moisson n'était pas achevée, si la contagion avait encore à faucher dans tes murs, ô ma ville bien-aimée! bénis la main qui t'afflige afin que ton sacrifice ne soit pas stérile, afin que, par le mérite de tant de victimes, la paix et la concorde descendent pour toujours dans le cœur de tes enfants!

LETTRE XV

Nîmes, 4 octobre 1838.

Monsieur,

Rempli du salutaire effroi que vous m'avez inspiré dans le temps par votre critique judicieuse, je continue à revoir mon poëme afin de le rendre digne, si jamais j'y puis parvenir, de votre approbation et de celle du public; vous savez ce que c'est que de rendre à une pureté même approximative deux ou trois mille vers, sans compter l'ordonnance de l'ouvrage.

Vous me soumettez une question épineuse en m'invitant à frapper sur une enclume qui a *usé bien des marteaux,* comme disait Théodore de Bèze ; je vous dirai cependant mon opinion, qui est, pardonnez à ma franchise, tout à fait opposée à la vôtre. Non, la réforme ne fut *pas une généreuse et sainte indignation* contre des abus et des infamies. Cette indignation animait tous les hommes éminents en vertu qui étaient dans l'Église, mais elle ne fut pas chez les réformateurs. La réforme, vint au contraire, légaliser la corrup-

tion et plier l'Évangile aux exigences de la chair, qui manifestait alors des appétits insatiables. Luther fut à la lettre le Mahomet de l'Occident. Tous les deux agirent par les armes; l'un établit la polygamie, et l'autre le divorce, qui est aussi une polygamie bien plus funeste aux mœurs que la polygamie proprement dite. Si vous voulez connaître quelle fut la réforme, jetez les yeux sur ses fondateurs et ses protecteurs, et vous verrez si la virginité leur était chère. Henri VIII eut six femmes, il divorça avec deux et en fit périr deux autres sur l'échafaud; Zwingle se maria, Bèze se maria, Calvin se maria; le landgrave de Hesse voulut, du vivant de sa femme, épouser Marguerite de Saal, et Luther l'y autorisa. Nous avions en France Marguerite de Navarre, dont la vie n'était pas très-édifiante.

Tout cela faisait dire au caustique Érasme, dont le catholicisme n'était pas très-ardent : *Que la réforme n'était qu'une comédie comme les autres, et que tout cela finissait par des mariages. Quelle race est ceci !* disait-il encore, *je n'ai jamais rien vu de plus luxurieux et de plus séditieux tout ensemble ; il y a mille fois plus de vertu dans un bon évêque catholique que dans le plus rigide de ces nouveaux évangélistes*; en effet, il se passait d'étranges choses entre la poire

et le fromage dans les hôtelleries de l'Allemagne, qui étaient les Sorbonnes de ces temps-là.

Les véritables réformateurs de l'Église, ceux qui la réformèrent dans son chef et dans ses membres, non d'après l'évangile des passions, mais d'après l'Évangile de Jésus-Christ, sont : dom Barthélemy, saint Charles Borromée, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint Ignace de Loyola, et une foule de saints évêques; ceux-là seuls opérèrent la véritable réforme, la réforme qui sauva l'Église; mais Luther et ses pareils ne lui furent utiles qu'à la manière des fléaux, en la châtiant.

Je vois que l'espace me manque, et cela exigerait des volumes.

LETTRE XVI

Nîmes, 8 décembre 1838.

Monsieur,

Je n'ai jamais éprouvé si grande tentation d'abandonner ma demeure que depuis votre généreuse in-

vitation, le désir d'embrasser et de presser sur mon cœur celui dont l'amitié a été si loin pour moi, est un aiguillon qui ne me laisse point de repos; mais, mon Dieu! tout est à flot chez moi, et quelque courte que fût mon absence, qui sait ce que je pourrais trouver à mon retour? Ma sœur a déjà tant de soins à donner à sa famille que je n'ose lui parler de ce projet; cependant je sens le besoin de vous voir, la correspondance est si froide! Attendez quinze jours, et je vous dirai ce qui en est.

J'aurai, au milieu de l'année prochaine, un volume de pièces détachées composé d'épîtres adressées aux notabilités de l'époque; j'y ferai entrer la pièce à Corneille, qui vous est dédiée : ce sera pour moi une véritable joie de rendre envers vous ma reconnaissance publique.

Embrassez votre fils pour moi.

Au nom du ciel, ne m'affranchissez plus vos lettres; je vous donne assez de peine sans y joindre encore votre bourse; votre générosité dégénérerait en une duperie que je ne saurais accepter.

LETTRE XVII

Nîmes, 20 février 1839.

Monsieur,

Je suis tout à fait déterminé à aller vous embrasser ; j'ai tout préparé chez moi et ma sœur s'y prête de la meilleure grâce du monde ; dans les premiers jours du mois prochain je serai en route.

Mais je ne sais, mon excellent ami, si je puis accepter vos offres ou me loger dans un hôtel ; je crains en acceptant d'être indiscret, et, d'un autre côté, de blesser votre délicatesse ; je suis tout à fait étranger à la théorie des procédés ; ce que je sais seulement, c'est le désir de vous être agréable et d'être tout à vous

LETTRE XVIII

Nîmes, 2 mai 1839.

Monsieur et ami,

Comme j'ai été bien inspiré de ne pas publier ma pièce à Lamennais ! que j'ai de grâces à rendre à la

Providence qui a su brider ma vanité de poëte afin de ne pas attrister un frère que je croyais mort, et qui, grâce au ciel, n'aura été qu'endormi! Oui, j'en ai l'espoir, M. de Lamennais nous reviendra plus pur, plus beau, plus saint qu'auparavant; son âme s'agrandira de toute cette salutaire méfiance de soi-même qui fait que l'on pardonne plus aisément aux autres, ayant soi-même failli; ayant passé par les épreuves de Pierre, il en aura les mérites. Ma raison a quelquefois été troublée par ces paroles de l'Évangile: Le ciel est mille fois plus réjoui de celui qui se relève de sa chute que du juste qui persévère. Mais à la nouvelle de Lamennais retrouvant son Dieu, j'ai senti à l'épanouissement de mon âme que cela devait être et que les livres saints avaient raison [1].

LETTRE XIX

Nîmes, 7 juillet 1839.

Mon cher ami,

Le discours de M. de Dreux-Brézé a fait ici beaucoup de sensation; il est d'une haute portée; comme il a

1. On sait que l'espérance de M. Reboul n'a pas été réalisée.

bien fait ressortir le patriotisme des hommes du jour à genoux devant l'Europe et sacrifiant les intérêts de la France à l'amour de la révolution !

. . . .

Je n'avais pas pu lire encore le discours de M. Berryer, mais on vient de me l'apporter. Magnifique !

LETTRE XX

Nîmes, 25 juillet 1840.

Mon cher ami,

M. de Lamartine est descendu chez moi et j'ai eu l'honneur de le conduire à tous nos monuments. « Je n'ai, m'a-t-il dit, rien trouvé dans mon voyage qui valût cela. »

Une grande partie des débris de l'armée de Cabrera vient de passer par Nîmes. Quelle misère! et quelle fierté ! pas un seul n'a mendié. Nîmes les a reçus avec sympathie; des quêtes ont eu lieu dans toutes les paroisses; de l'argent et des effets ont été distribués aux pauvres soldats.

Adieu, mon cher ami.

LETTRE XXI

Nîmes, novembre 1840.

Mon cher ami,

Je vous dirai que nous sommes ici dans la consternation. Le Rhône a tout inondé, tout détruit : les plaines de Beaucaire, d'Arles, d'Aigues-Mortes, sont une mer. On n'aperçoit des villages et des maisons de campagne que les toits surmontés d'un drapeau noir et où des malheureux sont juchés. J'ai vu de mes propres yeux ce lamentable spectacle, c'est une scène du déluge. Le fleuve est d'une monstrueuse beauté, et ne verse à la mer que par une seule embouchure, d'une largeur égale à toute la base du delta de la Camargue. Croyez au delà de tout ce que vous diront les journaux. Les bateaux à vapeur ont beaucoup servi à sauver les personnes surprises par l'inondation ; j'ai vu l'arrivée de l'un d'eux, il semblait charrier des ombres ;

Adieu, mon cher ami, puisse le Gouvernement, et à défaut de lui, la charité venir en aide à tant de misères !

LETTRE XXII

Nîmes, 10 avril 1841.

Mon cher ami,

Je vous remercie de l'envoi de votre beau volume[1]; j'en ai fait la lecture de chaque jour, et cette lecture me fait faire de tristes réflexions; ces lettres ont plus de vérité qu'aucune histoire qu'on pouvait faire sur les époques où elles ont été écrites. Hélas! les temps que nous avons passés, ceux que nous passerons peut-être encore, ont été déjà subis par des hommes qui vivaient il y a dix-huit cents ans. Quand je vois le grand orateur romain, dont la parole avait pour ainsi dire disposé du monde, être embarrassé d'y trouver un asile pour y cacher sa femme et sa fille, je dis qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que la misère des grandeurs est de longue date, et que la Bible a profondément raison lorsqu'elle dit : *Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera.* Mille fois merci, mon cher ami, de votre cadeau,

1. La *Correspondance* de Cicéron, publiée dans les Classiques latins de M. Nisard, et traduite par MM. de Fresne et Savalète.

je le feuillette avec délices; le style est ce qu'il doit être, limpide et naturel; je conçois à votre manière d'écrire votre antipathie pour nous autres tourmenteurs de phrases. Votre livre a été une bonne fortune pour moi, je le dévore comme un mets qu'on n'a pas goûté depuis longtemps. Figurez-vous, mon cher ami, que ma correspondance me bourre de vers intimes et mélancoliques toute l'année, et vous vous figurerez le bon accueil de votre œuvre.

LETTRE XXIII

Nîmes, novembre 1841.

Mon cher ami,

Je ne suis pas dans l'habitude d'attrister mes amis de mes peines et de réchauffer leur amitié par la commisération; mais puisque le mot *dureté* a été prononcé[1], il faut que je vous fasse connaître ma position. Je n'ai presque plus de santé, et je n'ai pas assez pour vivre sans travail; de plus, je crois vous

1. Il avait été prononcé par un libraire avec qui M. Reboul avait essayé de traiter.

l'avoir déjà dit, j'ai des parents pauvres, j'ai toutes les charges d'un père de famille, sans en avoir les compensations ; j'avais cru que je pouvais exiger un tribut légitime d'un travail que les hommes de lettres les plus hauts placés et les plus scrupuleux ont dans tous les temps perçu sans rougir et sans se déshonorer. Si les allures du jour exigent une plus grande rigidité dans le désintéressement, je m'en félicite et j'y souscris volontiers. Vous savez, mon cher ami, que dans de pareilles circonstances, ce sont toujours vos inspirations que j'ai suivies, et il en sera de même aujourd'hui ; votre amitié est au-dessus de tous les sacrifices de ce genre que je pourrai faire.

Si vous pouviez soupçonner quelque chose d'avide dans ma pensée, vous me pardonneriez de vous rappeler des choses qui se sont placées entre vous et moi, et qu'excepté nous, Dieu seul connaît[1]. Alors, tout en acceptant la reconnaissance qu'elles m'imposaient, je refusais les offres des personnes généreuses dont vous faisiez partie. Vous savez aussi les avances qui me furent faites lors de mon séjour à Paris et ce que je répondis ; je suis toujours le même, digne de votre noble amitié.

1. Voir la lettre du 16 décembre 1836.

J'ai cru pouvoir débattre sans crime le prix de mes labeurs avec une personne qui en fait commerce.

LETTRE XXIV

Nîmes, 15 novembre 1841.

Vous m'apprenez une chose affligeante, mon cher ami, la pauvre Rachel est tombée ! Il faut, comme vous le dites, ne pas l'affliger dans son malheur. Elle se dit, j'en suis persuadé, plus que tout ce qu'on pourrait lui dire.

Malgré de nobles exceptions [1], les chutes sont presque inséparables de la carrière qu'elle parcourt. La pauvre fille était poëte, du moins à sa manière. Elle avait à lutter contre deux faiblesses : l'ivresse de l'esprit et celle du cœur.

Le moyen que l'encens ne fasse pas tourner la tête, quand il est brûlé par l'admiration et par l'amour ? Je m'applaudis tristement de mon silence, mon cher ami, quoique vous ayez souvent désiré de le voir

1. En Angleterre, madame Siddons, miss Hélène Faucit, et en France beaucoup d'autres.

rompre, et cependant je ne puis m'empêcher de vous prier d'offrir à la grande tragédienne le souvenir du poëte qui reçut d'elle un baiser.

LETTRE XXV

Nîmes, 21 décembre 1841.

Mon cher ami,

Si vous saviez combien vos lettres m'ont fait de bien! Vous seul êtes le confident du poëte et de sa faiblesse. Lorsque parfois la *gloriole* est satisfaite, si légère qu'elle soit, elle lui serait un pesant fardeau s'il ne pouvait la déposer dans une de ces âmes nobles dont l'amitié est un don inestimable de la Providence, et qui puisse lui donner le ton quand il a à parler comme poëte au public ou lui servir de modèle quand il a à agir comme homme.

Je ne sais, mon cher ami, quand je pourrai aller à Paris; mais vous, ne pourriez-vous pas venir à Nîmes? vous savez que nous avons projeté le voyage d'Arles et d'Aigues-Mortes ensemble.

Adieu, embrassez votre fils pour moi.

LETTRE XXVI

Nîmes, 22 avril 1843.

Mon cher ami,

Comment avez-vous pu soupçonner que votre franchise ait été pour moi un motif de bouderie? J'avais, au contraire, trouvé cette rudesse adorable. Je découvrais là-dessous un certain intérêt pour la renommée du misérable poëte auquel vous voulez bien accorder votre chère amitié. Si vous vous sentez coupable, je vous donne l'absolution, à condition que vous retomberez dans la même faute, c'est-à-dire que vous continuerez à me parler de la sorte chaque fois que vous le trouverez nécessaire, ne serait-ce que pour mettre le goût du poëte en garde contre la folle du logis.

Je vous apprendrai que j'ai ruminé un sujet de tragédie; il y aura là un rôle pour Rachel. Je crois avoir trouvé dans la charpente le moyen de ne blesser en aucune manière Aristote et ses trois unités. Quant au style... Que l'Apollon antique, dans les do-

maines duquel je vais m'aventurer, me soit en aide et protection [1] !

Je partage de cœur et d'âme la joie que peut vous donner votre fils. Parmi toutes les grâces de la Providence ici-bas, celle-là est une des plus grandes.

Adieu, tout à vous.

LETTRE XXVII

Nîmes, 24 décembre 1813.

Mon cher ami,

Antigone est achevée. Je m'occupe des corrections, afin de vous laisser le moins à mordre : j'espère pourtant, ô impitoyable censeur, que quelques parties trouveront grâce auprès de votre férule. Je vous envoie le prologue comme échantillon.

Le voyage de notre Henri a fait ici la plus heureuse sensation ; je ne sais combien de personnes les deux lettres (celle de l'auguste exilé et de l'illustre écrivain) ont fait pleurer, et votre ami n'a pas été le der-

1. Plus tard M. Reboul a abandonné ce projet de tragédie.

nier. En général, nous aimons plus que nous le croyons cette vieille race des Bourbons qui, je l'espère, sera un jour rappelée par la France pour continuer ses grandes destinées maintenant suspendues. Un industriel de notre pays se propose, à cette occasion, de fabriquer des foulards à l'effigie de M. de Chateaubriand; ils porteront ces quatre vers de ma façon :

Son nom est un drapeau qui restera vainqueur,
En lisant ses écrits, en contemplant sa vie,
La France ne sait plus, également ravie,
Ce qu'il a de plus grand de l'esprit ou du cœur.

LETTRE XXVIII

Nîmes, 24 mars 1844.

Mon cher ami,

Une députation de Nîmois a été envoyée à Avignon, pour recevoir l'illustre orateur. Le banquet ne put pas avoir lieu, à cause des tracasseries de l'administration locale. Cependant M. Berryer vint nous trouver le soir à notre réunion. J'avais été nommé par

les différentes députations pour lui adresser la parole; l'illustre orateur répondit, et dit d'abord des choses si bienveillantes pour moi, que j'en étais confus. Il m'appela *son ami;* il daigna me féliciter d'avoir été un des premiers à tracer les voies que nous suivons. Enfin, s'adressant à tous, sa parole eut une telle magie qu'elle tint, pour ainsi dire, suspendu à ses lèvres l'immense auditoire qui l'entourait; mais quand l'illustre orateur se mit à parler de la France, sa voix vibrante d'amour, s'empara de toutes les âmes, et vous eussiez vu tous ces visages méridionaux mouillés par les larmes de l'admiration; pour applaudir, il fallut nous remettre, mais quelle explosion!

Avant cette délicieuse soirée, j'avais vu l'illustre orateur chez M. de Forbin, où il était descendu; il m'avait parlé de vous, en me montrant une de vos lettres.

Inutile de vous dire que toute la population d'Avignon entourait la voiture si longtemps attendue, aux cris de : *Vive Berryer!*

LETTRE XXIX

Nîmes, 16 mai 1844.

Le saint pèlerinage que vous allez accomplir à Milan sera une haute leçon pour votre fils ; en vous voyant prier sur le tombeau de sa mère, il saura combien les liens du mariage sont sacrés dans les âmes élevées, puisque la mort même ne saurait les rompre.

Voilà le glaive tiré entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux ; si je n'étais Français avant d'être royaliste, et catholique avant d'être Français, je trouverais de quoi me réjouir de ce démenti donné à l'habileté du Système et aux espérances d'une partie de l'épiscopat qui croyait tout bonnement au règne de la liberté sur la foi des promesses révolutionnaires. Eh ! bonnes gens, si la révolution n'était pas le despotisme, elle ne serait pas la révolution.

Mais comment tout cela finira-t-il ? Tout cela est plus grave que ne le croient les fortes têtes du Système. L'autel est un écueil où sont venues se briser

bien des têtes couronnées ; d'un autre côté, les schismes. Ce sont des abîmes de toutes parts. Que Dieu prenne pitié de la France !

Cependant quelque chose console au milieu de ce chaos ; l'audacieuse philosophie a le sentiment de sa faiblesse, elle refuse le combat ; c'est une preuve qu'elle ne sent pas les esprits disposés pour elle. Si Paris consent à écouter les aberrations de ses adeptes, la province en hausse les épaules. J'ai lu dernièrement dans les journaux un compte rendu d'un professeur de littérature slave. Il se dit *Dieu*, pas plus que cela ; rien de plus cocasse que les naïvetés de ce Polonais. Dans l'interminable liste des grands fous qu'a produits notre pauvre humanité, celui-là devrait être inscrit au premier rang, si on ne songeait pas qu'il en existe encore de plus fous que lui : ceux qui le payent.

J'ai mis la dernière main à *Antigone* ; je vous l'enverrai au retour de votre voyage.

LETTRE XXX

Nîmes, 28 août 1844.

Mon cher ami,

Voilà donc votre pèlerinage accompli heureusement ; vous venez de donner un exemple qui est rare dans nos jours égoïstes, où l'on ensevelit les morts presque avec leur mémoire, et où les âmes ne sont comptées qu'autant qu'elles sont vivantes dans cette terre[1].

Combien, mon cher ami, je vous envie le bonheur d'avoir pu jouir de l'hospitalité et des entretiens de M. Manzoni ! Si jamais je vais en Italie, un des plus puissants motifs pour me décider au voyage sera le bonheur de le voir.

1. Nous donnons ici la pièce de vers que M. Reboul adressa au fils de son ami, au retour de ce pieux pèlerinage.

A M. MARCELIN DE FRESNE FILS.

La tombe, qui se sent de nos pleurs arrosée,
Répand je ne sais quoi de saint autour de nous,
Qui fait que la vertu nous devient plus aisée,
Et que nous échappons au céleste courroux.

Bénis soient donc le deuil et la douleur d'un père
Qui sur un sol lointain ont dirigé tes pas :
L'enfant qu'on voit fidèle aux cendres de sa mère
Est un enfant que Dieu n'abandonnera pas.

Je ne viens pas aussi consoler ta tristesse ;
Une âme la recueille aux célestes parvis,
Et rend grâce au Seigneur, dans sa vive allégresse,
Du pieux souvenir que lui garde son fils.

Cette âme incessamment veillera sur la tienne ;
Car l'amour maternel triomphe du tombeau,
Surtout quand ici-bas, à la lampe chrétienne,
Il lui fut accordé d'allumer son flambeau.

LETTRE XXXI

Nîmes, 2 janvier 1815.

Mon cher ami,

Je vous remercie de vos critiques sur *Antigone* ; il est fort possible que j'aille à Paris au commencement de mars prochain, et nous en parlerons.

Je suis bien plus empressé, en me souvenant de ce que votre bonne amitié a fait pour moi, de vous souhaiter tout le bonheur dont vous êtes digne : que la Providence acquitte envers vous ce que le poëte vous doit ! ne m'oubliez pas auprès de votre famille et surtout auprès de votre fils.

Il faut, mon cher ami, que je vous fasse une confidence. Le maire de Nîmes, M. Girard, m'a fait appeler l'autre jour, et, après m'avoir demandé si je ne désirerais pas une position plus en harmonie avec mes goûts littéraires, me parla de la place de bibliothécaire, bientôt vacante (à ce qu'il me dit) à Nîmes ; il ajouta que cette place étant en dehors de toute administration politique, mon indépendance comme

légitimiste serait religieusement respectée, et que, pour sa part, il me conseillait d'accepter et de consulter du reste là-dessus mes amis politiques. Vous me connaissez assez pour prévoir ma réponse. Je lui fis observer que si je pouvais faire quelque bien à Nîmes, c'était en conservant mon indépendance; que l'avenir étant incertain pour tous, il pourrait être bon un jour que l'on crût à la sincérité de ma parole, soit pour modérer l'impétuosité d'un zèle aveugle, soit pour stimuler les gens de bien à s'opposer à des collisions qui n'ont déjà que trop ensanglanté notre malheureuse cité, tout cela dans la supposition que ma parole avait quelque valeur, ce que je ne décide point; en un mot, je refusai le plus poliment possible. M. le maire, en m'exprimant ses regrets, fut bienveillant et affectueux, et nous nous quittâmes.

Tout ceci entre nous, je n'en ai parlé à personne à Nîmes. N'ayant autre chose à vous dire, je vous embrasse de cœur, dans la conviction que vous approuverez ma conduite en cette affaire.

LETTRE XXXII

Paris, 21 avril 1845[1].

Merci de votre aimable préoccupation. Je commande chez vous, et Valentine est pleine de prévenance.

J'ai été hier à la soirée de M. Lenormand. J'avais été invité à apporter quelque fragment de la tragédie ; tout a été applaudi, surtout deux petites pièces d'un genre bien différent : *le Rapsode* et *les Langes de Jésus* [2]. Pardonnez-moi ce langage, je sais que mes joies sont les vôtres, et je vous en fais part.

Madame de Récamier était au nombre des auditeurs, elle m'a fortement prié d'aller la voir à l'Abbaye-au-Bois.

1. M. Reboul était à Paris, chez M. de Fresne, qui avait été obligé de s'absenter pour quelques jours.

2. Voici les deux pièces mentionnées dans cette lettre.

APRÈS UN NAUFRAGE.

Oh! comment, jeune vierge au visage si doux,
As-tu pu de l'abîme exciter le courroux?
Pourquoi t'aventurer sur l'élément perfide?
L'amour t'appelait-il au rivage de Gnide?
Ou, pour ton père atteint de symptômes mortels,
Allais-tu d'Épidaure invoquer les autels?
Le mystère pour moi couvre ta destinée,
Je te vois sur ces bords sans vie abandonnée.
Peut-être que vers toi les dieux m'ont envoyé.
O malheureuse enfant si digne de pitié!
Le rapsode, bornant sa funèbre obligeance,
Pour la première fois maudit son indigence.
Hélas! je n'ai point d'or pour t'offrir un bûcher;
Mais au fond de ce sable, avant de te cacher,
De tes cheveux d'ébène où l'onde encor ruisselle,
Je veux faire à ma lyre une corde nouvelle,
Afin que désormais, en vibrant sous mes doigts,
Ton triste souvenir se marie à ma voix;
Et qu'à défaut du jour que je ne puis te rendre,
Quelque chose de toi vive et se fasse entendre!

LES LANGES DE JÉSUS.

Auprès de Bethléem, au bord de la piscine,
La Vierge allait laver les langes de Jésus.
Or, une pauvre femme était là sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

« — De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson :
Le plus petit oiseau n'y trouvait point à boire;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

« Ses eaux semblent semer des édens dans leur course,
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur;
On dirait que quelque ange a réuni leur source. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« — Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlissait, il reprend sa couleur
Depuis que dans ces eaux je viens laver ses langes. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

« — Toute la Galilée en est dans l'allégresse :
Savez-vous d'où nous vient ce prodige, ma sœur?
Les docteurs de la loi sont à bout de sagesse. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur. »

Elle aurait pu tout dire à cette pauvre femme,
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé;
Mais le bruit du dehors n'allait point à son âme,
Et le temps de son fils n'était pas arrivé.

LETTRE XXXIII

Nîmes, 26 juillet 1845.

Mon cher ami,

L'auguste exilé a daigné m'honorer de la lettre que voici :

« Goritz, 12 avril 1845.

« J'ai reçu votre lettre avec plaisir, Monsieur; « j'aime en vous le poëte et le caractère de l'homme « de bien. Vous avez consacré vos talents à tous les « sentiments qui peuvent rendre l'homme meilleur, « en l'élevant vers Celui de qui émane tout ce qui est « bon et à qui doit remonter toute poésie. Je suis « bien aise de vous dire moi-même combien j'ai « pour vous d'estime et d'affection.

« *Signé :* HENRI. »

Vous savez ce que je vous disais relativement à la grande question de l'enseignement. C'était au fond celle du sacerdoce et de l'empire. Le vieux renard vient de la résoudre dans notre sens ; il l'a rendue *pratique :* il s'est entendu avec le Souverain-Pontife, et on a transigé ; c'est ce qui doit arriver toujours en bonne politique; les autres voies ne conduisent qu'au bouleversement de l'État. Je sais bien que leur Charte dit le contraire, mais ils ont mieux aimé mentir à leur Constitution que de se perdre, et je trouve qu'ils ont bien fait, surtout quand on n'a devant soi qu'un peuple de niais.

LETTRE XXXIV

Nîmes, 10 août 1846.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre, qui contenait celle de mademoiselle votre sœur, celle de M. Samson, celle de la Comédie-Française, et enfin celle de mademoiselle Anna Wilhowrski; tout cela m'a fait grand plaisir, mon cher ami, c'est à vous que je le dois.

La lettre de la Comédie-Française est très-bien, cela sent le bon temps et la bonne maison. Je suis bien reconnaissant de l'honneur que le comité veut bien faire à mon volume et surtout à la lettre qui l'accompagne, en les plaçant l'une et l'autre dans la bibliothèque du théâtre.

La comtesse Anna[1] a mis toutes les grâces de sa personne dans sa lettre ; jugez, mon cher ami, avec quelle avidité le poëte a respiré les parfums vivifiants qui s'exhalaient de cette adorable missive. Le rêve allait son train, quand je ne sais quelle vision classique vint s'offrir à mon esprit. C'était la Parque tenant en main le peloton de mes jours passablement arrondi, et l'écheveau d'où il avait été tiré s'amincissait d'une manière fâcheuse; je compris la leçon, et me hâtai de prendre un petit verre d'un élixir qui m'a toujours réconforté et qui porte pour étiquette : *Résignation*. Je sortis de mon rapide bonheur *comme l'on sortirait d'un songe*, avec une tristesse qui n'était pas sans consolation et qui semblait me dire : après tout, tu échappes au ridicule et ton cœur restera tout entier à un sentiment que l'on peut avouer à tout âge.

1. On sait qu'en Russie les filles non mariées prennent le titre de leurs familles.

LETTRE XXXV

Nîmes, 18 décembre 1846.

Mon cher ami,

Il se fait ici un travail sourd, mais réel, afin de placer l'opposition légitimiste sur le terrain de l'opposition catholique; je m'y oppose de toutes mes forces comme à une manœuvre de *ralliage*. Je crois qu'il y a une chose qui rendra nulles toutes les tentatives. La population ne nous suivrait jamais sur un pareil terrain; elle ne conçoit pas, dans ses instincts chevaleresques, que l'on puisse séparer l'amour de son roi de celui de son Dieu.

Elle a une haute idée de ceux à qui elle a voué ses affections, et les plus habiles casuistes y perdraient leur latin.

La misère est grande ici. A la suspension des fabriques est venue se joindre celle de toute autre espèce de travail; voilà quinze jours que le froid est très-rigoureux; et cela, indépendamment de la misère, est toujours une souffrance pour nos pauvres, qui, pour ainsi

dire, se passeraient plutôt de pain que de chaleur; heureusement que la charité est active. La boulangerie à elle seule a fait une souscription de 4 à 5,000 kilos de pain; le même zèle est dans les autres classes. Les subsistances sont abondantes et à des prix qui ne sont pas exorbitants; nous ne craignons rien de la famine, malgré les énormes quantités de grains qui prennent la route de Lyon.

Mais, encore une fois, le travail manque, et c'est là le plus déplorable pour une ville de fabriques.

Adieu, mon cher ami. Donnez-moi au plus tôt de vos nouvelles. M. Demians, que je vois presque tous les soirs, me charge de vous offrir ses bons souvenirs. Adieu, encore une fois; recevez mes vœux de bonne année et présentez-les pour moi à votre fils.

LETTRE XXXVI

Nîmes, 7 juin 1847.

Mon cher ami,

J'ai tout à l'heure terminé une épître à Lamartine que je vous enverrai bientôt; le sujet est : Du *dogme* ou

plutôt de la *raison divine*, comme fondement des législations; et j'en déduis des conséquences qui ne me paraissent pas à l'avantage de l'historien-poëte; j'ai tâché d'être respectueux sans cesser d'être franc.

L'épître aura deux ou trois cents vers; je n'ai pas eu, comme on dit, le temps d'être court. Je vous fournis encore une occasion de me traiter de barbare, ne la laissez pas échapper. J'espère cependant que vous y trouverez quelque chose qui vaut mieux que la correction et la netteté, une certaine vie qui ne saurait être là où la conviction n'est point; et puis il m'a fallu forger cela à la hâte, pour que l'indignation n'eût pas le temps de se refroidir et le blasphème de se faire oublier.

Adieu.

LETTRE XXXVII

Nîmes, 7 septembre 1847.

Mon cher ami,

Je n'avais rien envoyé à Lamartine, et cependant il m'a répondu par une lettre charmante; jamais je ne

l'ai trouvé aussi aimable, aussi bon, aussi *ami;* il doit y avoir quelque chose au fond du cœur de cet homme-là. Puisse la Providence réaliser un jour à son égard mes secrètes espérances ! Il m'a promis de se rendre, le 20 du courant, à Nîmes (vous savez qu'il est à Marseille), afin de me serrer la main.

J'ai peu travaillé, l'été a été atroce ; pas une goutte de pluie depuis un mois; ajoutez à cela vingt jours de cour d'assises où il m'a fallu juger des *volereaux*, car nous ne sommes pas encore assez avancés pour atteindre à la dimension de vos grands criminels. Jugez, puisqu'il s'agit de jugement, si le magistrat devait suer en son lit de justice. Adieu.

LETTRE XXXVIII

Nîmes, 27 novembre 1847.

Mon cher ami,

Je suis heureux du rétablissement de la santé de madame votre mère, c'est une femme si bonne ! je n'ai jamais été mieux à mon aise que chez elle, du

temps que j'étais à Paris. Sa maison n'a rien de splendide, mais rien aussi qui sente la nouvelle richesse ; après avoir été dans les grands salons de votre capitale, je trouvais là une odeur de sainteté et de simplicité qui me ravissait. Les plus belles maisons, mon cher ami, sont celles où le démon n'a rien à voir. Que la Providence vous conserve encore longtemps le bonheur d'avoir un pareil refuge ! Après Dieu, qui peut consoler comme une mère !

LETTRE XXXIX

Nîmes, 17 décembre 1847.

Mon cher ami,

Croyez que tout ce que vous avez pu me dire sur mes vers, n'a pas altéré la constante amitié que je vous porte et que je regarde comme une grâce de la Providence.

Si presque toujours je garde le silence sur cet article, c'est que ma conscience ne me reproche rien, et que la plupart du temps votre colère est à mes yeux raisonnable. Vous jugez au point de vue de cette perfection classique que j'idolâtre comme vous, mais

à laquelle il ne m'est pas donné d'atteindre. Les meilleures organisations de nos jours peuvent rencontrer une tirade ; mais la plénitude du talent qui fait un chef-d'œuvre, cela ne s'est pas encore vu aujourd'hui, et je ne crois pas même que cela arrive. Il n'y a qu'une époque dans la vie des arts : sous Louis XIV, sous Auguste et sous Périclès.

Je connais particulièrement et très-particulièrement M. de Sardan, c'est l'ancien président du Consistoire. La branche aînée lui avait donné toute sa confiance, et elle était certes bien placée ; les événements l'ont prouvé. Une intrigue lui fit perdre sa place de président, celle de pasteur et les émoluments qui y étaient attachés ; il ne lui reste aujourd'hui qu'une pension modique et les revenus d'une petite propriété avec lesquels il vit de la manière la plus simple, avec son honorable famille. Cet homme-là, mon cher ami, est un homme des anciens jours, et il marcherait sur des charbons ardents pour aller accomplir un devoir.

Vous me parlez de *Cléopâtre;* vous me parlez de la tragédie de Samson[1]; puis de moi. Mais, mon cher

1. Une tragédie inédite dont M. Samson fit un jour la lecture à un petit nombre d'amis.

ami, je reconnais avec vous tout le mérite de madame de Girardin et celui du célèbre acteur. Mais l'un est au Théâtre-Français et l'autre dispose d'un journal, et moi que suis-je? et qu'ai-je?

LETTRE XL

Nîmes, 24 avril 1848.

Mon cher ami,

Je vais vous dire une chose qui vous surprendra : me voilà candidat à la députation, et mon nom a de très-fortes chances de sortir. J'avais obstinément refusé, dans le sentiment de mon insuffisance. Notre population n'a rien voulu entendre. Ces braves gens s'imaginent que parce qu'on fait des vers on est apte à faire de la politique. Je n'ai pas pu les convertir. En un mot, on m'en a fait une question de patriotisme et d'honneur; comment refuser? Me voilà donc, moi chétif, qui me suis toujours tenu loin de toute assemblée politique, moi, homme de méditation et d'étude, me voilà, dis-je, jeté au milieu de votre tourmente sans trop savoir ce que j'y pourrai faire.

Que Dieu, mon cher ami, ait pitié du pauvre poëte et qu'il daigne lui vènir en aide dans le nouveau rôle où il est appellé! Adieu.

LETTRE XLI

Nîmes, 30 avril 1848.

Mon cher ami,

Grâce à l'état de siége, la ville est tranquille, mais nous avons eu à passer de mauvais jours, après nos élections qui se sont faites dans le plus grand ordre et le plus grand calme possible. Voici la liste qui a prévalu :

Émile TEULON, commissaire du gouvernement.
F. BÉCHARD, ancien député.
LARCY, ancien député.
Auguste DEMIANS, premier avocat-général.
ROUX-CARBONNEL, président du tribunal de commerce de Nîmes.
CHAPOT, avocat au Vigan.
Carme LABRUGUIÈRE, ancien officier supérieur.
BOUSQUET, ancien député.
Jean REBOUL, boulanger de Nîmes.
FAVANT, colonel de la garde nationale d'Alais

Comme je suis horriblement pressé par les préparatifs de mon départ et tous les embarras d'un établissement qu'il me faut tout à coup livrer à d'autres mains, je n'ai pour le moment autre chose à vous dire, sinon que sur la fin de la semaine je serai chez vous; et là nous réglerons les conditions qui doivent limiter votre générosité [1].

1. Nous expliquerons cette dernière phrase en citant un trait qui semble emprunté à la simplicité des vieux âges et qui peindra une fois de plus la délicatesse naïve, fière, absolue de Reboul. A peine arrivé chez M. de Fresne, Reboul lui signifia (c'est le mot) que, s'il avait accepté précédemment chez lui une hospitalité gratuite, il n'en pouvait être de même, alors que payé par la République, comme représentant, il devait à son tour payer comme hôte. M. de Fresne lui répondit que sa proposition était insensée, parce qu'une personne de plus chez lui ne lui imposerait pas un surcroît de dépenses; mais sachant bien qu'il perdrait cette douce et chère commensalité, s'il refusait, il ajouta : « Au surplus, j'ai toujours entendu que vous fussiez le maître chez moi, et vous le serez encore, même si vous persistez dans la très-mauvaise action dont vous avez conçu la pensée. » Reboul persista. Il fixa à 2 fr. 50 c. par jour sa pension, et, tous les dix jours, en recevant son indemnité de représentant de 250 fr., il remettait 25 fr. à M. de Fresne, dont l'affectueux dévoûment s'honorait par une résignation pénible à cette volonté délicate et altière.

LETTRE XLII

Paris, samedi 27 août 1848.

Mon cher ami,

Nous avons eu dix-huit heures de séance à l'Assemblée, et avant de me jeter dans mon lit, j'ai voulu vous apprendre, par ce mot, les résultats de ces longs débats. On a passé à l'ordre du jour sur l'enquête, et la Chambre a autorisé des poursuites contre Louis Blanc et Caussidière.

LETTRE XLIII

Colombes, 24 septembre 1848.

Mon cher ami,

La situation est toujours la même ici, et je n'ai pas besoin de vous en parler; les journaux, d'ailleurs, vous la donneront au juste.

J'ai été hier, avec Astouin et Milbert, voir Rachel; la célèbre actrice a été on ne peut pas plus aimable; elle nous a offert des billets que nous avons acceptés; cela a été cause que je n'ai pas été hier chez M. Le Roy[1]. Hermione a été sublime.

M. Le Roy me montre une lettre où votre itinéraire est tracé. Je regrette bien que vous n'ayez pas trouvé Mgr Wiseman; j'aurais été curieux de savoir ce qu'il vous aurait dit du mouvement religieux en Europe, et surtout des ruines sociales qui s'y accumulent. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait que la sainteté qui pût lire à travers la poussière qui s'élève entre nous et l'avenir; vous auriez été là, je crois, à bonne enseigne. Quoi qu'il en soit, mon cher ami, confions-nous à cette Providence dans laquelle tout est miséricordieux, tout, jusqu'aux châtiments, et mettons surtout notre amitié sous sa protection, afin, comme dit Bossuet, que les années et les intérêts ne puissent rien contre elle.

P. S. Mes bons souvenirs à votre fils et à votre neveu.

1. Député de la Seine sous la Restauration, beau-père de M. de Fresne et propriétaire du château de Colombes, où demeurait alors Reboul.

LETTRE XLIV

Nîmes, 15 novembre 1848.

Mon cher ami,

Je suis arrivé hier, à neuf heures du matin, très-fatigué. La neige me surprit en sortant de Paris et ne m'a quitté qu'aux environs de Valence. Je n'ai trouvé qu'ici le soleil, mais avec cet affreux mistral qui est le fléau de nos pays. J'ai bien souffert en route. Le vin de Bourges m'avait empoisonné, à la lettre; aussi, pendant le reste du chemin, je n'ai voulu prendre que du bouillon; mais le chez soi m'a tout à fait remis.

Que vous dirai-je de mon arrivée? Toute ma famille se jeta à mon cou en pleurant; ma pauvre sœur surtout ne me quittait pas. Quel poëte pourrait dire tout ce qu'il y avait dans ces larmes? Et le moyen d'arrêter les miennes en me sentant ainsi embrassé? Je pleurai donc comme un enfant, et je remerciai la Providence de m'avoir, en me jetant dans la tempête, révélé tant d'amour chez les miens.

Les visites, depuis mon arrivée, ne cessent pas. Ces

braves gens me serrent la main avec une tendresse qui me touche l'âme. Les pauvres surtout me portent une affection que je ne saurais presque m'expliquer; ils pleurent aussi en m'embrassant. Que la Providence, mon cher ami, me donne de mériter leur amour! car je sais que c'est une bénédiction. Tous, en un mot, petits et grands, m'ont accueilli avec une effusion qui me fait presque rougir. Comme je sais que votre bonne amitié recevra ces confidences avec plaisir, je vous les transmets au plus vite.

Tout me dit ici que j'avais vu à Paris la question de la présidence sous son véritable point de vue, surtout dans ses rapports avec la position exceptionnelle de notre département. Mais ne précipitons rien, on vit beaucoup en peu de temps dans les circonstances où nous nous trouvons.

Toute ma famille est à vos pieds pour vous remercier des soins de votre bonne amitié et de tout ce que vous avez voulu bien faire pour moi dans ces temps difficiles[1]. Adieu, elle répondra au premier jour à

1. Il ne faudrait pas croire à des largesses de la part de M. de Fresne à l'égard de Reboul, dont la délicatesse, la résistance et la volonté absolue sur ce point n'ont jamais pu être vaincues. Reboul a payé à M. de Fresne une pension qu'il a dû accepter sous peine de perdre son hôte.

votre lettre, et vous remerciera de vos charmants cadeaux.

Tout à vous de cœur et d'âme.

Mes souvenirs au bon M. Le Roy, et ne m'oubliez pas auprès de votre fils.

Un mot pour moi à Valentine.

LETTRE XLV

Nîmes, 28 juillet 1849.

Je me trouve, mon cher ami, fort bien ici; je ne regrette en rien les grandeurs que j'ai quittées, et j'en suis encore à comprendre comment on peut disputer si chaudement des positions devenues vulgaires.

Je n'ai jamais été mieux dans mon assiette; rien ne me dit que j'aie perdu quelque chose. Je ne rencontre que des visages bienveillants, et j'use, à la lettre, mon chapeau à rendre des saluts. Aussi je n'ai pas eu le courage de refuser à cette population une fonction que j'avais déjà remplie en 1835; me voilà encore président de la commission sanitaire de ma section, car il faut vous dire que le choléra est à nos

portes; il est arrivé à Lunel, et je ne sais s'il ne poussera pas sa visite jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit, nous l'attendons, et la ville ne sera pas prise au dépourvu.

Ce que vous m'annoncez d'Astouin[1] m'afflige sans m'étonner; je l'avais prévu. Trop tôt sorti de son nid, l'aiglon s'est brûlé les yeux au soleil. Son aveuglement m'a souvent confondu; mais c'était si naïf que je n'avais pas le courage de le condamner. Je gémissais intérieurement sur cette nature candide, sur cet enfant qui, dans ses jeux, s'obstinait à prendre pour un fouet de la plus belle espèce un serpent qui pouvait le mordre et qui l'a mordu. Le plus efficace pour lui serait de reprendre son état à la barbe de tout le monde, et de mettre à profit sa force et sa jeunesse; il y trouverait plus de bonheur que dans l'ombre d'un bureau ou dans les pourritures de la bohème littéraire; mais cet effort est au-dessus de lui. Aussi soyez plein de commisération pour la pénurie de sa situation; elle appartient plutôt à notre temps qu'à lui-même. Sans nos déplorables tempêtes, cette algue aurait heureusement dormi au fond des mers et

1. Jeune portefaix de Marseille nommé représentant en 1848.

ne serait pas venue se briser et sécher sur la plage[1].

Adieu, tout à vous.

Toute la famille vous réitère ses hommages et ses bons souvenirs, entre autres mon neveu et ma nouvelle nièce.

LETTRE XLVI

Nîmes, 12 septembre 1849.

Mon cher ami,

Au risque de renouveler votre douleur, je ne puis m'empêcher de vous parler du bon M. Le Roy. Sa mort ne peut pas entrer dans mon esprit ; il me semble toujours le voir assis sur ces bancs verts à gauche de son parc, nous racontant quelques souvenirs de sa vie, de cette vie qui fut si pure et dont la ligne ne se démentit jamais. Sa foi semblait croître avec les

1. Ce malheureux jeune homme, dont l'âme était toute généreuse, périt peu d'années après, victime du plus beau dévoûment. Une personne se noyait : oubliant qu'il était tout en sueur, il se jeta à la mer pour la sauver ; la fièvre le saisit, et il mourut. M. Astouin a laissé un volume de poésies. Élevé dans les sentiments d'une piété vive, dont l'empreinte se retrouve souvent dans ses vers, il n'est pas un cœur chrétien qui n'ait donné des regrets à sa mémoire.

années et ce qui décourageait les autres semblait augmenter ses espérances. Hélas ! Ces nobles convictions s'en vont ; tout est soumis aux faibles équations de la raison ; tout se calcule, tout se discute, et le cœur semble une superfluité de la création, tant on use peu de ses saintes inspirations ! Adieu, mon cher ami, pardonnez-moi ces réflexions ; je me laisse aller, parce que j'éprouve je ne sais quel triste charme à vous entretenir de l'ami que nous avons perdu. Je me fabrique quelquefois des croyances : il me semble que l'âme des morts se dilate quand elle voit qu'elle a laissé de doux souvenirs dans ceux qu'elle affectionnait.

J'allais terminer cette lettre sans vous donner des nouvelles de ce qui se passe ici. L'épidémie est à peu près stationnaire. Je sors du rapport ; le chiffre des morts d'hier est de quatre. Ce qui épouvante la population, c'est la promptitude avec laquelle le fléau sévit. Des personnes à qui vous parlez sont le lendemain au cimetière ; c'est plutôt le genre de mort que le nombre de décès qui effraye.

Voici une *Lamentation* que j'ai composée pendant le fléau, vous la jugerez.

L'érection de la statue de saint Louis a eu lieu

dimanche dernier à Aigues-Mortes; la cérémonie, dit-on, a été magnifique, et une immense population venue de tous les points du département a acclamé l'auguste image du père des Bourbons par les transports les plus sympathiques.

La lettre du président est sévèrement jugée ici par le parti conservateur, il y a là une reculade ou une conflagration. Que fera la Législative? Suivra-t-elle ou désavouera-t-elle le président? tout cela est bien sérieux.

La famille vous envoie toutes ses affections.

LAMENTATION.

A LA VILLE DE NÎMES.

O ma déplorable patrie! quelle longue expiation le Seigneur te fait subir! quel est le crime antique et perdu dans la nuit des temps qui a été commis sur le sol où tu es assise? hélas! il doit être bien grand! Tu as été frappée par toutes les verges de la colère divine; comme la fille de Sion, tu peux dire aux passants : Voyez! est-il une misère égale à ma misère?

Quand sur d'autres rivages la mer se soulève et gronde, elle a ici des vagues sans mesures et des mugissements sans nom. A chaque équinoxe politique, à chaque orage que subit la France, ton ciel est plus noir que tout autre ; il a des éclairs aux couleurs sanguinolentes et des tonnerres dont les éclats donnent toujours la mort.

Un funeste vertige a poussé ces enfants les uns contre les autres, et le sang, depuis le jour où tu fus acceptée au nombre des villes, n'a pas cessé de rougir tes pavés, et comme si c'était peu de cette éternelle malédiction, des hommes se sont trouvés pour dire malheur à ton malheur ! anathème à ton anathème !

Pour moi (j'en prends le ciel à témoin), je n'ai jamais flatté l'étranger de tes ignominies ; j'ai, au contraire, tiré le rideau sur toi comme un fils pieux sur une mère qui s'oublie ; et, aujourd'hui qu'un funeste fléau s'étend sur tes populations comme un cancer, je viens pleurer avec toi..... ou plutôt me réjouir.

Je viens me réjouir de ce que tes enfants, mes frères, se sont montrés tels que mon cœur les avait toujours conçus, hommes de sacrifice ou de résignation ; de ce que ta populace tant décriée a dominé les populations des autres cités par les lumières de sa foi et par son intelligence religieuse.

Elle a subi les jours dévorants qui se levaient sur elle, dans une attitude triste, mais digne; elle n'a pas cherché la main de l'homme pour l'accuser de son deuil; il est une perversité que les nobles âmes ne conçoivent point; elle a demandé plus haut la cause de ses misères, et l'ayant trouvée, elle a baissé la tête et elle a pleuré.

O qu'elle pleure! les larmes, et surtout les larmes du pauvre, sont merveilleuses pour éteindre le feu du courroux divin! Et si la funeste moisson n'était pas achevée, si la contagion avait encore à faucher dans tes murs, ô ma ville bienaimée! bénis la main qui t'afflige, afin que ton sacrifice ne soit pas stérile, afin que par le mérite de tant de victimes, la paix et la concorde descendent pour toujours dans le cœur de tes enfants!

LETTRE XLVII

Nîmes, 30 septembre 1849.

Mon cher ami,

Votre douleur sur la perte de votre regrettable beau-père est juste et il m'est doux de voir offrir un pareil tribut d'afflictions sur la tombe de celui qui avait acquis toutes mes sympathies. Que le parc de

Colombes doit être triste aujourd'hui ! Qu'est devenu son vénérable propriétaire, si respectueux pour les royales ombres[1] de ceux qui, jadis, habitèrent ces lieux ? Hélas ! il est allé les rejoindre, et maintenant, quel sera le nouveau maître de ces allées séculaires? Oh ! puisse-t-il, comme son devancier, se mettre d'accord par l'âme et par le cœur avec les souvenirs qui sortent, là, de tous les aspects et de tous les mouvements. Oui, mon cher ami, l'excellent M. Le Roy avait dans l'âme de quoi se mettre en harmonie avec le mélancolique souvenir des grandeurs évanouies. Notre siècle de grosse caisse ne sait plus deviner ce que la réserve de l'homme simple contient d'élevé et de sublime. Quoi ! cette physionomie si douce cachait des chagrins, afin de ne rien attrister autour de lui ! Et qui s'en serait douté, grand Dieu ! Qui aurait cru à un pareil empire sur soi-même ?

1. Henriette de France, fille de Henri IV et veuve de Charles I[er], roi d'Angleterre, morte en France en 1669.

LETTRE XLVIII

Nîmes, 20 novembre 1849.

Mon cher ami,

Voici une préface pour *Vivia*[1]. Comme c'est sous forme de lettre, j'ai cru devoir y prendre tous les tons; au reste, vous apprécierez. Je vous donne plein pouvoir, vous pouvez ajouter ou retrancher; je sais que pour ces choses-là vous avez beaucoup plus de tact que moi.

LETTRE XLIX

Nîmes, 20 novembre 1849.

PRÉFACE DE VIVIA

A M. DE FRESNE

Mon cher ami,

Vous me demandez quelques lignes pour mettre en tête de *Vivia*. Ne sera-ce point une superfétation ? Il

1. Nous donnons cette lettre, que plus tard M. Reboul se décida à supprimer.

me semble que l'ouvrage s'explique de lui-même. Si cependant vous jugez quelques explications nécessaires, j'obéirai, ne serait-ce que pour donner une preuve de déférence à vos lumières et de reconnaissance pour les généreuses dispositions de votre cœur dans tout ce qui tient aux arts.

Faut-il vous apprendre ce qui, dans cette circonstance, m'a fait mettre la plume à la main? Le voici. Jeté par mes compatriotes au milieu de votre capitale en ébullition, le soir, pour me reposer des terribles émotions de la journée, je tirais quelques volumes d'une bibliothèque que votre aimable attention avait fait placer dans ma chambre. Ma main, dans ces lectures, se portait de préférence sur les historiens des derniers temps de Rome, et surtout sur une traduction des Pères de l'Église dont je ne connaissais que quelques fragments. Vous ne sauriez croire avec quel triste et puissant intérêt je parcourais ces pages toutes pleines des dernières pulsations d'une société qui allait s'évanouir et des premiers vagissements de celle qui allait prendre sa place.

Les malades aiment à deviser de leurs douleurs, surtout quand elles ont pour principe la même maladie.

Je trouvai dans ces études toute l'histoire de nos appréhensions et presque toutes les angoisses de notre époque. Le sentiment de la force passant de la civilisation à la barbarie, des trêves de quelques jours, achetées au prix des plus chers intérêts de l'empire, et donnant à ses terribles ennemis de nouvelles chances de succès et de nouveaux sujets de terreur pour lui-même. Le flot ravageur enfin, rompant sa digue, sans rien ôter des illusions de cette Rome qui voulait vivre à tout prix, et qui, ayant épuisé son énergie dans les voluptés, n'en avait plus pour mourir, et enfin, le cri des immortelles espérances jeté par la voix des martyrs, méconnue ou maudite par tout ce qui tombait dans l'abîme, tout cela m'avait rempli d'une émotion qui ne demandait qu'à se répandre.

Je choisis dans le Martyrologe un fait de cette époque qui pût en revêtir toutes les couleurs et qui la résumât pour ainsi dire. Ces couleurs m'étaient déjà familières; j'avais, presque en naissant, vu ces grands ossements de Rome que Virgile promettait aux yeux étonnés de l'avenir. J'ai habité toute ma vie une ville où les souvenirs de l'antiquité sont populaires. Les différentes dominations n'ont pas pu encore effacer tous les instincts de ces rudes colons qui eurent la

gloire de donner un empereur au monde, et qui suivirent la mère-patrie dans ses succès comme dans ses revers.

De tous les monuments qui décorent le sol de Nîmes, l'amphithéâtre est celui qui m'a frappé le plus par sa sombre poésie. A la dimension, à la solidité qu'elle mettait jusque dans les constructions destinées à ses plaisirs, on voit que cette Rome croyait réellement à son éternité.

Je ne sais ce que disent ces ruines aux inspecteurs que Paris nous envoie, aux touristes enrichis de la Grande-Bretagne et à leurs respectables épouses ; pour moi, je n'y ai jamais lu le classique catalogue des spectacles qui attiraient la foule de ces populations gallo-romaines, chez qui le sentiment même des calamités publiques ne pouvait éteindre la soif de ces cruelles distractions.

Chaque fois que j'en ai joui, la vision qui s'élevait de ce cirque n'a jamais été distraite par les froides élucubrations de l'archéologie. Cette arène était celle d'un combat qui avait une plus haute portée. Là, avaient lutté deux mondes, l'un avec la férocité de la brute, l'autre avec la résignation du divin crucifié. Là, le ciel et l'enfer avaient été aux prises ; c'était le Gol-

gotha continué, quelque chose qui ne laissait point de repos à la pensée, et qui, lui ouvrant l'universalité des temps et des lieux, lui donnait l'infini pour carrière.

J'étais désireux de mettre ces sensations à profit. Le poëte plus enthousiaste que sensé succomba à cette tentation; hélas! je le sais, mon cher ami, on n'est pas un héros pour se sentir électriser par le son de la trompette ou du tambour. Toute cette chaleur tombe à l'œuvre; c'est ce que j'ai éprouvé quelquefois en composant celle-ci. Je me souvins que de grands génies avaient passé par là; mais, au moindre souffle de l'inspiration revenue, la témérité mettait encore à la voile et recommençait à voguer sans tenir compte des écueils. N'allez pas croire que, dans ces moments-là, les chatouillements de la renommée fussent le mobile de mon ardeur. J'ai lu quelque part qu'un médecin turc, tâtant le pouls à un poëte, lui dit : « Allez faire des vers. » Ce Turc-là connaissait bien la nature des enfants d'Apollon.

En me mettant à l'œuvre, je n'avais nullement songé aux exigences du théâtre moderne. Je tâchais de dérouler tout bonnement l'action que je m'étais choisie; j'avais d'ailleurs tant entendu dans vos

salons, par des artistes éminents, exalter la simplicité antique! Cela m'allait; la pente était douce. Soit instinct, soit paresse d'esprit, soit impuissance, ces péripéties violentes, inattendues, qui, pour être forcées et même invraisemblables, n'en font pas moins aujourd'hui la fortune des œuvres dramatiques; tout cela n'entrait nullement dans ma prévoyance, par la raison que l'idée de *mise en scène* n'y était pas davantage.

Tant bien que mal, l'ouvrage fut achevé; vous daignâtes en faire quelques lectures dans vos soirées. Dans ces sortes de réunion, l'admiration presque obligée fait partie de la politesse. Pour connaître leurs véritables opinions il faudrait entendre ce que les invités se disent à l'oreille ou en bas de l'escalier; mais nous n'avions pour nous instruire que les paroles dites à la lueur des bougies et pendant la distribution des sorbets. Elles étaient favorables et nous y crûmes, vous comme ami, et moi comme auteur.

Je ne sais quel mauvais génie vous souffla l'idée de la représentation, mais le sentiment de la pénurie des situations de *Vivia* se réveilla tout à coup dans mon esprit; je vous en fis part; mais, malheureux,

vous tirâtes de ce défaut même un argument en faveur de votre projet. « Qui sait, me disiez-vous, si la simplicité ne sera pas une nouveauté qu'on recevra aujourd'hui sans trop de défaveur. ». Je n'ose ici rapporter ce que vos amis et vous, vous pensiez du style et du sentiment, qui, à vos yeux, rachetaient tout.

Le poëte n'est que trop facile à convaincre, quand on combat chez lui ses scrupules sur l'excellence de ses productions. Je cédai à votre conseil, préparé à toute éventualité. Comptant peu sur le succès, la chute ne pouvait avoir pour moi une grande amertume; il y avait d'ailleurs deux choses qui me resteraient : la satisfaction d'avoir émis des idées qui me sont chères, et puis les délices de la création, qui ont distrait mon esprit pour quelques moments des brutales inepties de la politique; je ne tomberai pas de bien haut, et quand mon nom serait pris au sérieux dans le monde littéraire, je me consolerais par l'éclipse de tant d'autres soleils. Il suffit d'avoir vécu pendant quelques jours pour savoir ce que, dans sa course rapide, le temps emporte de renommées brillantes. Peu de gloires ont la puissance de se renouveler d'elles-mêmes. Quand l'homme n'est plus là pour les alimenter, les lueurs qui le mettent en évi-

dence partagent bientôt, hélas! avec lui les ténèbres du tombeau.

Toute cette belle philosophie est pour vous dire que, quoi qu'il arrive, vous ne devez pas être effrayé du conseil que vous m'avez donné ; je ne suis plus à l'âge où, comme tant d'autres, je me promettais l'immortalité. Je vous dégage d'avance de toute responsabilité; votre amitié n'aura pas trop à souffrir des déceptions d'un homme déjà résigné aux limbes de l'oubli, où, Dieu merci, il ne sera pas seul ; car il compte bien y trouver un jour cette foule de révélateurs barbus et de Jéhovah mal peignés qui portent des mondes dans leurs têtes, et qui tiennent les humains suspendus au bruit sonore et creux de leur parole [1].

1. Quoique *Vivia* ait eu peu de succès à la représentation, l'ouvrage n'en renferme pas moins de grandes beautés. Nous pourrions invoquer à cet égard un témoin d'ordinaire fort suspect, l'auteur lui-même. Appelé de Nîmes à Paris pour assister à sa pièce, il l'écoutait absorbé dans une attention qui lui faisait oublier sans doute de qui était l'ouvrage. Son émotion arriva au point qu'à un moment il se retourna vers M. de Fresne, seul avec lui dans la loge, et s'écria : *Oh! mon ami, je n'aurais jamais cru que cela fût si beau!* Des larmes étaient dans ses yeux.

Vivia a eu dix-huit représentations

LETTRE L

Nîmes, 3 mars 1850.

Mon cher ami,

Que fait donc l'Odéon? Rien de plus menteur que ses bulletins. Depuis six mois et plus, vos lettres m'annoncent et démentent alternativement la représentation de *Vivia;* le dernier bulletin l'annonce pour le 20 mars. Voudrait-on étouffer la pièce dans une semaine de préoccupation politique? Vous me dites de m'attendre à tout, j'y suis préparé et j'en ai besoin; car il y aurait de quoi les envoyer tous paître. Avez-vous eu quelque nouveau renseignement après le dernier bulletin? Vous me dites dans votre lettre qu'il ne faut plus compter maintenant que pour la fin d'octobre, si j'ai bien lu. Excusez, mon cher ami, toute cette mauvaise humeur, qui, certes, est loin de s'adresser à vous. J'admire d'ici votre ténacité, et je m'en veux de vous donner tant de peines. Il faut que vous ayez un amour bien vif pour

cette pauvre *Vivia*, pour vous faire ainsi, de gaîté de cœur, compagnon de son martyre.

LETTRE LI

Nimes, 25 mars 1850.

Mon cher ami,

Les exercices du carême sont ici suivis avec empressement par la population ; toutes nos églises sont pleines : hommes, femmes, tout y assiste. Notre paroisse Saint-Paul, toute vaste qu'elle est, est toujours comble. Les dimanches, nos boulevards, pendant les offices, sont déserts. Puissent ces signes être d'un bon augure ! Puisse Celui qui tient en ses mains les destinées des empires sauver une société chez laquelle on rencontre encore un pareil zèle pour son culte ! Nous ne trouverons le salut que de ce côté-là. Il n'y a qu'un lieu aujourd'hui où le pauvre et le riche peuvent se rencontrer sans haine, et ce lieu, c'est l'église. Parmi tant de sujets de tristesse, il est doux de reposer ses yeux sur un rayon d'espérance.

Adieu ; j'ai voulu vous faire part de ces choses, parce que je sais qu'elles vous seront agréables, et que vous y trouverez une de ces satisfactions qui, après avoir ému l'âme, la laissent toujours plus limpide. Nos jours nous en offrent si peu de cette sorte, que je remercie Dieu de me les avoir accordées.

LETTRE LII

A MADEMOISELLE RACHEL.

Mademoiselle,

Je ne sais si le souvenir d'un poëte obscur vous est resté : quoi qu'il en soit, il vient, au nom de ses compatriotes, les habitants de la vieille Nemausus, vous prier de venir leur rendre une visite. Quand des villes qui vous sont pour ainsi dire étrangères ont eu cette faveur, fille de Rome, vous ne la refuserez pas à une cité avec laquelle vous avez une commune origine. Nous avons ici des monuments bâtis par vos ancêtres, et dont la voix parle hautement des gran-

deurs antiques, moins haut cependant que la vôtre, *ô Camille!* Nous espérons que vous ne prendrez pas vos imprécations au pied de la lettre. Vous n'avez pas ici d'Horace à craindre, et *les derniers Romains qui n'ont pas encore rendu le dernier soupir* ne vous appellent ici que pour vous entendre et vous applaudir.

LETTRE LII

DE M. LE COMTE DE MONTBEL A M. REBOUL.

Frohsdorf, 10 juin 1850.

Monsieur,

M. le comte et madame la comtesse de Chambord m'ont confié l'honorable soin de vous remercier de l'envoi de votre tragédie. Vous êtes loin d'être un inconnu pour madame la comtesse de Chambord, comme vous le dites avec tant de modestie; à l'exemple de notre Henri, cette princesse porte un trop grand intérêt à la France pour ignorer

ses hommes illustres. Elle chérit un talent toujours guidé comme le vôtre par les inspirations les plus nobles et les plus saintes. Elle honore en vous le poëte homme de bien, dont le cœur fidèle s'élève sans cesse vers la source de toute lumière.

Madame la comtesse de Marnes[1] me charge aussi de vous témoigner la satisfaction que lui a causée la lecture de *Vivia*, et de vous remercier des émotions qu'elle lui a fait éprouver. Vous étiez certain d'avance de la sympathie d'un cœur que, par un demi-siècle de malheurs inouïs et d'inaltérable résignation, la Providence a élevé, de nos jours, à la sublimité du sacrifice chrétien.

En vous transmettant l'expression de l'affectueux intérêt de nos princes, je suis heureux de vous exprimer les sentiments d'estime et d'attachement que vous m'avez inspirés.

Votre très-dévoué serviteur,

Signé : MONTBEL.

1. Madame la Dauphine, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

LETTRE LIV

A MADAME MARIE LAURENT[1].

Nîmes, juillet 1850.

Éloigné de la capitale, je ne puis que par ces mots vous témoigner ma reconnaissance d'avoir bien voulu accepter un rôle dans ma pièce. Le théâtre est un peu païen et semble peu fait à la donnée de mon sujet; mais l'âme des grands artistes n'ignore de rien, et est accessible à tous les sentiments. Je ne me dissimule pas la faiblesse de mon œuvre, je compte sur l'intelligence des acteurs pour suppléer à l'insuffisance du poëte. Puisse le sacrifice de *Vivia*, traduit par vous,

[1] Madame Marie Laurent a joué le rôle de *Vivia* avec un rare talent et avec l'âme d'une véritable tragédienne. Ses triomphes d'aujourd'hui, dans les ténèbres du mélodrame, font le deuil de tous les hommes de goût et de tous les amis du théâtre de Corneille et de Racine; c'est là, c'est sur ce théâtre, après la mort prématurée de l'incomparable Rachel, que sa place était marquée. Elle seule pourrait encore dignement représenter Athalie, Cléopâtre, Clytemnestre, Agrippine, et faire connaître à la génération actuelle ces grandes et terribles figures.

avoir le mérite de me racheter de ces sifflets du parterre qui commencent, dès ce monde, l'enfer pour les artistes non prédestinés. Ce ne serait pas le premier miracle que la magie de votre talent aurait opéré.

LETTRE LV

Nîmes, 8 juillet 1850.

Mon cher ami,

On est toujours porté à dire du bien de ceux qui en disent de nous. Parmi les lettres qui m'ont été adressées pour encourager mes faibles talents, il y en a un très-grand nombre qui portent des noms de femme; c'est pourquoi je suis tenté de leur attribuer une plus grande aptitude à comprendre la mansuétude et les mystérieuses profondeurs des dogmes chrétiens. Quand je suis dans une église, et que je vois si peu d'hommes et tant de femmes, je fais les mêmes réflexions: la niaiserie de notre orgueil attribue cette pente naturelle vers le divin maître, à la fragilité de

leur nature et à la faiblesse de leur esprit; c'est une sottise et un blasphème.

Vous me pardonnerez de retourner, pour aujourd'hui seulement, vers mes paresseuses complaisances pour moi-même, et dussiez-vous, ô fougueux adorateur de la correction et de la nature, bondir de colère et endommager votre plafond, oui, il m'est mille fois plus doux d'être compris par les âmes aimantes que d'être poëte en vertu d'un brevet délivré par la critique. Celle-ci naît quand l'art baisse; l'esprit d'analyse est au détriment de la faculté de sentir, c'est l'ère des carabins de l'intelligence; et quand la muse est traînée à l'amphithéâtre, c'est qu'apparemment elle est morte: j'attends vos injures [1].

J'espère bientôt vous envoyer le chœur qui suivra le troisième acte de *Vivia;* il ne manque plus que celui du deuxième, j'en cherche le thème.

1. Reboul voulait rire : il faudrait avoir abdiqué tout sentiment du juste et du vrai pour ne pas applaudir à de telles réflexions.

LETTRE LVI

Nîmes, 19 août 1850.

Mon cher ami,

Je vous remercie de vos excellentes critiques ; elles sont toutes dictées par un goût sûr ; je les adopte et j'y ferai droit.

Remerciez M. Nicolas[1] de ce qu'il a bien voulu jeter les yeux sur le prologue, et l'honorer de quelques remarques.

Votre fils, me dites-vous, est parti pour l'Orient, avec ce bon M. de Cherrier[2]; ils ne pouvaient l'un et l'autre mieux choisir un compagnon de voyage ; j'ai

1. L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Études philosophiques sur le christianisme*, qui a ramené à la religion tant d'âmes naturellement droites que l'ignorance et le malheur des temps en avaient séparées.

2. M. de Cherrier, ancien colonel, après avoir servi avec beaucoup de distinction dans les guerres de l'Empire et rempli les fonctions de sous-préfet sous la Restauration, a profité des loisirs que les révolutions lui ont faits pour composer l'histoire de la longue lutte des papes et des empereursde la maison de Souabe. Ce livre, justement admiré, lui a ouvert les portes de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

eu le bonheur de les voir ici, et je ne savais vraiment lequel des deux était l'homme âgé ou le jeune homme, tant leur humeur était égale et les complaisances réciproques. M. de Cherrier ne put s'empêcher de me faire part de tout son contentement; je crois même vous l'avoir dit dans mon dernier voyage. A cette époque, votre fils fut pour moi plus expansif que jamais. Souvent, en fumant, nous avons devisé ensemble, et j'ai trouvé en lui une prudence (sous certains rapports) à laquelle je ne m'attendais pas; je craignais que l'idée d'être un jour possesseur d'une grande fortune n'amoindrît en lui la mesure de la prévoyance; il n'en est rien; il me déduisit avec un bon sens exquis ce qui l'avait résigné à la vente du château de Colombes; j'aime, mon cher ami, à vous faire de ces confidences, je sais quelle affection vous portez à votre fils, et je veux que vous sachiez qu'il en est digne. J'espère que la Providence vous réserve en lui le prix de cette fidélité gardée, aux dépens de votre carrière, à toutes les nobles et saintes causes.

J'ai su par les journaux que Bocage n'était plus directeur de l'Odéon. J'ai la conviction qu'il n'a pas tout fait pour *Vivia;* mais pourtant il s'est montré bon pour moi, et, dans la situation, je vous invite à lui

rendre sa visite : il n'est jamais bien de faire de la peine à ceux qui sont à terre.

Vous me demandez quelques renseignements sur M. l'abbé ***; c'est un bon prêtre, plein de bon sens, instruit et administrateur habile. Quant à ses opinions politiques, il a toujours gardé une grande réserve sous ce rapport; je le crois de cette école qui fait bon marché des gouvernements et qui s'attache exclusivement à l'Église. Peut-être, mon cher ami, il a fallu des prêtres pensant ainsi : qui sait ce que serait devenue l'Église de France, si tous ses membres s'étaient mis en travers de nos révolutions! L'épiscopat vit et a toujours vécu d'une vie plus spécialement providentielle. Cependant, ces concessions faites, je réserve, à qualités égales, mon estime et ma confiance pour les pontifes fidèles à tous les droits.

LETTRE LVII

Nîmes, 1er septembre 1850.

Mon cher ami,

Pradier vient de terminer son œuvre, et, sauf quelques petits défauts, c'est magnifique. Ne viendrez-

vous point un jour voir cette fontaine? L'illustre sculpteur n'a pas voulu partir sans emporter une lettre pour vous; car il vous aime, et vous avez souvent été l'objet de nos entretiens. Nous avons aujourd'hui déjeuné avec lui et sa fille au mazet, et votre absence a été regrettée.

Oui, M. *** est directeur de l'Odéon; il faut avouer entre nous que le ministre n'a pas eu la main bien heureuse; je ne sais s'il a des qualités d'administrateur. Quant à l'esprit, on ne lui accorde que cet esprit de petit journal qui consiste en lazzis, bons mots et calembours. Je ne me sens pas disposé à le solliciter. Si le poëte s'accoutumait à ce manége de courbettes, il perdrait ce qui lui reste de plus précieux, le sentiment de lui-même. Les applaudissements du théâtre, le succès, tout cela est en dehors de nous, tout cela nous quitte un jour; le poëte doit donc chercher à vivre en paix avec son âme, car, hélas! l'homme ne peut *se quitter;* il est son propre compagnon; malheur à lui s'il vient à pâlir devant le drame qu'il se joue à lui-même, comme la reine Gertrude devant le jeu des comédiens que lui amène son fils!...

Peut-être, mon cher ami, je vais trop loin; c'est

possible, mais le poëte a besoin de s'estimer pour écrire ; Boileau, dans ce seul vers, a exprimé tout ce que je viens de vous dire :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Ainsi donc, mon cher ami, je ne veux rien demander à M. ***, après les brutales et méchantes lignes qu'il a fait insérer dans son journal ; ce serait trop fort; le ver de terre se relève contre le pied qui le foule, je n'irai pas jusque-là ; mais je ne veux pas laisser entre les mains de mon agresseur la pensée écrite d'une servilité qui justifierait peut-être le critique mal appris.

LETTRE LVIII.

Nîmes, 21 mars 1851.

Mon cher ami,

Vivia a été représentée hier sur notre théâtre avec le plus grand succès. J'ai dirigé pendant trois jours seulement les répétitions, et la pièce a marché avec un ensemble admirable; je n'ai pas besoin de vous dire

que les acteurs ont, pour moi et pour bien d'autres, laissé quelque chose à désirer; mais ils ont surpassé l'attente du public et la mienne. Nous avons eu un enfant adorable. En un mot, costumes, décors, accessoires, tout cela était à cent piques au-dessus de l'Odéon ; car vous ne vous figurez pas, j'en suis sûr, la beauté et la dimension de notre théâtre et tout le matériel dont il peut disposer. J'avais envie de supprimer la scène des préposés du cirque ; mais un Marseillais, acteur de la troupe, M. Marius, me dit : Si vous voulez, je me charge de la faire réussir. Je lui fis observer qu'à Paris elle avait échoué ; il me répondit que c'était là la principale raison du désir qu'il avait de la rendre, telle qu'il la concevait ; je consentis et je vous avoue que je n'en fus pas fâché. Cette scène a été une des mieux rendues et une de celles que le public a le plus applaudies ; je vous assure que notre parterre n'a point ri à l'aspect de cette ivresse sinistre [1].

A la fin de la pièce, mes chers et bien-aimés compatriotes ont demandé l'auteur et je me suis présenté. Ai-je bien fait? je n'en sais rien, je n'étais plus maître de moi. Deux couronnes de laurier m'ont été jetées ;

1. Cette scène, toute prophétique, est une des plus belles scènes de *Vivia*.

j'en réserve une pour l'amitié, et j'ai envie de suspendre l'autre dans mon petit cabinet avec cette inscription : *A expier tôt ou tard*, car c'est là, mon cher ami, le terme de tout succès et de toute gloire ici-bas.

LETTRE LIX

Nimes, 23 avril 1851

Mon cher ami,

J'avais autrefois fait des démarches auprès du général Cavaignac pour Jules François Peyron, de Nîmes, qui, pour son malheur et surtout pour celui de sa famille, s'était trouvé parmi les insurgés de Juin. Je connais la famille de ce jeune homme, elle est composée d'honorables propriétaires ; j'ai même dans un temps fait des affaires avec elle, et j'ai là toujours trouvé une probité qui me faisait traiter aveuglément. C'est vous dire, mon cher ami, combien cette famille est digne d'intérêt. Un de ses membres, M. Fontanès, pasteur protestant et mon collègue dans l'Académie du Gard, vint hier chez moi me dire qu'il avait envoyé une pétition à l'Élysée, afin d'obtenir, s'il est

possible, la délivrance de son beau-frère, Jules-François Peyron, détenu en Afrique, dans une forteresse où le régime est très-rigoureux. Ce qui l'avait, me disait-il, encouragé à réitérer sa demande, c'est que le prisonnier s'était fort amendé, et qu'il avait reçu de très-bonnes notes sur son compte. Seriez-vous assez bon, mon cher ami, pour appuyer ou faire appuyer cette demande? Je suis convaincu, pour ma part, que le jeune homme en question n'a agi que sous l'impression du fanatisme qui régnait dans ces fatales journées de juin, et non pas par le calcul d'une coupable convoitise.

Je ne sais même comment il a pu se trouver dans le combat. Je ne lui ai connu ici d'autre exaltation que celle de la musique, et jamais un mot de politique de sa part n'est venu à mon oreille. Je soupçonne fort que quelque orateur de club se sera emparé de cette nature impressionnable, et que sa générosité aura été surprise par l'étalage des vertueux sophismes de l'école socialiste, et, en pareille occasion, ceux qui ont été de bonne foi gardent le silence.

LETTRE LX

Nîmes, 29 mai 1851.

Mon cher ami,

Vous me parlez de M. d'Alzon. C'est, mon cher ami, un bon et digne ecclésiastique, instruit, plein de distinction dans les manières, charitable jusqu'à la profusion, ardent dans l'apostolat; c'est un de ces esprits tels qu'en a enfantés l'*Univers*, et qui, comme ce journal, sacrifierait peut-être les garanties les plus nécessaires à la société pour conserver la liberté de l'Église. Je sais bien que nous ne guérirons que par le Christ; mais je sais aussi qu'il y a un ordre temporel qui ne peut se passer du *droit*, et qu'il est et qu'il sera toujours peu catholique de professer l'indifférence pour un principe politique qui n'est, en définitive, que la copie du type religieux. Grâce au ciel, les enseignements n'ont pas manqué aux deux ordres; l'État a vu ce qu'il avait à gagner à la servitude de l'Église, et celle-ci aux caresses qu'elle a pu avoir faites à la révolution.

LETTRE LXI

Nîmes, 14 juillet 1851.

Mon cher ami,

Avez-vous lu le dernier ouvrage de Donoso-Cortès? Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le. Vous y verrez des traces de quelques-unes de nos conversations sur les grands mystères du Catholicisme. Pour ma part, j'ai trouvé dans cette œuvre bon nombre de ces élaborations intimes et non écrites qui ont occupé tant de fois ma pensée. Quelle merveilleuse foi que celle qui fait penser de la même façon, sur les matières les plus scabreuses et les plus profondes, les hommes placés à des distances et à des époques si éloignées et si différentes!

LETTRE LXII

Nîmes, 7 août 1851.

Mon cher ami,

J'ai reçu hier votre lettre; je ne m'attendais pas à m'y trouver candidat à l'Académie. Votre bonne amitié vous a égaré, et M. Ancelot a été généreux

dans sa réponse. Que diable voulez-vous qu'on fasse de moi dans ce corps? J'ai pu, quelquefois, avec vous, trop franchement peut-être, témoigner le sentiment de ce que je pouvais valoir en poésie; mais de là à me déclarer rival sérieux de ce que la capitale pouvait compter d'hommes éminents, cette prétention n'est *jamais* heureusement entrée dans ma tête. Je dis plus : par le temps qui court, j'aurais fait *Athalie* que je ne verrais pas là une raison suffisante pour être élu. En temps de révolution, toutes les choses s'envahissent les unes par les autres, et il n'y a rien de si ridicule que les gémissements de la gent des lettres sur les nominations des hommes politiques à l'Académie française. Selon toute apparence, ce sera encore un orateur qui emportera la place d'académicien. La révolution, mon cher ami, a toujours gardé ses avenues, et l'Institut est son concile. Sans doute, on n'y trouve pas la brutalité proudhonnienne; mais il y a des gourmets d'impiété et d'apostasie, dont le flair ne se trompe guère sur les candidats. Presque toujours il faut, en monarchie ou en religion, avoir renié quelque chose pour être admis[1];

1. Nous laissons à Reboul la responsabilité de ses jugements qui souffrent au moins des exceptions.

cela vous donnera le secret de bien des élévations ou plutôt de bien des chutes. La révolution depuis longtemps dispose en Europe de la renommée, et combien, mon Dieu, d'Ésaüs ont vendu leur droit d'aînesse pour un pot de célébrité! La plus grande quantité des mauvais livres qui se sont produits de nos jours, a été plutôt l'œuvre d'un calcul que d'une haine convaincue. Pour l'œil qui sait voir, cela n'est pas douteux.

Vous voyez, mon cher ami, d'après ce que je viens de vous dire, si j'ai quelque envie et quelque espoir de devenir un des quarante. Le poëte a besoin de croire à lui-même pour ne pas se glacer dans ses rares inspirations. Encore une fois, s'il m'est arrivé devant vous de faire le gascon, je sens à tête reposée ce que je vaux, et qu'en définitive, j'ai la position que je dois avoir.

A la première occasion je vous enverrai *Antigone* avec les corrections; tout cela est mis au net. Sans votre malheureuse idée de candidature, je vous aurais dit que j'étais content de mon travail. Mais, crainte de vous enhardir, je me tais. Tâchez du moins de votre côté d'en rester là; je tiens avant tout à passer pour un homme de sens. La renommée a trop

mis, pour moi, de l'eau dans son vin pour me griser. Je veux profiter de cet heureux désavantage et m'éviter un ridicule que je ne mérite point.

LETTRE LXIII

Nîmes, 3 septembre 1851.

Mon cher ami,

Si je vous avais cru à Paris, ma lettre aurait devancé la vôtre; car j'avais, à mon tour, bien des choses à vous dire.

Et d'abord la plus importante est celle qui m'a le plus préoccupé. J'ai reçu ces jours-ci une lettre des *Dames du bon Pasteur* dont le couvent est à Arles, et qui m'annonce que la nièce que j'ai auprès de moi est décidée à entrer dans leur ordre. Ma sœur et moi, nous étions attachés à la pauvre orpheline; elle était, à force de piété, de bon sens et d'obéissance, devenue pour nous plutôt une consolation qu'une charge. A la lettre reçue, je la fis venir devant moi seule et sans témoin, et je vous avoue que le poëte fut

bien petit devant l'enfant. Je ne veux pas vous dire ce qu'elle me dit; l'émotion m'empêcherait de continuer ma lettre.

Ma nièce n'a que seize ans, elle en a bien trente par son bon sens. Cependant nous ne précipiterons rien, et avant de donner notre consentement, nous voulons, s'il est possible, être bien certains que Dieu la veut. Entrer dans les ordres, est une grande grâce ou un affreux malheur. Vous savez quel est mon dégoût pour tous les échappés du sacerdoce et tout le venin que le mal tire de ces mauvaises herbes arrachées du champ de l'Église. C'est vous dire que je traînerai tout en longueur et que j'agirai avec la prudence que commande une grande responsabilité.

Silvio Pellico m'avait fait donner de ses nouvelles par plusieurs Nîmois venant de Turin. J'ai répondu à ses bons souvenirs par l'envoi de *Vivia* avec supplication, si la pièce avait le bonheur de lui plaire, de payer l'auteur avec quelques prières pour sa famille. L'illustre et saint auteur des *Prisons* m'a, dans sa réponse, récompensé de toutes les manières. Je n'ai jamais reçu de plus belle missive : il m'a gracieusement accordé ce que je lui demandais, et ce qui vient de nous arriver me prouve que ses vœux pour ma

famille ont été efficaces. La tristesse de ma sœur me dit à la vérité *que nous avons été exaucés tout autrement que nous l'aurions voulu*. Je comptais peut-être aussi sur cette enfant pour ma vieillesse ; mais, mon cher ami, que sont les désirs de l'homme auprès des voies providentielles ?

Je vous remercie infiniment du fragment du rapport de M. Lenormand. Il faut, comme vous le dites, lui savoir gré de ses bonnes intentions. Quoiqu'il m'ait présenté comme un homme n'ayant que des données vulgaires sur les amphithéâtres, ce qu'il m'accorde est encore assez beau. Bien d'autres avant lui n'ont vu en moi que le *poëte de la nature*. On le pensera longtemps encore ; la donnée est facile et cela prête à la rhétorique ; mais j'espère qu'un jour, si j'ai le bonheur d'être lu sérieusement, on s'apercevra que mes écrits, tout faibles qu'ils sont, ne sont pas pourtant dépourvus d'une certaine science et d'une certaine érudition. Dans un tableau donné, l'artiste ne doit faire deviner l'archéologue que par les sentiments et la couleur du temps qu'il décrit. Toute autre manière serait pédantesque et ridicule. Tout cela entre nous ; car je vois qu'en vous parlant de moi mon encre rougit sous ma plume, et cependant, mon

cher ami, il faut que je continue sur ce ton, s'il faut vous rendre compte de la séance publique de notre Académie qui eut lieu avant-hier. J'y ai lu le *Rhapsode* [1], et je ne saurais vous dire quel plaisir cela a fait. A cette bouffée, je vous vois d'ici rire dans votre barbe du poëte qui fait quelquefois de si beaux sermons. Oui, mon cher ami, le poëte est vain et misérable de sa nature, et, quand je le sonde, je suis prêt à pardonner à Platon.

Avez-vous lu les vers d'Ancelot dans le compte rendu de l'Académie? Concevez-vous que celui qui a pu faire la belle tragédie de *Louis IX*, aille s'amuser à décrire Venise et termine surtout sa pièce par un de ces lieux-communs de l'école libérale, dédaigné même aujourd'hui par M. *** et cela devant le public parisien! Il faut certes, ou que M. Ancelot soit bien ignorant de tout ce qui a été dit sur Venise, depuis Byron, par les touristes imitateurs, ou que sa tête soit plus à sec que le sommet de nos *Garrigues* [2].

Je ne veux pas être injuste; les vers dont je vous entretiens sont purs, corrects, harmonieux; ils disent bien ce qu'ils veulent dire, mais ils ne disent rien.

[1] Nous donnons plus bas ce délicieux morceau.
[2] Les *Garrigues* sont les collines des environs de Nîmes.

De tout ceci je tire une morale que vous m'avez souvent prêchée, c'est que le poëte doit avoir *des amis prompts à le censurer*, parce que quelquefois il se pipe lui-même, et comme les autres hommes, quand il dort, il ne s'en aperçoit pas.

LETTRE LXIV

Nîmes, 27 octobre 1851.

Mon cher ami,

Je sors à l'instant d'une cérémonie qui m'a touché jusqu'aux larmes. Nous reçûmes hier la funeste nouvelle de la mort de la fille de Louis XVI, et les ouvriers catholiques de notre paroisse s'étaient spontanément entendus pour un service funèbre : un service doit être célébré aussi cette semaine dans les autres paroisses. MADAME avait laissé lors de son passage à Nîmes de profonds souvenirs dans la classe ouvrière. Cette grande figure était l'objet d'un culte qui touchait à l'adoration. Le peuple, mon cher ami, le peuple chrétien, comprend mieux peut-être que les beaux esprits la véritable grandeur en s'inclinant de lui-même devant la majesté que donnent les douleurs

acceptées. La parole d'aucun orateur n'aurait valu l'aspect qu'offrait notre église. Cette assemblée en blouse ou en veste, ces faces brunies par le travail ou les privations avaient pris une noblesse et une gravité en accord avec la circonstance.

Après l'Absoute, un ouvrier m'a proposé de faire une quête pour les plus nécessiteux ; je lui ai fait observer que, hors quelques personnes, je n'aurais à demander qu'à des pauvres ; il m'a répondu : C'est égal, faites toujours, et, en effet, nous avons fait cinquante francs en gros sous. J'ai pensé, mon cher ami, que de pareils détails vous feraient plaisir parce que je sais que vous aimez et pratiquez la fidélité désintéressée.

Une réflexion avant de finir. Quand on a de pareils courtisans, existe-t-il un exil ?

LETTRE LXV

Nîmes, 2 novembre 1851.

Mon cher ami,

Vous m'annoncez la mort de votre pauvre sœur. Que vous dirai-je que vous ne vous soyez déjà dit ?

S'il ne restait pas toujours quelque chose des affections de l'homme et de sa famille, est-ce un malheur qu'une telle séparation, surtout quand on emporte le mérite d'une si sainte vie ? Les malheureux peut-être ne sont-ils pas ceux qui restent? Jamais le monde n'a donné moins d'envie de pleurer sur ceux qui le quittent. Jamais, pour obscurcir la sainte étoile du Christ, pareille fumée ne s'était élevée du fond de l'abîme. Ce ne sont plus quelques lettrés corrompus, fabriquant un évangile pour le libertinage des classes élevées ; le poison coule avec la profusion des fontaines publiques et les multitudes s'en abreuvent avec avidité. Devant cette dette immense et qui s'accroît tous les jours, l'esprit est effrayé de la somme d'expiation qu'il faudra pour la payer. Puisse, mon cher ami, la Providence ne pas nous traiter comme insolvables ! Puissent les âmes saintes, comme celle qui vous tient de si près, donner un à-compte suffisant pour suspendre les poursuites du terrible créancier ! Ces âmes sont nombreuses en France, et c'est ce qui peut adoucir l'amertume de nos prévisions.

Avez-vous lu les journaux anglais ? Ils n'ont jamais été plus significatifs ; ce peuple vogue en plein monde antique, il vit pour lui seul. Le minotaure maritime a

faim du continent et Palmerston dresse la meute qui doit le mettre en lambeaux : si l'Europe n'avise pas, elle est perdue. Vous m'avez souvent parlé du sentiment religieux de ce peuple ; mais ces dehors pharisaïques ne m'ont jamais imposé[1] ; je n'y croyais pas plus qu'à la fastueuse probité de ses marchands et qu'à la vertu toujours alarmée de ses femmes. Soyez persuadé d'une chose : *Toute hérésie est un retour à l'ancien monde*. Dieu ne lui a pas laissé d'autre issue. Pour quiconque sait déduire les conséquences d'un principe, ce n'est qu'une question de temps. Tout le mal est là, et les pondérateurs de pouvoirs n'y peuvent rien. Le libre examen ayant chassé l'autorité du Christ, la société se meurt de son absence, et ne peut se rétablir que sur son divin appui.

1. Ce jugement sévère et vrai n'offre qu'un des côtés du tableau ; il y en a un autre plus consolant, c'est le retour de la vieille Angleterre au catholicisme, c'est le mouvement religieux qui, parti d'Oxford et donné par les plus savants professeurs et docteurs de l'Université, étend maintenant des rayons de lumière sur tant de points. Pour être tout à fait juste, il faut ajouter ceci : Que d'âmes vraiment chrétiennes, que d'âmes religieuses et saintes, l'Angleterre compte encore dans le sein de son christianisme égaré ! Il y a là, et en grand nombre, des familles patriarcales dont la foi n'est point une grimace, et où toutes les habitudes, toutes les pratiques de la vie chrétienne se perpétuent (hélas ! dans la séparation) avec une fidélité et une sincérité vraiment édifiantes.

Je vous ai envoyé les strophes sur la mort de la fille de Louis XVI, elles ont été écrites avec la rapidité d'un article de journal, c'est pourquoi je réclame votre indulgence et celle de nos amis.

LETTRE LXVI

Nîmes, 3 décembre 1851.

Mon cher ami,

Notre chère nièce est allée rendre visite à sa sœur qui habite Marseille. Nous avons reçu de ses nouvelles, ces jours-ci, qui nous prouvent qu'elle est toujours dans les mêmes dispositions. Mais quels que soient ses désirs et les garanties que peuvent nous donner son bon sens et sa piété, nous sommes décidés à attendre le terme fixé par les bons et sages ecclésiastiques qui ont bien voulu nous assister de leurs conseils.

Vous avez raison de pleurer sur l'astre éclipsé [1];

1. *M. de Lamartine.* Si nous n'hésitons pas à le nommer ici, c'est que nous savons de quel fonds profond de gratitude, de tendresse et

Dieu lui fera-t-il la grâce de sortir de son nuage? Tout cela dépendra de l'expiation *plus ou moins acceptée* qui commence pour lui. Puisse-t-il bientôt ressaisir cet appui divin de la foi, sans lequel les plus fortes intelligences finissent tôt ou tard par s'affaisser sur elles-mêmes! Car, hélas! nous nous diminuons en proportion des vérités que nous avons perdues. Cependant, je me souviens toujours qu'il a été mon parrain littéraire et qu'il m'a toujours reçu avec bienveillance. Il m'est triste de m'entretenir de ses égarements; ma reconnaissance aime à se rappeler les ineffables paroles de celui qui a dit: *Je n'achèverai pas le roseau brisé, et je n'éteindrai pas la lampe qui fume encore.* Puisse-t-il lui faire comprendre ce qu'il y a de vain dans les applaudissements des multitudes dévoyées! Les journaux m'apprennent qu'il est aujourd'hui gravement malade et qu'il souffre beaucoup. Dieu, pour nous ramener à lui, fait tourner souvent nos douleurs en prières: qui sait si cette grâce ne lui sera pas accordée? Encore une fois, je l'espère.

de respect M. Reboul tire ces réflexions. Disons d'un autre côté, à l'honneur de M. de Lamartine, que ses sentiments affectueux, que sa bonté et peut-être son respect pour M. Reboul n'ont jamais été un seul moment en défaut.

LETTRE LXVII

Nîmes, 16 décembre 1851.

Mon cher ami,

Vous avez raison, l'homme n'est pour rien dans tout ce qui se passe; tout est instrument, et la Providence seule sait où elle va. Jamais, pour déconcerter les prévisions humaines, d'aussi grands coups n'avaient été frappés. Pour moi, j'en suis tout étourdi, et mon esprit n'a de force que pour adorer celui qui nous tient palpitants sous sa main. Dans la nuit qui couvre toutes ses voies, je n'attends de clairvoyance que dans la résignation à ses saintes volontés ; je vois combien peu les superbes ont *su comprendre*, comme disent nos livres saints, et je tâche de me mettre en garde contre moi-même.

Comme les journaux ont dû vous l'apprendre, nous avons passé ici deux nuits dans l'anxiété. Heureusement il n'y a que des craintes, aucune collision n'a eu lieu et le sang n'a point coulé. Puisse Dieu nous

conserver sa protection ! Nîmes, hélas, a assez payé dans le passé, pour être préservée dans l'avenir.

LETTRE LXVIII

Nîmes, 25 mai 1852.

Mon cher ami,

Quand je blâmais les piliers d'antichambre, j'étais, je vous l'assure, bien loin de croire que j'allais peut-être me trouver moi-même dans celle de l'Académie. Dieu sait que je n'ai jamais recherché cet honneur.

Si la chose va plus loin et s'ébruite, savez-vous ce que tous ces philosophes-poëtes ou ces poëtes-philosophes vont dire dans leur barbe? Voilà un auteur chrétien qui a bien peu d'humilité! pour avoir dialogué quelques pensées mystiques, il s'imagine, dans sa suffisance, avoir fait une tragédie ! Ah ! ces grands déclamateurs contre l'orgueil ont aussi leurs petites vanités,

Et pour être dévôts, ils n'en sont pas moins hommes!

Je désirerais bien leur épargner cette satisfaction.

Voilà, mon cher ami, par où le pavé m'a blessé.

Je le bénis dans tout le reste, il me vient d'une main trop chère pour me mettre tout à fait de mauvaise humeur. Si, à mon insu, on me place sur la sellette de l'Académie, je ne veux voir que la bonne intention et la bienveillance qui m'y porte.

Je vous félicite de vos rapports avec M. Villemain ; c'est certainement ce que l'Université a produit de plus éminent. Aucun, passez-moi le terme, ne se tient mieux sur les jambes et ne fait moins de faux pas. Son style ne fait nullement soupçonner l'homme de l'enseignement ; il y a de la gravité sans morgue, de la grâce sans affectation ; il juge admirablement nos grands écrivains et nos grands poëtes, et il s'élève à leur hauteur en en parlant ; par-dessus tout, c'est un honnête homme. J'admire comment la Providence met à profit les grandes tempêtes, et rassemble les naufragés pour qu'ils puissent se voir, s'entendre, hélas ! et se pardonner ; car, mon cher ami, nous avons été en guerre avec cet homme, et sans dissimuler ses erreurs, qui nous dit que nous avons toujours été justes à son égard et que nous avons toujours tenu compte de sa position et du possible ?

Je vous envoie un portrait : *le Barbier de mon père*.

LE BARBIER DE MON PÈRE

Carrure courte et rebondie;
Un tricorne comme un fronton
Couvrait sa face épanouie,
Une face à triple menton.

Nous cachons nos mollets, semblables
A des baguettes de tambour;
Mais les siens, piliers formidables,
Fièrement se montraient au jour.

Quoique ainsi fait, chez la pratique
Il s'en allait fort lestement,
Toujours recueillant ou semant
Quelque nouvelle politique.

Aristocrate sans le sou,
Mais ardent comme une fournaise,
A la mort du roi Louis Seize,
On craignit qu'il ne devînt fou.

Dans le temps le plus difficile,
Où chacun tremblait pour sa peau,

Il aurait exhalé sa bile
Même en présence du bourreau.

Un jour, quoique sous les menottes,
Suspect de haute trahison,
Il assomma trois sans-culottes
Qui le conduisaient en prison.

Je crois entendre sa colère,
Quand il promenait le rasoir
Sur la figure de mon père
Enseveli sous un peignoir.

Si la rareté de la pluie
Avait desséché nos sillons,
C'était la république impie
Qui faisait manquer les moissons.

Le ciel punissait nos révoltes
Par la main d'un autre Attila,
Et nous n'aurions plus de récoltes
Tant que cet ogre serait là.

Et lorsque le vent avec rage
Fouettait l'averse de janvier,
Et des boutiques du quartier
Emportait au loin l'étalage :

« Six jours de mistral sans soleil !
Disait-il, le diable s'escrime;
Il faut vivre sous ce régime
Pour voir régner un temps pareil !

« On ne pourra plus vivre en France :
Aux Trois-Pigeons, pour trente sous,
Autrefois on faisait bombance;
Maintenant c'est à des prix fous.

« Gouvernement et nourriture
Deviennent plus chers et moins bons.
Quel siècle ! quelle pourriture !
Et dans quel gouffre nous tombons ! »

Je garantis la ressemblance
De cet incroyable portrait;
C'est, mot à mot et trait pour trait,
Tel qu'il est dans ma souvenance.

Un homme pareil, aujourd'hui
Où tout se transforme et tout change,
Serait une figure étrange,
Pensant à tout autre qu'à lui.

Où sont les barbiers fanatiques ?
Figaro comme Almaviva,
Les châteaux comme les boutiques,
Prennent le monde comme il va.

LETTRE LXIX

Nîmes, 4 décembre 1852.

Mon cher ami,

J'ai passé une quinzaine de jours qui n'ont pas été pour moi sans perplexité. Les autorités locales m'ont fait offrir par plusieurs de mes amis le ruban de la Légion d'honneur, qui devait m'être donné par le Prince à son passage ici. J'ai cru devoir refuser. Vous connaissez tout mon passé, tous mes écrits, et j'espère que vous ne me blâmerez pas, surtout quand vous saurez que mon refus a été humble, posé et même reconnaissant. Quelques personnes ont blâmé ma détermination, comme contrariant la politique locale, et ont tenté de m'en faire revenir. N'ayant que moi seul pour conseil, j'ai demandé avec ferveur au Dieu de saint Louis d'éclairer mes incertitudes, d'élever mon âme au-dessus des petites vanités, de me délivrer des rancunes politiques si je pouvais en avoir, et de me faire prendre un parti qui me mît tranquille avec moi-même; je n'ai pas, vous le pensez bien, la prétention de recevoir des inspirations d'en haut;

mais je crois à l'efficacité de la prière, je ne sais si j'ai été exaucé ; ce que je sais, c'est que j'ai fait sincèrement tout pour l'être.

Tout cela, mon cher ami, vous paraîtra peut-être un peu trop solennel à l'occasion d'une faveur devenue vulgaire à force d'être prodiguée, mais songez donc dans quelle circonstance elle aurait été acceptée et quelle signification on aurait pu lui attribuer !

Le président, ou plutôt le futur empereur, a été ici bien reçu. La population, préparée par des concessions religieuses, s'est montrée reconnaissante, non sans laisser quelques lambeaux de ses vieux principes politiques. Le peuple aurait-il l'instinct que, dans nos dissensions, la question religieuse domine toutes les autres ? Le prince Louis-Napoléon semble régler sa politique sur ce sentiment, sa première visite est toujours pour l'Église. Je ne veux pas trop creuser cette idée, crainte d'en faire un abri pour l'apostasie et de faire tourner une chose sainte au bénéfice des fidélités chancelantes et des dévoûments à bout. Je vous dis ces choses parce que nous nous connaissons, et que vous savez comme moi que les palinodies intéressées et l'abaissement des caractères ne sauraient être un moyen de salut.

Adieu, mon cher ami, les choses vont vite, la Providence peut seule savoir où elle nous conduit ; prions-la cependant, dans ce grand mouvement, de n'emporter de nous que ce qui doit être emporté, et de nous laisser de quoi vivre en paix avec nous-mêmes.

Votre frère, votre belle-sœur et son fils ont été charmants. Leur arrivée a été une bonne fortune, et c'est à moi à les remercier.

Mille bonnes amitiés à madame de Fresne.

LETTRE LXX

Nîmes, 12 octobre 1852.

Mon cher ami,

L'article qui me concerne va trop loin au sujet de cette malheureuse *croix* qui en est bien véritablement une pour moi. Les offres que l'on m'a faites sont présentées sous un jour peu favorable au maire de notre ville[1], qui m'a voulu toujours du bien et dont l'amitié pour moi ne date pas du moment où il

1. M. Vidal, mort peu de temps après cette époque.

est entré dans l'administration actuelle ; cela m'a fait de la peine. Ma position m'oblige à éviter cette jactance libérale qui m'a fait tant souffrir sous le règne de nos bons et malheureux princes. Je n'ai pas envie de devenir son plagiaire ni de la voir imitée.

Également éloigné du servilisme et des fanfaronnades ridicules, je n'ai eu dans cette occasion d'autre but que de mettre à l'abri la sincérité de mes écrits qui, peut-être, hélas ! fait leur seul mérite.

LETTRE LXXI

Nîmes, 30 mai 1853.

Mon cher ami,

Les détails que vous me donnez sur la mort de Donoso-Cortès m'ont touché jusqu'à l'âme, surtout les mots adressés à la pauvre sœur qui le servait au lit de mort. Quelle devait donc être cette âme, puisque Dieu, au moment de son départ, lui donnait une telle confiance[1] ? L'Espagne perd beaucoup ; mais le

1. « Ma bonne sœur, si je guéris du mal qui me consume, je vous

monde catholique perd encore davantage. C'était un flambeau qui consolait notre faiblesse. Tout, jusqu'à sa réputation d'écrivain, qui est rarement accordée par le siècle à ceux qui ont leur franc-parler envers ses doctrines, tout était pour nous un motif d'espérance; sa mort est un enseignement, comme vous l'a dit M. Nicolas. Dieu, peut-être, a voulu rester seul à l'œuvre, et puis, à quoi bon la lumière pour ceux qui ferment volontairement les yeux? Et il y en a beaucoup.

On dit que le succès de l'année est une *Dame aux Camélias*, que les chiffres manquent pour nombrer les représentations, que *tout le monde et même le beau monde* a voulu voir cette dame et prendre des *leçons* d'une botanique qui n'a rien de commun avec celle du vertueux Dupaty.

J'ai toujours tâché de respecter les prospérités de mes amis; sans cela j'écrirais plus souvent que je ne le fais à Mgr Sibour. Dans cette occasion, il a fallu le souvenir de la réserve que je m'étais imposée pour ne

« récompenserai de vos excellents soins. Mais si la Providence me « rappelle à elle, je vous récompenserai bien davantage, car je de- « manderai à Dieu de répandre sur vous toutes ses grâces et de « payer ma dette. » Telles sont les paroles de Donoso-Cortès.

pas le féliciter des lignes dont vous parlez [1], et qui valent à mon avis le plus beau mandement; cela prêche d'exemple; monseigneur avait dans la parole et dans le style quelque chose de la grâce de Fénelon : il vient de nous en montrer le caractère. Cette humilité a fermé ici la bouche aux plus hostiles, et monseigneur ignore jusqu'à quel point il s'est fait du bien et il en a fait aux autres. Dieu en cette circonstance, a récompensé la droiture de son cœur, et lui a donné un point d'appui pour réduire au silence les brouillons qui tenteraient de troubler la paix de l'Église. Tout cela est providentiel, et vous avez raison de dire que l'autorité de Rome est un miracle permanent.

Remerciez, je vous en supplie, M. Jasmin de ce qu'il a bien voulu dire de moi ; Paris fait bien de fêter le poëte languedocien ; les ovations ne tombent pas à faux, et je vous remercie de vous joindre à ses nombreux amis pour lui donner aussi une marque de sympathie qu'il mérite à tant de titre. Soyez persuadé que si deux cents lieues ne nous séparaient pas, je me ferais une véritable fête d'aller partager votre dîner et de jouir encore une fois de cette verve de ta-

1. A l'occasion de la soumission de ce saint prélat à la volonté du pontife suprême, dans la querelle avec le journal l'*Univers*.

lent et de conversation qui n'a pas de pareille au monde.

Nous avons fait hier nos processions, elles étaient magnifiques ; la pluie, qui durait depuis vingt jours, a cessé ce jour-là, et depuis lors le ciel est du bleu le plus pur.

LETTRE LXXII

Nîmes, 20 juillet 1853.

Mon cher ami,

Je vous remercie de tout ce que vous voulez bien faire pour moi dans vos réunions ; je crains seulement que votre bonne amitié ne vous abuse et ne vous fasse aller trop loin ; le véritable moyen de nuire à des ouvrages est souvent, comme dit Montaigne, de les *planter comme beaux*. Nous ne lisons pas tous de la même manière, nous ne prenons des livres que ce que notre nature peut s'approprier. Les préjugés des écoles littéraires, les rivalités d'opinions politiques, philosophiques et religieuses, tout cela,

mon cher ami, est autant de lunettes à travers lesquelles nous jugeons des beautés et des défauts des œuvres d'esprit. Jamais siècle ne fut moins propre que le nôtre à porter des jugements sains sur les choses et les hommes. Chacun fait bande à part, c'est un temps merveilleusement propre à toute usurpation, et c'est ce qui *explique le brigandage de succès* (pour me servir d'une expression du prince de Ligne), qui étonne tant le monde, mais dont tout le monde est complice. Il est vrai que le triomphateur du jour jouit de la guirlande à la manière du bœuf gras. Le général Foy a vécu des jours de Démosthènes, pourriez-vous me donner des nouvelles de son éloquence ? Lui qui dépensa tant de réthorique pour les Grecs, serait bien étonné de nous trouver avec les Turcs. Pour parler du temps présent, vous avez la *Camélia*. M. Courbet a fait, dans un tableau, des femmes propres, par la rotondité de leur dimension, à être montrées dans les foires. Son nom est dans tous les journaux, et M. Ingres y est rarement nommé. Vous voyez, mon cher ami, combien il y a là de motif de consolation pour les dédains dont vous me parlez : non pas que je veuille dire par là que je ne les mérite pas, mais je serais bien fou de m'en attrister. Je dé-

sire certainement avoir les suffrages des gens de bien et des gens de goût, et cependant, si ma réputation est petite, j'ai peu d'envie de l'accroître, pouvant à peine tenir ma place dans la situation où il a plu à la Providence de me mettre.

M. le duc de Reggio, dans une lettre pleine d'une modestie héroïque, m'a remercié des strophes qui lui ont été remises avec l'épée de la ville de Lyon [1].

J'ai remercié du mieux que j'ai pu madame la marquise du Bouchet [2], de l'ode que vous m'aviez fait parvenir; vous avez bien jugé son talent, il est naturel, correct et harmonieux : j'ai trouvé là comme une réminiscence des cantiques et hymnes de Racine.

1. Nous donnons ici les strophes adressées au général Oudinot.
2. Aujourd'hui madame Élie de Beaumont, mariée en secondes noces à l'illustre géologue. On a d'elle un petit volume de poésies remarquables. Elle est nièce du saint archevêque de Paris, Mgr de Quélen.

A M. LE GÉNÉRAL OUDINOT,

STROPHES

ACCOMPAGNANT L'ÉPÉE OFFERTE PAR LA VILLE DE LYON.

Le phare est importun à qui vit du naufrage :
Rome, dans tous les temps, a soulevé la rage
Des forbans revêtus de pourpre ou de haillons.
Dans l'épaisseur de l'ombre où travaille le crime,
Qui comptera les vœux adressés à l'abîme
Afin d'anéantir les vigilants rayons?

C'est l'infernal esprit, c'est l'éternel blasphème :
« Quand viendra, disent-ils, le jour, l'heure suprême,
L'heure de nuit complète et de grand désarroi,
Où, démentant enfin sa durée éternelle,
L'astre mort tombera de son ciel infidèle,
Dévoré par le temps dont il se faisait roi? »

Et jamais ces clameurs n'avaient été si fortes.
Déjà le sanctuaire a vu briser ses portes :
On dépouille l'autel, et, sur sa nudité,
Afin de remplacer la divine parole,
La serre de Satan a tracé le symbole
Qui rend au mal déchu toute sa majesté.

Mais la vie est promise à la foi de saint Pierre :
Celui qui la combat ajoute à sa misère.
Qui la rêve au cercueil doit bientôt s'y coucher.
Béni soit le Seigneur, fils de la grande armée,
Qui remit dans ta main son épée enflammée,
Te montra son outrage et te dit de marcher !

L'arrogant sacrilége a mesuré la terre.
Nous ne vanterons pas ton laurier militaire ;
La victoire est, chez toi, fille de la maison.
Ton esprit voit plus haut que la gloire qui passe ;
Nous gravirons la cime où le temps et l'espace
Ouvrent à l'œil croyant un plus vaste horizon.

Et nous adorerons cet éternel miracle
Qui tire si souvent le moyen de l'obstacle,
Prend pour gagner le port l'aile de l'ouragan,
Aveugle avec le jour, avec l'ombre illumine,
Délivre par le joug, produit par la ruine,
Et couvre de moissons la cendre du volcan !

Louange soit au Christ, dont la vertu nous change
Et nous fait retourner à l'œuvre de l'archange !
Les os de Charlemagne en ont dû tressaillir ;
Pareille mission est un signal de grâce :
La France doit renaître à la première place :
Qui grandit dans ses maux n'est pas fait pour mourir.

Voilà sous quelle face éclate la victoire !
Ses fruits seront pour nous l'offrande expiatoire ;
Elle vaut au pays l'alliance du ciel ;
Tout a senti d'abord jusqu'où va sa portée,
La Gaule catholique en pompe l'a chantée,
Et l'enfer est venu l'honorer de son fiel.

Héros libérateur du nouveau Capitole,
Toi qui rends le pontife à sa sainte coupole,
Et d'un autre Maxence as confondu l'espoir,
Accepte notre hommage et désormais sois frère
De ces deux grands Césars que l'Église vénère
Et qui gardent le monde en gardant l'encensoir.

Garants mystérieux de gloire et d'espérance,
Sur trois glaives élus, deux viennent de la France :
Puissent, lorsque la mort sonnera ton départ,
Le tien, dernier choisi, pressé sur ta poitrine,
Entretenir ton cœur de la bonté divine
Et consoler tes yeux à leur dernier regard !

LETTRE LXXIII

Nimes, 5 septembre 1853.

Mon cher ami,

. . . .

La force de la révolution est toute dans les *révolutionnaires sans le savoir*, et j'ai bien peur que M. *** ne s'enrôle à son insu dans ce malheureux régiment.

Les derniers événements diplomatiques ont mis dans toute sa nudité la plaie faite à l'Europe par le protestantisme. Divisée, elle n'a pu que plier. Le czar a bien voulu nous laisser encore quelque temps disputer sur la grâce concomitante du représentatif; mais l'affaire n'est que suspendue, il connaît notre faiblesse, et la griffe retirée peut tôt ou tard sortir plus aiguë et plus rapace. En lisant les notes des cabinets européens, je me rappelais involontairement ce brave homme qui, en trouvant un autre en train de l'outrager comme mari, lui disait : Si cela vous

arrive une autre fois, je vous jetterai votre chapeau dans la boue.

Je ne sais pas pourquoi vous voudriez vous arracher les cheveux pour une chose toute naturelle, quand vous dites que tous les gouvernements de fait n'avaient jamais osé une *pareille chose*. Cela peut être vrai ; mais ils en avaient fait de plus exorbitantes. Tous, plus ou moins, ont cherché à fixer leur éclair de fortune, mais c'est une œuvre à laquelle les plus forts ont succombé. La révolution veut un principe, elle en est la négation ; cette négation est la *bondevillo* (je sors de la course des taureaux) dont elle ne peut se défaire.

J'ai reçu de M. Périn deux autres livraisons des œuvres d'Orsel. Que voulez-vous que je pense de votre Paris qui a laissé s'éteindre sans réputation un tel homme ? C'était un des premiers peintres de l'époque. J'ai montré l'œuvre à mes amis, leur admiration est allée jusqu'à l'enthousiasme. Ils ont trouvé cela plus vrai, plus saint que Raphaël. Je n'irai pas jusque-là, car l'opinion des siècles et de tant de gens de goût d'accord pour proclamer la suprématie de l'illustre Italien est une autorité plus forte pour moi que les exclamations de quelques

hommes dans un moment donné. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai été confondu. Je ne sais quel remords m'a saisi, car j'avais souvent regardé cet homme avec indifférence, je ne le connaissais pas! Quand je pense que j'ai récité mes mauvais vers à celui qui avait de si beaux types dans sa tête, et qu'il avait la bonté de m'écouter, je ne l'admire pas, je le vénère [1].

LETTRE LXXIV

Nîmes, 27 novembre 1853.

Mon cher ami,

Je suis heureux de la nomination de M. Réber comme membre de l'Institut; si par hasard il reste quelque chose de moi dans son souvenir, veuillez lui présenter mes félicitations. Les artistes de Nîmes ont tous applaudi à cette justice rendue à un grand talent.

1. M. de Fresne a souvent lu des passages de *Vivia* au religieux et savant peintre dont parle M. Reboul, et l'admiration du peintre pour le poëte a été plus d'une fois jusqu'aux larmes.

Bien avant sa nomination, j'avais souvent parlé de lui à des musiciens et je n'en ai trouvé aucun qui ne le tînt en très-haute estime.

LETTRE LXXV

Nîmes, 17 décembre 1853.

Mon cher ami,

En me parlant du conflit oriental, je vois que, comme toujours, vous avez quelque tendresse pour la Russie. Vous avez cela de commun avec de Maistre. Mais je m'aperçois, en lisant cet écrivain, que, souvent, la reconnaissance l'empêche de tout dire. Je comprends dans cette affaire tout l'embarras des diplomates, et je ne suis point prêt, comme tant d'autres à leur jeter la pierre; la question est si compliquée! Croyez-vous qu'il serait bon pour le catholicisme d'avoir à Constantinople un César pontife? D'un autre côté une guerre générale ne serait-elle pas favorable à la révolution qui ne dort que d'un œil? Le tort de la Russie (et c'est le sentiment public), c'est d'avoir

spéculé sur les embarras de l'Europe. Le beau côté de sa victoire sur les révolutionnaires en est diablement amoindri. Au reste, mon cher ami, je ne prétends pas trancher de l'oracle : il faudrait connaître tous les mystères des chancelleries pour porter un jugement quelconque, et encore on risquerait de se tromper.

Nos temps, comme les drames qu'ils produisent, se moquent des règles d'Aristote, je veux dire de la logique, et leur mauvaise conception les oblige à des changements de décoration qui déconcertent l'esprit des spectateurs.

Avez-vous lu le discours de Dupin? Combien l'épée dans cette occasion a été au-dessus du bonnet carré? Ces deux hommes (je comprends le général) me font faire une foule de réflexions que je n'ai pas le temps de vous relater ici; mais suppléez-y, et songez que c'est un parlement janséniste qui a perdu la monarchie. Nos pères avaient grandement raison de mettre l'épée au-dessus de la robe : cela s'appelait un préjugé. Aujourd'hui le dogme est éclairci; mais nous avons payé chèrement les chandelles, et peut-être même en pure perte; car il y a encore bien des personnes, qui pour ne pas voir, ferment volontairement les yeux.

LETTRE LXXVI

Nîmes, 13 juin 1854.

Mon cher ami,

Je ne puis, vous le savez, faire de longues lettres [1], mais que Dieu transmette dans votre cœur ce qui se passe dans le mien. Je vais mieux, et si ce mieux continue, je viendrai, selon votre pieuse invitation et au temps indiqué, retremper ma santé dans votre noble et sainte amitié : c'est pour un pareil sentiment que Dieu fit son plus grand miracle et que Lazare vit le jour une seconde fois.

LETTRE LXXVII

Nîmes, 28 septembre 1854.

Mon cher ami,

En attendant que je puisse écrire notre voyage, je le rumine. Je repasse dans ma mémoire tous ses acci-

1. A cette époque, M. Reboul souffrait déjà du mal qui finit par l'emporter.

dents ; cela me sert au besoin de distraction quand je ne puis faire mieux. Je songe surtout à vos nombreuses connaissances rencontrées sur la route : à MM. de Humbolt, Mitchertitz, Rauch, et même au roi de Prusse qui vous a répondu par une lettre charmante et que vous devez garder comme une relique. Quant à Frosbdorf, vous me permettrez de vous dire que j'y étais aussi bien connu que vous : ce n'est point la vanité du poëte qui parle ici, mais le sentiment d'une fidélité égale à la vôtre.

LETTRE LXXVIII

Nîmes, 1er novembre 1854.

Mon cher ami,

Je vous écris seulement pour vous donner de mes nouvelles. Je vais mieux, mais, comme je vous l'ai déjà dit, je ne puis encore m'occuper de travaux intellectuels. Mes journées, sauf quelques moments, sont assez bien remplies, et les distractions ne me font pas défaut.

Dimanche passé nous avons eu ici à Nîmes trois poëtes provençaux avec lesquels Canonge[1] m'a fait déjeuner chez Durand[2]. Après le déjeuner ils nous ont fait des lectures charmantes et qui m'ont plus intéressé que tout l'art factice de la capitale. Le soir nous avons été aux Arènes voir la course des taureaux où Basilio et sa troupe ont fait des merveilles d'adresse et d'audace.

Adieu, mon cher ami, je vous quitte pour aller au Mazet[3] ; le temps est superbe et je veux en profiter.

LETTRE LXXIX

Nîmes, 29 janvier 1855.

Mon cher ami,

Les *secrets* de l'Église sont régis par l'ordre divin, et les juger toujours selon les appréhensions ou les

1. M. Canonge, poëte de Nîmes, ami de Reboul.
2. Durand, le célèbre restaurateur de Nîmes.
3. Un mazet est un jardin clos, tout près de la ville, où les habitants de Nîmes vont goûter l'air des champs. Il y a ordinairement dans chaque mazet un salon et une petite cuisine. On n'y couche jamais.

prévoyances humaines, c'est méconnaître sa nature et peu connaître l'histoire de son passé. Le temps se charge toujours de justifier les décisions prises par l'autorité légitime, même quand elle n'est que temporelle. En vain l'impopularité s'attache à les déconsidérer auprès des instincts de révolte que nous portons tous, hélas! au fond de notre cœur; la vérité se fait jour, et quelquefois même elle est mise en lumière par les plus ardents à la combattre. Nos soixante dernières années sont pleines de pareils enseignements.

Nous subissons la température de la Russie. Le fameux général du czar de 1812 tient ici garnison. L'hiver est cette année d'une rigueur inouïe, on craint pour les oliviers; le thermomètre a marqué onze degrés. La neige couvre tout le territoire, et notre pauvre peuple souffre de douloureuses privations, car rien chez lui n'est prévu contre de semblables hivers, très-rares dans nos climats.

Nos Arènes sont poudrées à frimas; l'attique et les gradins sont couverts de deux pieds de neige, et je m'attends tous les soirs, en rentrant, à me voir dévoré par quelque ours blanc embusqué sous les portiques.

LETTRE LXXX

LE COMTE DE CHAMBORD A M. REBOUL

Venise, 11 mars 1855.

Je veux, mon cher Reboul, en vous remerciant moi-même de votre bonne lettre, vous redire encore tout le plaisir que j'ai eu à vous voir à Froshdorf, et à m'entretenir avec vous de la France, objet constant de nos pensées et de notre amour.

Puissent les vœux exprimés par vous, dans des vers charmants que je viens de lire, se réaliser pour son bonheur et pour le nôtre! J'avais craint que votre voyage ne vous eût fatigué; on me mande qu'au contraire il vous a guéri. Je m'en réjouis du fond de mon âme; conservez-vous pour vos amis, pour la sainte cause que nous servons et aussi pour moi, et recevez la nouvelle assurance de ma bien sincère affection.

Signé : Henri.

LETTRE LXXXI

Nîmes, 12 avril 1855.

Mon cher ami,

Je reconnais aujourd'hui, plus que jamais, la justesse de vos critiques sur mes œuvres littéraires; mais, moins que jamais, je suis capable d'y faire droit. Si Dieu donne à mon esprit la force et la vigueur d'autrefois, comme je l'espère, je verrai.

Ne croyez pas que j'aie jamais cru mes ouvrages sans défaut. En copiant les manuscrits qui doivent composer un nouveau volume, je me relis, et je vous assure que je suis loin d'être en admiration devant moi-même.

LETTRE LXXXII

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN D'EST,

GRAND-MAÎTRE DE L'ORDRE TEUTONIQUE

A MONSIEUR JEAN REBOUL.

Vienne, 1er avril 1855.

Quand je n'aurais pas su déjà, monsieur, par les vers charmants que je connaissais de vous, que vous

étiez poëte, je l'aurais deviné sans peine à la lecture de la lettre que vous venez de m'écrire et à l'opinion que vous avez conçue de moi dans les courts entretiens que j'ai eus avec vous. En effet, il vous a fallu toute la fécondité de votre brillante imagination, tandis que de mon côté je n'ai nullement besoin d'imagination pour apprécier les rares qualités qui vous distinguent, et en particulier cette foi vive, ce dévoûment éprouvé et cette modeste simplicité que relèvent encore à mes yeux le beau talent que vous avez reçu du ciel.

Je suis bien charmé de pouvoir vous renouveler ici l'expression de mon estime et de tous mes sentiments bien sincères.

Signé : MAXIMILIEN.

LETTRE LXXXIII

Nîmes, 30 mai 1855.

Mon cher ami,

J'arrive d'un petit voyage : je viens des *Saintes-Maries*, à l'extrémité de la Camargue. Je vous ai sou-

vent parlé de la pieuse tradition de ces contrées. Là sont les reliques de Marie, Jacobé et Salomé, saintes femmes qui étaient les servantes du Christ ; ce petit voyage m'a fait du bien.

Je vous envoie ci-jointe une pièce comme un échantillon de mon savoir-faire aujourd'hui. L'idée m'a paru d'une heureuse opportunité. La science croit suppléer à tout, c'est pour répondre à cette prétention que j'ai écrit quelques strophes ; voyez ce qu'elles peuvent valoir.

VISION

A MONSIEUR AUGUSTE DEMIANS

ANCIEN MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE

Quoique nous habitions en des camps différents,
Moi, loin de l'anarchie, et toi loin des tyrans,
Il est un même Dieu que notre amour célèbre :
Foi qui confond nos cœurs dans sa sainte unité,
Et qui, pour nous, auprès de toute autre clarté,
Est ce que le soleil est au flambeau funèbre.

Nous nous sommes tous deux demandé bien souvent
Si le siècle, enrichi par l'œuvre du savant,

Marchant plus fermement et plus haut dans la vie,
Si les peuples, cherchant le bien matériel
Et ne tournant jamais leur regard vers le ciel,
Devaient plus provoquer la pitié que l'envie.

Oui, dussé-je indigner les superbes esprits
Et voir assimiler mes paroles aux cris
Que l'oiseau de la nuit pousse vers les étoiles,
L'homme, de ses destins abdiquant la moitié,
Jusque dans son bonheur attriste et fait pitié :
A la nef sans boussole à quoi servent les voiles!

Je ne viens point, poëte ou chrétien suffisant,
Monter sur le trépied : assez dans le présent
Pour le simple croyant l'avenir se reflète.
Vois si l'orage est peint d'après les vents semés,
Et si nos entretiens ont été résumés
Dans cette vision qui n'a rien du prophète :

La science s'était assise en souveraine,
Et, promenant les yeux sur son vaste domaine,
Les bras croisés, disait au divin Rédempteur :
« J'aurais voulu rester fidèle à tes oracles ;
Mais, après avoir fait de semblables miracles,
L'homme peut-il encor rester ton serviteur?

« Regarde, ô Christ! tes cieux sont pour moi sans abîmes,
Les mers sans ouragan, les montagnes sans cimes.

11.

Sans dépenser du temps l'espace est dévoré.
J'ai pris le mouvement dans la matière inerte.
Le tonnerre s'allume et gronde en pure perte.
J'ai lu l'âge du monde en son sein exploré.

« Afin d'être en tous lieux au même instant semée,
Des ailes de l'éclair la parole est armée.
J'ai deviné la marche et le poids des soleils ;
Captifs d'un autre maître et d'une autre victoire,
Ces astres qui chantaient des hymnes à ta gloire,
Maintenant à la mienne en chantent de pareils.

« En s'égalant à toi l'humanité t'exile.
Ton culte n'est plus vrai puisqu'il est inutile.
Ton expiation est un dogme odieux.
Et, s'il est vrai qu'il soit déchu d'un rang suprême,
L'homme peut remonter sa chute de lui-même ;
Couche-toi dans la fosse où dorment tant de dieux. »

Et le divin Sauveur ne daignant pas répondre,
Laissant à tant d'orgueil le soin de se confondre,
Pour le siècle insolent fit sommeiller sa loi.
Seulement, aux grands jours, quelques rares fidèles
Peuplaient des saints parvis les ombres solennelles,
Comme un reste mourant du flambeau de la foi.

Ce reste même, un jour, finit par disparaître :
La nuit complète entrait au plan du divin maître.

Et l'esprit égaré chanta sur tous les tons;
Et la confusion naquit de la parole,
Et le bien et le mal oublièrent leur pôle :
Le monde semblait ivre et marcher à tâtons.

L'égoïsme prit place au cœur de l'opulence,
La justice douta du poids de sa balance.
Dans le bourbier des sens l'art courut s'abîmer.
La résignation quitta le misérable;
Nul, hors de soi, n'avait souci de son semblable.
La terre avait perdu la faculté d'aimer.

Elle tournait les yeux vers son trésor splendide;
Mais la science et l'art ne comblaient point le vide
Qu'avait laissé l'exil du principe divin :
Tel, en face de l'or sauvé dans un naufrage,
L'avare passager, sur une aride plage,
Voit la mort arriver, faute d'un peu de pain.

Le monde sans remords, subissant son supplice,
N'avait jamais goûté d'un si honteux calice.
L'antéchrist aurait cru voir son règne arriver.
L'homme ainsi, de la brute épousant la nature,
Était-il bien de Dieu la noble créature?
C'était plus que Satan n'avait osé rêver?

Une voix dans le ciel alors fut entendue,
Afin de proclamer la vérité perdue :

« Le rayon au soleil a jeté ses mépris;
Peuples trop amoureux d'une science altière,
Apprenez que si l'homme a droit sur la matière
Le Seigneur seulement peut régler les esprits. »

LETTRE LXXXIV

Nîmes, 25 juin 1855.

Mon cher ami,

Vous me parlez de la rédaction de notre voyage en Allemagne. Je voudrais satisfaire votre désir, mais je ne prends le travail que comme remède, et je vais là où je trouve l'attrait. La rime, comme une vieille servante qui me sert bien ou mal, a du moins le mérite de l'habitude et je cède comme un vieux garçon. J'espère qu'un jour la prose prendra le dessus, et nous verrons d'habiller nos notes avec le costume convenable.

J'ai été ces jours derniers à Uzès. J'ai visité le pavillon habité jadis par Racine; l'arbre sous lequel il composa les *Frères ennemis*, existe encore; il est certainement bien contemporain de l'illustre poëte. Le pavillon en question se trouve dans le parc de

l'ancien Évêché, et son balcon donne sur la vallée d'Eure, dont les eaux, recueillies dans l'aqueduc du pont du Gard, venaient autrefois à Nîmes. C'est un paysage délicieux, entremêlé de moulins noyés dans des touffes d'arbre d'un vert qui n'avait pas encore été *foncé* par le soleil ni blanchi par la poussière.

Adieu, mon cher ami, je termine cette lettre au souffle d'un mistral atroce qui enlève les tentes des boutiques, fait crier les girouettes et me force à fermer les volets sous peine de voir ces lignes qui vous sont destinées suivre une tout autre route que celle de la poste.

LETTRE LXXXV

Nîmes, 30 août 1855.

Mon cher ami,

Je suis charmé que quelques lignes jetées sans prétention sur la mort de notre saint évêque ne vous aient pas déplu; elles ont été ici favorablement accueillies. J'avais cherché à être simple comme le héros que j'avais à célébrer, et je vois que je n'ai pas trop mal réussi.

En écrivant cette lettre, votre invitation à partir m'arrive ; mais, tout bien réfléchi, je vois que pour cette fois je ne dois pas accepter. Je ne vous en garde pas moins une profonde reconnaissance. Quoique les journées me soient longues, cependant j'ai ici de quoi me distraire, surtout si je consacre le coût du chemin de fer en petits voyages aux environs, car la voiture me soulage beaucoup ; je dois vous dire aussi que cette malheureuse affection n'a pas tout à fait disparu et je craindrais d'être maussade. Le voyage de l'an passé m'enseigne la discrétion ; il y a du mieux, sans doute, puisque je travaille, mais ces chaleurs accablantes du mois d'août m'ont fatigué : j'espère que le premier orage y mettra fin. En un mot, cher et généreux ami, rien ne m'engage à profiter de vos offres pour cette fois.

Vous avez sans doute appris par les journaux la mort du pauvre Astouin[1]. Je reçois une lettre touchante de son père qui m'annonce le coup affreux qui l'a frappé ; il est mort en chrétien, tout Marseille l'a pleuré.

1. M. Astouin est un jeune portefaix de Marseille, qui fut élu représentant en 1848, et dont nous avons parlé (page 84). Sa jeunesse, sa piété filiale, sa foi vive, son goût pour la poésie, justifient bien les regrets de sa ville natale et ceux de sa famille.

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR CART

Une victime a été immolée entre le vestibule et l'autel.

Comme un fruit mûri par la souffrance et l'expiation, notre doux pontife s'est détaché de la vie d'ici-bas; on ne le verra plus aller à pied dans les rues, comme un simple prêtre, et les petits enfants ne s'approcheront plus de lui pour se faire bénir.

Quel pasteur aima jamais son troupeau d'une affection à la fois si bénigne et si laborieuse! Des honneurs dont l'Église l'avait revêtu, il n'avait accepté que le côté du sacrifice; toute tâche lui était bonne, pourvu qu'elle fût avouée par cet esprit de charité dont son cœur était comme le sanctuaire.

Sa parole était l'écho de son âme; comme la rosée, elle ne tombait que pour rafraîchir et consoler les terres arides, afin de donner quelques gerbes de plus aux granges du Seigneur.

Souvent il regarda avec commisération, avec une sainte convoitise, des moissons qui croissaient en dehors de son domaine; il aurait désiré battre son grain dans la même

aire et, en bon père de famille, nourrir du même pain de vie tous ses enfants. Quand ce zèle était méconnu, sa lèvre restait fermée à toute plainte : il ne s'expliquait que devant Dieu.

Miséricordieux pour tous, il ne s'effrayait que sur lui-même. Au risque de manquer de confiance, il tremblait pour son salut ; au milieu des mérites de son long martyre, il invoquait les prières des moins méritants, et, par ses terreurs naïves, il prêchait, sans s'en douter, l'humilité et la juste crainte des jugements de Dieu.

Ainsi, son lit de douleur continuait son apostolat, et l'arbre mourant donnait encore des fruits. O notre bien-aimé pasteur ! permettez-nous de ne point tenir compte de vos craintes. Sans doute les décrets divins sont impénétrables; mais à quelle marque pourrait-on reconnaître le juste sur la terre, si, à votre égard, le doute pouvait entrer dans nos espérances ?

Vous nous quittez, mais vous ne nous abandonnez point; du haut du ciel vous êtes et vous serez encore le pasteur de ce diocèse, où Dieu, peut-être, vous avait placé pour dessiller les yeux prévenus, et offrir le véritable modèle du sacerdoce à ceux qui le nient ou qui ne le connaissent que défiguré.

Si les larmes du bercail font l'éloge du pasteur, où

trouvera-t-on une douleur comme la nôtre? A l'universalité des regrets, on pourrait croire à un seul troupeau. Seigneur! vous donnerez quelque chose à cette affliction; l'œuvre est commencée, achevez-la. Choisissez, pour le siége vide, un homme de mansuétude et d'amour, afin que Sion voie encore accourir auprès d'elle des enfants qu'elle n'avait point portés dans son sein.

Et nous, qui étions ses brebis avouées, souvenons-nous que la possession de la vérité oblige, que la foi n'est point l'oreiller de la paresse. La meilleure manière d'honorer notre bon pasteur, c'est de l'imiter dans ses œuvres. Gardons son souvenir pour le bien de nos âmes et l'édification du prochain.

LETTRE LXXXVI

Nîmes, 6 septembre 1855.

Mon cher ami,

J'ai, samedi passé, lu une pièce de vers qui a eu un succès fou, quoique cela n'en valût pas la peine; c'est une plaisanterie sur le *bric à brac*. Voyez si les Nîmois, en applaudissant, ne se sont pas trompés. Ils sont indulgents parce qu'ils m'aiment, mais vous

m'aimez aussi : je vais vous transcrire un fragment de cette pièce :

Pour les faire chanter à ses derniers poëtes,
Rome, avant de périr, recueillait ses sornettes.
Chez elle, lorsque l'art vit pâlir son flambeau,
L'amour du rare fit mourir l'amour du beau :
Elle payait au prix d'une des sept collines
Une coupe d'Évandre ou des pierres murrhines.
La fortune, pour elle, avait vidé son sac;
Les peuples impuissants aiment le bric-à-brac.

Et pourquoi, s'il vous plait, tant blâmer les barbares?
Leur propice fureur a fait les choses rares;
L'abondance des biens les rend moins précieux :
S'ils eussent respecté les temples et leurs dieux,
S'ils se fussent rendus comme nous, idolâtres
Des palestres, des bains et des amphithéâtres,
Ces monuments intacts, se trouvant en tous lieux,
N'auraient plus pour l'esprit rien de mystérieux.
Une chose nous plaît, par ce qu'on y devine.
L'art instinctivement recherche la ruine.
Qui défraierait, mon Dieu! ces nomades congrès,
A la piste suivis par les gens du progrès?
Quel aliment offrir à nos académies,
Dans leurs moelleux fauteuils, trop souvent endormies?
On ne peut pas toujours y noircir du papier,

De l'éloge éternel de monsieur Parmentier,
Ni toujours deviser du cryptogame étrange
Qui, depuis quelque temps, supprime la vendange.
En toute chose il faut de la diversité.
Si l'on avait enfin ce qui nous fut ôté,
Que deviendraient les gens qui ne savent que faire?
Rendez grâce au Vandale... il créa l'antiquaire.

LETTRE LXXXVII

Nîmes, 1er décembre 1855.

Mon cher ami,

Voilà bien longtemps que vous n'avez eu de mes nouvelles, et je me décide aujourd'hui à vous en donner.

Que vous dirai-je? Que je fais des vers? Ce ne sera pas quelque chose de bien nouveau, je ne sais quel démon a condamné ma vie à cette fatalité. Mais enfin, puisque l'infirmité est incurable et malgré tous vos coups de balai, voici quelqnes nouvelles toiles que l'araignée vient de filer. Deux épîtres: l'une adressée à un de mes amis, Alphonse Boyer, sur le Droit, et

l'autre *de l'indépendance du Sacerdoce en temps de révolution*, adressée à M. l'abbé de Cabrières[1]. Mes amis, Gazai, entre autres, m'ont dit que je n'ai jamais écrit rien de meilleur. Je vous les envoie, ne fût-ce que pour rabattre un peu de la satisfaction que ces éloges m'ont procurée.

Votre exposition est terminée et j'en rends grâce à Dieu. Vos journaux étaient devenus nauséabonds, avec leurs comptes rendus de machines, pompes, clyso-pompes, etc. : tout ce qui a excité ici l'enthousiasme des bourgeois enrichis et des avoués en vacances, car tout cela s'était enwagonné pour la capitale nouvellement maçonnée.

Nous avons installé avant-hier monseigneur Plantier, notre nouvel évêque. Je l'ai vu ; c'est un homme charmant, lettré, un orateur d'un très-grand mérite. J'espère que l'avenir nous montrera en lui les vertus épiscopales dont nous avons besoin de nos jours, bien plus que de belles paroles, surtout dans les pays mixtes. Dieu, en nous enlevant le saint pasteur que nous avons perdu, a dû pourvoir à tout et nous appliquera le bénéfice de ses souffrances et de ses labeurs dans l'exercice du saint Ministère. C'est ce que mon-

1. Nous donnons ces deux pièces à la suite de cette lettre.

seigneur Plantier a dit lui-même avec une humilité et une convenance parfaites dans les premières paroles qu'il a adressées à ses ouailles, et pour ma part je crois que monseigneur Cart sera remplacé, malgré le vide immense qu'il semble avoir laissé.

DU SACERDOCE EN TEMPS DE RÉVOLUTION

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CABRIÈRES

Ditat servata fides [1].

I

Cher abbé, tu l'as dit, guidé par ton bon sens :
L'autel souffre toujours des prêtres courtisans.
Rien ne saurait gagner à cette servitude.
Le temple soupçonné se change en solitude :
César même, César n'est jamais bien servi,
S'il fait un instrument de la main de Lévi.
Il est, quoique placés sur différentes cimes,
Entre les deux pouvoirs des rapports légitimes.
Je ne veux point, prêchant de farouches vertus,
Faire des saints parvis la maison de Brutus.

1. Devise d'un évêque de Nîmes au seizième siècle.

Le prêtre fut toujours un des appuis du trône,
Et son sang a souvent coulé pour la couronne;
Il doit, sans rien outrer, garder son double vœu :
Le Judas de son roi l'est bientôt de son Dieu;
La foi ne bannit point l'honneur de son domaine,
Et qui brise un anneau brise toute la chaîne;
Mais ne nous hâtons pas, courant à l'absolu,
De vouloir nous lier plus que Dieu n'a voulu.
Je comprends qu'en des temps où le pouvoir suprême
Se léguait en vertu du sang et du saint chrême,
Quand la mort elle-même, asservie à la loi,
Ne frappait que sur l'homme et respectait le roi,
Que le pontife ait pu, sans paraître servile,
Faire du droit du prince un second évangile.
Le prince était alors un monarque éternel,
Pour résumer un peuple accordé par le ciel;
L'autorité royale une fille chrétienne
Que Rome avait bercée au saint bruit d'une antienne;
Et ce type agrandi de la paternité
Ennoblissait le zèle et la fidélité;
Mais, lorsque le principe est renversé du faîte,
Forcé d'abandonner la place à la tempête;
Quand le hasard du vent fait seul le souverain,
Que la force brutale est notre unique frein,
L'encensoir doit garder une sainte prudence,
A la maison de Dieu borner sa résidence,
Loin d'aller saluer, au milieu de sa cour,
L'éphémère produit de l'émeute du jour.

Cette faiblesse, hélas! volontaire ou contrainte,
Fait croire au révolté que la révolte est sainte ;
Et tuant le remords précurseur du pardon
Rend la croix du Seigneur complice du brandon.
Mieux vaudrait pour l'Église une guerre cruelle :
Les épreuves toujours sont des bienfaits pour elle.
Lorsqu'elle a combattu pour mieux s'appartenir,
Sa voix est plus puissante à blâmer ou bénir.
La raison du pouvoir, reprenant l'équilibre,
S'applaudit tôt ou tard de la retrouver libre.
O rois! qui désirez des prêtres complaisants,
Si le ciel vous faisait de semblables présents,
C'est qu'il aurait marqué la fin de votre règne,
Et fait votre linceul des plis de votre enseigne.
Le sophiste imprudent en vain vous a promis
Le prêtre plus utile en devenant commis ;
Il n'est pas d'instrument plus actif en ruines
Que la corruption dans les choses divines,
Que le docteur qui pèse à des poids différents
Les vices des petits et les vices des grands,
Et, de sa lâcheté rendant les cieux complices,
Fait plier l'évangile aux souverains caprices.
Ah! mieux vaut Hildebrand avec son zèle amer :
Il a moins ébranlé les trônes que Luther.

II

Et qui de nous irait avouer sa faiblesse
Si votre main tenait le directeur en lesse?
Qui, pénétrant au cœur, ferait à votre insu
Jeter loin le poignard, quand le crime est conçu,
Et préviendrait ainsi ces sinistres journées
Où l'on voit aux égouts vos images traînées?
Quand naguère, attiédi par une longue paix,
Le temple devint trop commensal du palais,
La licence, tuant la foi par le scandale,
Marcha portant au front la mitre pastorale.
A ce point provoqué, le ciel se rembrunit.
On avait de l'autel entamé le granit.
Bientôt on vit surgir un barbare civisme
Qui jugea tout propice et tout mûr par le schisme :
LE SACERDOCE EN FRANCE EUT TROUVÉ SON TOMBEAU,
SI DIEU NE L'EUT SAUVÉ... PAR LA MAIN DU BOURREAU.

III

Que la croix vous suffise, ô pasteurs de nos âmes!
Alors qu'on peut hisser toutes les oriflammes,
Quand sur son piédestal le bon droit est voilé,
Que Pierre en son royaume est peut-être exilé,
Qu'au fond du sanctuaire il gémit en silence

De la route inconnue où le monde le lance,
Pour les peuples, les rois et pour la vérité,
Veillez plus que jamais sur votre dignité.
Quelle que soit la main qui vous monte au pinacle,
Ne brûlez votre ëncens que dans le tabernacle.
La louange à Dieu seul n'a point de repentir;
Car lui ne change pas pour la faire mentir.
Laissez passer sur vous menaces et caresses :
Demeurez forts, afin d'assister nos faiblesses.
Au sein de notre nuit célestes envoyés,
Gardez votre flambeau pour tous les dévoyés.
A toute heure, à tout prix, contre tout infidèle,
Défendez de David la sainte citadelle.
Le monde vainement porte ailleurs ses regards,
Le salut qu'il attend n'est que dans ces remparts.
Afin de détacher ces pierres souveraines,
Les hommes de Babel réunissent leurs haines.
Ne vous endormez pas sur un calme trompeur,
Le siècle vous réserve un terrible labeur.
Pour combattre des cœurs l'avarice croissante,
La parole n'est plus une arme assez puissante.
Il faut, salant la terre avec un autre sel,
Par un grand dénûment la rappeler au ciel.

IV

Pardonnez à ma voix, ô conducteurs de l'arche,
Je n'offre point ma main aux cahots de sa marche;

Je sais que, dédaignant tous les secours mortels,
Dieu doit la soutenir jusqu'aux jours éternels.
Si le poëte ici se montrait téméraire,
Ordonnez le silence et je saurai me taire
Me préserve le ciel d'avoir pour ennemi
Le sein de cette Église où j'ai si bien dormi?
Ah! je sais trop quel rêve et quel triste délire
Accompagnent toujours celui qui s'en retire.
Plutôt que d'être en butte à ses inimitiés,
Je briserais cent fois la lyre sous mes pieds.
Sainte mère! jamais si ma foi se délie,
Que ma langue se sèche et ma droite s'oublie!
Nul avec plus d'amour et de profusion
N'a de tous tes bienfaits reçu la vision;
C'est avec tout le poids de ta bonté connue
Que la foudre sur moi tomberait de la nue.
Mais, mon Dieu! c'est en vain que je me croirai fort,
Si vous ne m'assistez, même étant dans le port :
L'homme est toujours sans vous d'une faiblesse extrême,
Et j'en ai vu tomber de plus sûrs que moi-même.

1850.

DU CITOYEN EN TEMPS DE RÉVOLUTION

A MONSIEUR ALPHONSE BOYER.

I

Quoi ! nul ne flétrirait, quand tout leur rend hommage,
Ces appétits grossiers qui dégradent notre âge,
Et ne protesterait du geste et de la voix,
Lorsque Macaire obtient les honneurs du pavois ?
Macaire me dira : « L'époque est ainsi faite,
Et vous avez bien tort d'en médire, ô poëte !
On recherche, il est vrai, l'argent et les emplois
Peut-être de nos jours un peu plus qu'autrefois ;
Mais, mon Dieu ! plus ou moins, c'est une loi commune :
Est-ce un crime, après tout, de faire sa fortune ?
L'homme éternellement ne peut point se lier ;
On oublie un serment pour un bon râtelier.
C'est au gouvernement à nous rendre fidèles,
En demeurant toujours plus fort que les rebelles ;
Et, ma foi, quand il chute, on a cent fois raison
D'abandonner le maître en gardant la maison.
Les vaisselles de bois sont loin de notre époque,
Et de tous les côtés le luxe nous provoque.
On admire avec vous le temps des bons aïeux ;

Mais le vivre est trop cher pour rester vertueux.
Vous êtes partisan, je crois, de la famille :
Nous avons à pourvoir un garçon, une fille;
Quand on veut s'en défaire, à moins que d'être sot,
Qui pourrait en vouloir sans carrière et sans dot?
Les révolutions n'ont pas, je le confesse,
Autant qu'on l'espérait réformé notre espèce;
L'intrigue n'est point morte, et, malgré nos censeurs,
La place de comptable est encore aux danseurs.
Les yeux sur l'horizon, pour l'astre qui s'approche,
Vadius a toujours une cantate en poche.
Le siècle pour cela n'est pas tout au démon :
De grâce, épargnez-nous votre ennuyeux sermon!
Savez-vous que l'on rit de cette suffisance
Qui vient à tout propos morigéner la France?
C'est vivre trop longtemps sur un thème pareil;
Mais je veux à mon tour vous donner un conseil :
Si vous êtes blessé de l'allure ordinaire,
Habitez, mon ami, l'espace imaginaire;
Et, sans les accabler de mots désobligeants,
Dans le monde réel laissez vivre les gens;
Ou plutôt, comme nous, descendez sur la terre :
Un peu de cet air-là vous serait salutaire.
Le poëte inspiré d'un esprit moins brutal,
Qui chante aux mœurs du jour un hymne triomphal,
Voit son nom proclamé du couchant à l'aurore;
Il adore son siècle et son siècle l'adore!
S'il est au second rang, on le met au premier,

Et les eaux du Pactole arrosent son laurier.
C'est l'ordre que l'on veut, l'ordre n'est à personne.
Eh ! pourquoi disputer du bras qui nous le donne?
Lorsque, pour l'engloutir, l'abîme est soulevé,
Qu'importe le pilote au navire sauvé? »

. . .

II

Ami, voilà comment on sait passer l'éponge
Et pallier le mal dont le venin nous ronge.
En troublant le repos des heureux intrigants,
On passe pour des ours ou des extravagants.
Vous leur faites pitié : la probité novice
A presque revêtu le scandale du vice.
Eh bien ! nous renverrons cette indigne pitié
A ceux qui de leur âme ont perdu la moitié.
Quoique toujours vendus, hommes toujours à vendre,
Qui s'élèvent sans cesse à force de descendre !
Quoi ! l'astre cesserait de mesurer les jours,
Parce que leurs clameurs l'insultent dans son cours?
Non, non. L'honneur n'a point, quoi qu'on en puisse dire,
Aliéné ses droits ni perdu son empire.
Dieu, pour le bon plaisir de tous les apostats,
N'a point abandonné sans règle les États.
Le fait en vain triomphe, il laisse une lacune :
Un principe vaut mieux qu'un éclair de fortune;
Aux mains du révolté l'autorité décroît,

Et toute liberté meurt de la mort du droit.
Les notions du juste au sommet obscurcies,
Les basses régions sont bientôt perverties :
Le vol a ses docteurs, son rit, ses sacrements;
On prend à contre-pied les dix commandements;
Satan écrit la loi de la nouvelle table :
La fortune proscrit et le nom rend coupable.
Au fond des carrefours, des Tarquins en sabots
Jurent sur le poignard d'abattre les pavots;
Le crime se mesure à la hauteur des têtes.

III

Cher Alphonse, voilà l'œuvre des gens honnêtes;
Ils se nomment ainsi. Pour un jour de repos,
Ils nous feraient subir dix siècles de chaos.
Sur le toit vermoulu qui leur sert de refuge,
Leur drapeau porte écrit : « Après nous le déluge! »
Ces Français avant tout, hélas! que seraient-ils,
Si les pères avaient agi comme leur fils?
S'ils avaient, sans combat, tenu pour légitime
Le caprice sanglant de l'émeute et du crime,
L'ange depuis longtemps commis à nos destins
Pleurerait sur la France, une urne dans les mains;
La grande nation ne serait dans l'histoire
Qu'un avorton stérile indiqué pour mémoire.
Eh! malheureux, cet or que vous voulez sauver,

Ces champs que, dites-vous, on veut vous enlever,
Sont-ils plus assurés par votre couardise?
Le barbare a-t-il fait trêve à sa convoitise?
Par votre lâcheté votre danger s'accroît:
Mieux vaudrait succomber sur la brèche du droit.
Une paix achetée est une paix factice;
Le repos ne peut pas durer sans la justice.
Lorsque l'on fait son lit sur le bord d'un écueil,
On ne saurait jamais sommeiller que d'un œil,
Et, quel que soit l'éclat du luxe qui l'enivre,
Qui veut vivre à tout prix n'a pas longtemps à vivre.

IV

Frère de ma doctrine, ami selon mon cœur,
Qu'un autre vante en toi le puissant orateur
Commandant aux esprits par un talent sublime,
Comme l'ange des mers commande à leur abîme,
Le juriste portant un flambeau dans la main
Pour garder l'équité de broncher en chemin.
Moi, je t'admire aussi, mais dans un autre rôle,
Et j'aime mieux ton cœur encor que ta parole.
Tu n'as jamais, fidèle au sang de nos Bourbons,
Voulu creuser ta part du gouffre où nous tombons.
Tu gardas ton honneur avec un soin avare,
Quand d'autres le vendaient au prix d'une simarre,
Et couraient sans pudeur, dans leur zèle empressé,

Aux pieds d'une autre idole immoler leur passé!
Ah! tu savais trop bien dans ta pensée amère,
Combien ces marchés-là renferment de misère;
Et combien, après tout, ces ignobles encans
Servent, pour s'enflammer, de prétexte aux volcans!
Ta constance n'est point la rancune stupide;
C'est l'amour du pays, un amour intrépide,
Qui, pendant de longs jours ne s'est point démenti.
Le citoyen est pur de l'homme de parti,
Rien n'est intéressé dans tout ce qu'il adore,
Et ton cœur sans espoir serait fidèle encore.

1850.

LETTRE LXXXVIII

Voici à la suite de quelles circonstances M. Reboul reçut cette lettre et l'annonce d'un bienfait qui le tirait d'une situation critique.

M. Reboul, deux fois veuf et sans enfants, vivait à Nîmes dans une petite maison à lui, près des Arènes, avec sa sœur et son beau-frère, ancien serrurier, gens excellents, dont la fortune pouvait s'élever à une cinquantaine de mille francs. Un jour son

beau-frère vint lui déclarer qu'il avait des dettes au delà de ses ressources. Le mal remontait loin. Trop de facilité l'avait produit. Rien ne pouvait être imputé au désordre. La sœur et son mari étaient des modèles de vertu. M. Reboul liquida tout et appela les neveux et nièces au secours de leurs bons parents. Mais la position commune n'en resta pas moins assez embarrassée. C'est à ces embarras que la générosité de M. le comte de Chambord voulut pourvoir. M. Reboul a dû certainement à ce bienfait la prolongation de son existence. Il n'aurait accepté de personne autre que du prince, qu'il regardait comme son roi (voir sa belle lettre, p. 61). Nous savons que plusieurs de ses amis voulurent en diverses occasions venir à son aide. L'amitié de M. de Fresne chercha à y réussir par des voies détournées. M. Reboul fut inflexible. Un jour même il faillit s'irriter ; mais sa bonté lui revint bien vite, et Reboul renvoya doucement une somme que la poste lui avait remise.

Il fallut bien recourir alors à l'auguste héritier de nos rois, le seul qu'on ne refuserait pas, et encore on voit quels regrets il en coûta au pauvre poëte.

MONSIEUR LE COMTE DE CHAMBORD

A M. REBOUL.

Parme, 9 janvier 1856.

Une des douleurs de mon exil, mon cher Reboul, est de savoir mes amis dans la peine, et de me voir souvent dans l'impossibilité de leur venir en aide autant que je le désirerais et qu'ils le méritent. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui à votre sujet, surtout en me rappelant que les difficultés de votre position sont dues en grande partie à votre dévoûment sans bornes et à votre inébranlable fidélité. Que j'aurais aimé à pouvoir récompenser dignement dans votre personne l'éclat du talent joint à une rare modestie, et qui, relevé encore par les plus beaux sentiments et la plus noble conduite, honore la sainte cause que nous servons ! Ne pouvant pas faire ce que je voudrais, je veux au moins faire ce que je puis et je charge M. *** de vous expliquer à cet égard mes intentions.

Recevez la nouvelle assurance de ma gratitude bien sincère et de mon affection.

Signé : HENRI.

LETTRE LXXXIX

RÉPONSE DE M. REBOUL

A MONSIEUR LE COMTE DE CHAMBORD

Nîmes, 1er février 1856.

Monseigneur,

J'ai bien peur que quelque ami n'ait auprès de vous exagéré ce que pouvait être ma position. Elle n'avait, grâce à Dieu, quoique fort humble, rien de désespéré, et aucune plainte, surtout aucune demande de ma part n'en eût jamais rien fait transpirer.

Quoi qu'il en soit, monseigneur, j'accepte cette nouvelle et généreuse marque de votre bienveillance ; elle paye au delà de sa valeur ce qui, après tout, n'a été que l'accomplissement d'un devoir.

Permettez-moi une confidence : J'avais, dans la sincérité de ma foi, peut-être même dans mon orgueil, rêvé de m'en aller là-haut avec un dévoûment gratuit. Dieu en a ordonné autrement et les mains augustes et vénérées d'où descend pour moi le bienfait,

ne me permettent, d'accord avec mon cœur, que l'expression d'une respectueuse et profonde reconnaissance.

Accordez-moi, monseigneur, d'étendre cette gratitude à son Altesse Royale madame la comtesse de Chambord. Je n'oublierai jamais son auguste indulgence pour le poëte Nîmois, alors qu'il eut le bonheur d'aller en personne lui offrir ses hommages à Froshdorf.

J'ai l'honneur d'être, monseigneur, avec le plus profond respect,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

Signé : J. Reboul.

LETTRE XC

Nîmes, 1er février 1856.

Mon cher ami,

Voilà la lettre et la réponse.

Cela me crée une nouvelle situation, puisse-t-elle

ètre bénie de Dieu ! Je savais que mon talent emprun-tait presque tout du désintéressement et, par consé-quent, de la sincérité. Il m'a fallu toute l'autorité de mes nombreuses amitiés pour me décider. Je ne vous en dis pas davantage.

Aujourd'hui, je suis triste comme le savetier.

LETTRE XCI

Nîmes, 15 mai 1856.

Mon cher ami,

Vous me parlez dans votre lettre de M. Empis et de *Vivia*. Je crois que vous allez entreprendre une chose qui n'aboutira pas, et pour laquelle, aujourd'hui, moins que jamais, je ne ferai aucune démarche. Je ne doute pas que M. Empis n'ait été poli envers vous, tout le monde l'est dans votre Paris. Mais de là à la représentation il y a loin, et je vous assure que la précaution que vous prenez de m'avertir de ne pas trop asseoir des espérances sur vos démarches, était bien, certes, une précaution inutile. Je ne vous re-

mercie pas moins du zèle que vous mettez à faire connaître la pauvre *Vivia*, que peu de personnes connaissent, et qui porte peut-être en elle la cause de cet incognito forcé. Quoi qu'il en soit, mon cher ami, je vous enverrai les trois exemplaires demandés ; vous pourrez en donner un à M. Empis de ma part, offert à l'écrivain plutôt qu'au directeur du Théâtre-Français. Non que je veuille, Dieu m'en garde, jeter sur ce titre aucune défaveur, mais afin qu'il soit bien entendu que mon hommage ne sous-entend aucune supplication.

Mon volume est prêt. Comptez sur cette publication pour la fin de l'automne prochain.

Je détache de mon manuscrit *Salamis de Larisse*. Donnez-moi votre jugement. Je vous le demande aussi pour l'*Espagnol à Moscou*.

SALAMIS DE LARISSE

Sur le sommet du Pélion,
Le jour jette un dernier rayon.
L'ombre descend dans la prairie;
Tous les oiseaux sont endormis.

Où va la jeune Salamis,
La perle de la Thessalie?

Hélas! s'aventurant ainsi,
Son pauvre cœur n'a nul souci
Que le jour tombe et s'obscurcisse;
Le beau Palémon, ses amours,
Pour la guerre, depuis trois jours,
A quitté les murs de Larisse.

Elle ose enfin verser des pleurs.
Elle a trop caché ses douleurs;
Car une fille de la Grèce,
Lorsque, s'arrachant de ses bras,
Son bien-aimé vole aux combats,
Ne doit point montrer de faiblesse.

Elle gravit les rocs béants,
Restes des luttes des géants
Sortis de la rive infernale.
C'est parmi ces sentiers affreux
Que, dans son séjour ténébreux,
Elle s'en va trouver Mycale.

« Consolatrice des amants,
O reine des enchantements!
Toi qui surprends la destinée
Dans le vol sacré des oiseaux,

Ou dans les plaintes des roseaux
Qui croissent aux bords du Pénée;

Dans ce fleuve mystérieux,
Tu montras souvent à mes yeux
De Palémon la douce image.
Aujourd'hui, redoutant sa mort,
Je viens te demander le sort
Que Mars réserve à son courage.

— O ma fille! bénis l'ardeur
Qui t'a fait braver la terreur!
C'est l'heure où mon pouvoir éclate :
Dans les forêts des alentours,
Je viens d'entendre les cris sourds,
Les cris de la meute d'Hécate!

Je vais satisfaire à ton vœu. »
Et la sorcière a, sur le feu,
Suspendu le vase magique;
Et, sur l'eau qui remplit ses flancs,
Elle a penché ses cheveux blancs
Et chanté l'hymne fatidique.

Ensuite, tournant le rouet,
Pour accomplir le noir brouet,
Elle y jette la mandragore,
Avec les touffes de gazons

Où l'aspic versa ses poisons,
Et qu'on arrache avant l'aurore.

Puis, le rouet tournant toujours,
Le fauve duvet des vautours,
Le sang d'un dragon de Neptune,
Et les débris terreux des os
Que l'hyène, hors des vieux tombeaux [1],
Traîne pendant les nuits sans lune.

L'ongle livide dérobé
Au doigt du malheureux tombé
A l'autel, percé par le glaive;
Enfin, les lambeaux d'un enfant
Que, sous un baiser étouffant,
La mère a tué dans un rêve.

Sur le trépied le charme bout :
L'antre sue et reluit partout
Sous la vapeur qui s'en exhale.
Et, sur l'onde qui se répand
Fixant ses deux yeux de serpent,
Mycale, l'horrible Mycale

Dit à la pâle Salamis :
« Voici le sort qui m'est transmis,

1. Vers faux, mais non pas pour l'oreille.

Sur le guerrier qui t'inquiète :
La mort ne doit fermer ses yeux
Que lorsque, en un jour radieux,
On verra pleuvoir sur sa tête.

— Quoi! pleuvoir en un jour serein?
Je puis donc calmer mon chagrin,
Quel que soit ton sombre vertige;
Car Jupiter, pour m'affliger,
N'ayant sur moi rien à venger,
Ne saurait point faire un prodige. »

Mais la nuit est proche du jour,
Salamis hâte son retour.
Le ciel est tranquille et sans voiles.
Elle marche étendant la main,
Afin de voir en son chemin,
Si rien ne tombe des étoiles.

Larisse brille à ses regards;
Mais, dieux! quel deuil dans ses remparts!
C'est, touchant à sa dernière heure,
Palémon sur son bouclier,
Percé d'un glaive meurtrier,
Et qu'on apporte à sa demeure.

Sur ce corps tout couvert de sang
La malheureuse s'affaissant,

Pleure, et s'écrie en sa détresse :
« Que ton art soit anéanti !
O Mycale, tu m'as menti,
Abominable enchanteresse ! »

Hélas ! ton Palémon est mort;
Mais, pauvre Salamis, le sort
N'a que trop prévu tes alarmes !
Tout est bleu dans le firmament;
Et sur le front de ton amant
Ne fais-tu pas pleuvoir des larmes ?

L'ESPAGNOL A MOSCOU

Pauvre baladin inconnu,
Ne possédant qu'une guitare,
Hélas ! pourquoi suis-je venu
Affronter ce climat barbare ?
Du pan troué de mon manteau
J'enveloppe en vain mon épaule,
Je tremble et je sens sur ma peau
Courir tous les frimas du pôle.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie !

Là-bas, là-bas est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

Ma pauvre enfant touche à la mort;
La neige est sur sa chevelure,
Et le souffle acéré du Nord
Glace les pleurs sur sa figure.
Vainement pour les ranimer
Elle a mis ses mains dans les miennes :
Mes mains n'osent se refermer,
Étant plus froides que les siennes.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie !
Là-bas, là-bas est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

S'il m'est donné de te revoir,
Ma chaude et belle Andalousie,
Je jure de ne plus avoir
De vagabonde fantaisie;
Mais je ne dois plus espérer :
Ma fille, ma seule compagne,
Sur mes genoux vient d'expirer...
Un funèbre frisson me gagne.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie !

Là-bas, là-bas est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

Quand le jour parut de nouveau,
Deux corps, retirés de la neige,
Sont jetés dans un tombereau
Et sont inhumés sans cortége;
Et, sur les pauvres bateleurs,
La neige tellement retombe,
Que l'œil même des fossoyeurs
Ne savait plus trouver leur tombe.

LETTRE XCII

Nîmes, 26 mai 1856.

Mon cher ami,

On a publié à Leipzig une illustration de l'*Ange et l'Enfant*. Cette gravure se trouve chez MM. Schulgen et Schwan, rue Saint-Sulpice n° 25, à Paris; j'en ai ici une épreuve, c'est adorable de composition et d'accessoires. Si j'en avais eu un exemplaire de plus, il serait déjà chez vous, tant j'ai envie de vous faire connaître ce petit chef-d'œuvre.

LETTRE XCIII

Nîmes, 24 juin 1856.

Mon cher ami,

Vous vous plaignez de mon silence, pourquoi vous écrire? Pour vous raconter des malheurs. Vous êtes instruit sur ceux de nos contrées, et il n'a rien, hélas! d'exagéré dans ce qu'on vous en a dit. Le désastre est immense et dépasse de beaucoup celui de 1840. Le fleuve, cette fois, s'est rué sur des champs couverts par la récolte, tandis qu'à l'époque citée elle avait déjà été enlevée. C'était, si je me souviens, sur la fin d'octobre que l'inondation eut lieu ; notre famille a payé son tribut à l'immense sinistre. Ma pauvre nièce d'Arles a vu sa modeste campagne envahie, et les hauteurs ont été dévorées par les rosses et les taureaux sauvages mourant de faim ; car son bien se trouve dans la Camargue.

Vous me parlez de la pièce de Gazay ; je ne l'ai jamais lue ; je ne l'ai qu'entendue, et j'avoue que cela me fit plaisir. Je crus y remarquer des vers bien

frappés, un peu d'exagération peut être, mais tout ce qui s'imprime ne donne pas droit, je pense, d'être exigeant. Où trouvez-vous le vrai *aujourd'hui?* Si vous le savez, vous me donnerez son adresse. Mais je vous le répète, je ne saurais asseoir un jugement sans avoir lu, et puis j'ai mon volume que je corrige, et, à moins que la chose me fût demandée, je m'occupe de mes peccadilles avant celles des autres.

Vous allez, dites-vous, voir M. Manzoni ; je vous envie ce voyage, non pour voir le pays, mais l'homme. Je voudrais savoir ce qu'il pense du grand drame qui se joue, ou plutôt qui va se jouer dans le monde ; car on voudrait en vain se le dissimuler, l'Église touche à de grands combats. On est effrayé de la puissance accordée au mensonge. Le pied sur le sein de l'Irlande égorgée, l'Angleterre prêche la tolérance, et l'Italie boit, dit-on, comme l'eau, ces audacieuses tartufferies.

Il y a eu toujours dans l'Italie l'*abus des grâces*, Dieu serait-il las ? On le croirait, aux sympathies qu'elle montre pour ceux qui la trompent si grossièrement. Cette nation mériterait-elle ce qu'elle désire? Et le sort du Portugal l'empêche-t-elle de dormir? Elle a soif d'unité et elle veut boire à la coupe du libre examen ! Tout cela, mon cher ami, sur les données des

journaux, car je ne puis croire, quand j'y pense, à cette aberration, et l'exagération doit y être pour quelque chose.

LETTRE XCIV

Nîmes, 10 juillet 1856.

Mon cher ami,

Gazay sort de chez moi, après m'avoir donné votre adresse qui m'apprend chez quel hôte illustre (Manzoni) vous êtes descendu. Comme vous ne me donnez que jusqu'au 15 pour vous écrire, j'ai pris immédiatement la plume.

Que puis-je vous raconter de nos contrées? Si ce n'est des malheurs et des choses tristes ; j'aime mieux vous dire ce qui vient de se passer dans mon cabinet, il y a tout au plus une demi-heure. J'ai une brochure qui m'a été envoyée, il y a environ vingt ans, par M. de Mongrand ; c'est une traduction, avec texte en regard, des hymnes sacrés de votre hôte, suivis de l'ode du 5 mai. Ce nom, ce grand nom de Manzoni, donné avec votre adresse par Gazay, m'a fait souvenir de cette brochure ; j'ai demandé à mon

ami s'il connaissait les hymnes sacrés ; il m'a dit que non ; aussitôt, j'ai couru à ma bibliothèque, et j'ai pris le précieux cadeau de M. de Mongrand. Nous avons tout lu et tout admiré. Mais la pièce du 5 mai surtout a mis Gazay hors de lui-même ; je savais ce qui devait arriver. Cette nature osseuse et brève, qui a horreur en littérature du blanc d'œuf battu, a trouvé de quoi s'exalter ; il s'est levé de sa chaise et a failli, en marchant à grands pas, enfoncer le parquet de l'appartement. Si nous avions été sur la terrasse[1], ses bras, changés en télégraphe, auraient signalé son admiration à toute la ville du vieux Nemausus.

Le père de Chapot[2] a fait célébrer ici, ce matin, un service funèbre pour son malheureux fils. Cette triste cérémonie m'a profondément affligé par l'absence de certains hommes. Ah ! que l'amour de la marmite fait faire de sales choses ! et quel dégoût inspire la servilité qui va au delà des exigences du pou-

1. Cette terrasse forme le couronnement d'une haute tour dans la maison qu'habitait Reboul. Elle domine la ville de Nîmes tout entière. C'est sur cette terrasse qu'il a quelquefois donné à dîner à de bons amis qui le visitaient.

2. M. François Chapot, ancien membre des assemblées constituante et législative, né au Vigan, le 11 décembre 1811, mourut à Venise le 8 février 1856, au palais Cavalli. C'était un homme d'un ferme caractère, d'un cœur droit et d'une foi profonde.

voir ! Quand on voit ce qui se passe ou ce qui va se passer dans le monde, on plaint moins ceux qui meurent à temps, comme mon digne et bien-aimé collègue, et on se console d'être vieux.

Je connais votre bonne amitié, elle vous égare quelquefois. N'allez pas trop fatiguer de mes vers M. Manzoni, et porter, comme on dit, du Lambrusques à Engaddi (de mauvais raisins à une belle vigne).

Les inondations ont laissé une vase qui n'est pas sans quelque danger pour le pays. Déjà, l'état sanitaire s'en ressent, et on craint sérieusement pour la fin de l'été. Un de mes amis, qui a une campagne au bord du petit Rhône, m'a dit que, sur les berges qui n'avaient pas été couvertes par les eaux, une couche de trente centimètres de serpents grouillaient, et qu'on était obligé de les rejeter avec des pelles dans le fleuve. Tout le monde a été étonné de la quantité de reptiles que contenait la Camargue.

Je ne sais si je fais bien de vous envoyer un tableau pris sur les lieux au daguerréotype, du désastre des inondations. Brûlez-le si cela ne vaut rien.

Une crainte respectueuse m'empêche de joindre

ici un mot direct pour l'illustre ami qui vous donne asile, mais dites-lui bien combien j'admire et vénère en lui l'homme et le poëte. Il doit être rassasié d'éloges. Offrez-lui mes hommages comme un devoir.

LES INONDATIONS.

Le sauvage bétail chassé de ses roseaux
A gravi les hauteurs non encore envahies,
Et, poussant effaré des plaintes inouïes,
Vers les cieux ruisselants élève les naseaux.
Et puis là-bas, là-bas, dans une vase immonde,
Récolte anéantie et désastre sans fin;
Et puis, entre la nue et le linceul de l'onde,
La noire vision du spectre de la faim!
Explorant les villas et les pauvres masures,
Où père, mère, enfants pleurent les bras tendus,
Des barques à la rive amènent des figures
Où la vie et la mort ont leurs traits confondus.
Quel sage expliquera cette immense colère?
Que veut dire le ciel aux peuples éperdus?
Frappe-t-il un grand coup afin de les distraire
Du mensonge éternel qui les tient suspendus?

LETTRE XCV

Nîmes, 3 septembre 1856.

Mon cher ami,

Je voudrais bien lire le dialogue que vous me signalez de Manzoni[1], non pour le style, mais pour le

1. Ce dialogue a été traduit de l'italien par M. de Fresne, et a paru en 1858, chez Vaton, rue du Bac, 50, sous ce titre : *De l'invention, dialogue philosophique de Manzoni, pour servir d'introduction aux œuvres de Rosmini.*

On trouve dans ce petit volume la lettre par laquelle Manzoni annonce à M. de Fresne la mort de Rosmini. Nous croyons qu'on la lira ici avec plaisir :

« Milan, le 24 juillet 1855.

« Mon cher de Fresne,

« Vous avez été informé par les journaux de la perte immense que la religion et la science viennent de faire par la mort de l'abbé Rosmini. Après cela, c'est à peine si j'ose vous parler de ce que j'ai perdu moi-même, lié, comme j'étais avec lui depuis trente ans, par un sentiment qu'il daignait et que j'osais appeler amitié : j'ai passé chez lui, à Stresa, les quinze derniers jours de sa vie, abattu par la douleur et soutenu par l'admiration. Au milieu de cruelles souffrances, je l'ai toujours vu, non résigné, mais reconnaissant, j'ose ajouter joyeux de ce que la volonté de Dieu s'accomplissait en lui. Ce qu'il avait enseigné si éloquemment et avec des raisons si neuves et si profondes, il le pratiquait dans de tels moments avec une fidélité héroïque ; sa renommée a grandi immensément en Italie après sa mort. J'ose prédire qu'il en sera de même dans tous les pays civilisés et que ce sera sans retour.

« Je vous embrasse,

« Manzoni. »

fond. Sur pareille matière, personne n'est plus curieux que moi. La poésie n'est chez moi que le voile de la philosophie.

Vous savez de quelle espèce, car il y a fagot et fagot. S'il est ainsi que vous le dites, Rosmini serait mon homme ; c'est un véritable bonheur pour moi de trouver de nouvelles lanternes pour éclairer des vérités qui me sont chères, et qui sont devenues, par l'habitude de les sonder, une partie de mon existence.

LETTRE XCVI

Nîmes, 20 septembre 1856.

Mon cher ami,

Je désirerais bien connaître Rosmini ; il doit avoir une grande valeur puisque Manzoni en avait fait son ami et avait, sur ses idées, composé le dialogue qui fait l'objet de votre admiration.

J'ai vu ici l'abbé Maret, vicaire de Mgr l'archevêque de Paris ; nous avons avec lui parlé philosophie ; il vient, m'a-t-il dit, de publier un volume *de la Raison et de la Foi* ; il m'a promis de

me l'envoyer et m'a pressé de lui dire avec franchise mon opinion ; c'est bien certes ce que j'espère faire. En matière pareille, il n'y a pas de louanges ni de politesse possible. La question d'art disparaît devant le sérieux du fond... Je ne dois pas oublier de vous dire aussi que M. Charles Lenormand est venu ici cette semaine ; j'ai dîné avec lui chez un de mes amis; le lendemain, il me fit sa visite, et j'ai été content de sa conversation. Il m'a pressé de questions sur vous, je lui ai raconté votre séjour chez l'illustre poëte, etc.

M. Boyer fils m'a prié de vous remercier en son nom de votre complaisance et de l'empressement que vous avez mis à répondre à son désir. Il est parti le lendemain de la réception de votre lettre. Je ne doute pas que, si M. Boyer en fait usage, elle ne produise un entier effet, d'autant plus qu'il a peu à demander à celui à qui elle sera présentée.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Giraud[1], je vais lui demander où en est l'impression de mon volume. Aiguisez vos dents, je vous prépare là de quoi mordre.

1. Libraire de Nîmes, ami de Reboul. Il est établi aujourd'hui à Paris, rue des Saints-Pères, 12.

J'ai lu dernièrement, dans la *Revue des Deux Mondes*, revue qui devient de plus en plus *mauvaise*, un article de M. Villemain. Dites à votre ami qu'il se trompe s'il croit, comme il le dit, qu'un peuple peut jouir de la liberté sans une *aristocratie* quelconque, ou, si ce mot est trop effrayant pour les oreilles du siècle, sans une classe intermédiaire entre le souverain et le peuple. L'égalité est une belle chose, mais il faut que les publicistes révolutionnaires en prennent leur parti ; elle ne peut exister que par l'élévation d'un seul et par l'abaissement de tous ; c'est presque un lieu-commun, mais en politique ces lieux-communs sont de bonnes choses, car elles sont sanctionnées par l'expérience, et aussi, hélas ! par le bouleversement des empires.

LETTRE XCVII

Nîmes, 18 novembre 1856.

Mon cher ami,

Vous me parlez de l'ouvrage de M. de Broglie ; j'en ai lu dans différents journaux le compte rendu,

et tous s'accordent à dire ce que vous en dites, ce qui ne serait pas une garantie pourtant, car ces trompettes de vieux chiffons proclament ordinairement un grand homme par semaine, sans que le marché pour cela en soit plus approvisionné. Cette fois-ci pourtant, s'ils n'ont point proclamé un grand homme, ils ont du moins loué un honnête homme, ce qui vaut bien mieux. J'ai lu des fragments de l'œuvre dans les articles en question. Le lecteur a été content et le chrétien édifié. On désirerait, il est vrai, un peu plus de traits et un peu plus d'abandon ; mais, ma foi, on s'est tellement fourvoyé à la recherche de ces deux qualités, que j'ai été ravi de cette sobriété abondante qui émeut plutôt par paragraphe que par phrase. Vous pouvez penser que je ne puis rien vous dire sur la portée du livre, n'ayant pu lire que des lambeaux, quelquefois choisis d'une manière inintelligente ; je crois, cependant, comme vous, que ce livre est un événement, tant par le caractère de l'auteur et des tendances que son nom semblait représenter, que par l'époque où il est publié. Cette franche confession du surnaturel, en face de l'enseignement public de rationalisme, tout occupé à envelopper le Christ de langes philosophi-

ques pour le rendre au tombeau dont il était sorti ; tout cela, mon cher ami, mérite que Dieu soit loué, loué des rafraîchissements qu'il envoie à point aux hommes de bonne volonté, aux âmes sincères qui désirent que son *règne arrive*.

Accomplissez le dessein que vous avez de traduire, pour le *Correspondant*, le dialogue de Manzoni ; C'est surtout en pareille matière qu'il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau. Songez que *l'esprit contraire* ne dort jamais, et que Dieu nous demandera compte cette fois de ne pas faire comme lui.

LETTRE XCVIII

Nîmes, 28 décembre 1856.

Mon cher ami,

Mgr Plantier m'a écrit une lettre que je vous envoie, elle est pleine d'amour filial pour le poëte. Votre amitié la lira avec plaisir.

LETTRE XCIX

DE MONSEIGNEUR PLANTIER,

ÉVÊQUE DE NIMES,

A MONSIEUR REBOUL.

Nîmes, 26 décembre 1856.

« Aimable et cher poëte,

« Par une délicatesse dont je sens tout le prix, vous m'avez offert le premier exemplaire et, pour ainsi dire, les premiers parfums du volume que vous venez de publier. Je l'ai lu à mon tour avec l'empressement le plus avide, et je me hâte de vous faire savoir avec quel bonheur je vous y retrouve toujours l'homme des fortes et saines doctrines.

« Trop souvent la poésie de notre époque s'est fait un triste orgueil de rompre avec la sagesse du passé; plagiaire de ses écarts, elle en a repoussé les nobles traditions. Dès votre titre, vous annoncez l'intention d'en continuer la chaîne, et la suite de vos chants justifie cette espérance que vous faites concevoir au

seuil même de l'ouvrage. Votre talent s'y révèle avec de nouveaux rayons et sous de nouvelles formes. Vous permettez à sa maturité des compositions simples, naïves et légendaires, que vous aviez interdites à sa jeunesse. Vous allez même jusqu'à vous risquer à travers les récifs périlleux de la satire, mais si la mélodie change, l'esprit qui l'inspire reste invariablement le même. On voit partout éclater sans réserve l'aimable fermeté du bon sens et la sainte incorruptibilité de la foi. Ce souffle orageux d'erreur et de vertige qui, de nos jours, a fait fléchir les plus fières intelligences, n'a pas pu vous atteindre. Vous l'avez dominé des hauteurs d'une raison chrétienne. Vous demandez qu'on pardonne à la sybille d'avoir un trépied. Nous vous le pardonnons d'autant plus facilement que, dans vos élans, même les plus hardis, vous êtes resté maître de votre génie, et que son enthousiasme, comme un coursier assoupli, reconnaît toujours le frein de la vérité qui le mène.

« Une autre gloire vous appartient, c'est la dignité du caractère. Insensible aux avances de la faveur, vous êtes resté fidèle au culte des grandes et saintes infortunes, et si l'exil ne doit pas être un gage d'espérance, il sera tout au moins à vos yeux une seconde ma-

jesté. A côté de vos respects pour les ruines du malheur, vous faites éclater de légitimes indignations contres les ruines de l'apostasie; où les foudres du ciel sont tombées, vous faites tomber à votre tour celles de votre conscience. Selon la mesure de vos forces, vous vengez Dieu, Jésus-Christ, l'Évangile et l'Église, trahis ou blasphémés. Mais à ces brûlantes explosions, vous entremêlez de suaves tempéraments. Vous versez le baume d'une fraternelle pitié sur les blessures faites par vos anathèmes, et jusque dans les saintes colères de la vertu, vous montrez qu'il est possible d'avoir de l'indulgence. C'est là le couronnement de toute noble nature.

« Enfin, je vous remercie mille fois de n'avoir, ni de près ni de loin, traité dans vos vers un certain ordre de sentiments périlleux dont se défraye trop souvent la poésie. On ne peut y toucher sans danger, même quand ce sentiment est un devoir et peut devenir une vertu. Combien plus sera-t-il redoutable, quand, après tout, de quelque nom qu'on la couronne, de quelque délicatesse qu'on l'entoure, ce ne sera qu'une passion. Plus, en lui laissant ce caractère, on prétendra l'épurer, plus on le rendra funeste. Vous l'avez compris, et votre talent, qui sut toujours se

respecter, n'a jamais revêtu les formes d'une pudeur plus exquise. Il ne suffit pas à cet ange de planer au-dessus de toutes les fanges immondes, vous ne permettez pas même que les franges de la tunique effleurent la poussière. Au lieu de vous traîner dans cette sphère misérable d'une sensibilité grossière, si éthérée qu'on la suppose, vous promenez votre vol dans les saintes régions de la foi, du patriotisme, de l'amitié. Vous trouvez qu'on y respire plus à l'aise, parce qu'on est plus près du ciel, et vous avez raison. Les plus belles inspirations viennent de là, parce que c'est là qu'on se plonge dans l'éternel foyer de toute poésie.

« Vous le voyez, mon cher poëte, ce n'est pas le critique en moi qui vous juge ; ce rôle est au-dessous du caractère auguste dont Dieu m'a marqué ; c'est comme évêque que je vous félicite, et je vous bénis en même temps de l'affectueuse bénédiction d'un père. »

LETTRE C

Nîmes, 8 janvier 1857.

Mille fois merci des tristes détails que vous me donnez sur l'affreuse mort de notre excellent ami, Mgr Sibour. Je vous ai déjà dit l'impression que j'en ai éprouvée ; votre peuple est une brute, malgré toute l'instruction des drames honteux qu'il reçoit, tous les soirs, dans vos théâtres.

C'est le même peuple qui, du temps du choléra, assommait dans les rues les prétendus empoisonneurs des fontaines publiques. Est-il encore un prêtre, celui qui est rejeté du sanctuaire? est-il raisonnable de ravager le jardin à cause qu'une plante vénéneuse en a été arrachée? Il y a des tempêtes dans ces signes.

Le ciel, comme les esprits, se couvre de ténèbres aux approches des grands orages ; mais rappelons-nous, mon cher ami, que la loi de l'équilibre régit le monde de la nature et le monde moral, et que la Providence ici-bas ne nous châtie que pour nous rendre meilleurs.

LETTRE CI

Nîmes, 2 février 1857.

Mon cher ami,

Lamartine a répondu, et répondu d'une manière charmante, je suis heureux de vous le dire.

On me remet l'article de M. Lenormand, inséré dans le *Correspondant;* il est admiré par tout le monde, et chacun me félicite; on ne peut dire mieux. Je n'ai qu'une observation à faire : j'aurais voulu que le boulanger fût oublié, non pas certes que ce souvenir m'humilie, mais je crains que cela ne sente la réclame et le phénomène, et mon plus grand désir serait d'être jugé en dehors de cette donnée. Je dis cela d'autant plus librement que, dans les *Traditionnelles*, je n'ai rien dissimulé de mon origine, et si je ne craignais d'être soupçonné de ce haïssable orgueil plébéien, je vous dirais que je ne changerais pas ma famille pour une autre. Tout ceci, mon cher ami, entre nous.

Vous me parlez d'une lettre que vous deviez écrire

au P. Lacordaire, qui a la malheureuse manie de frapper sur les rois, comme si les souverains collectifs étaient de meilleure pâte. Il y a dans cette dénigration des rois, et surtout de ceux de la maison de Bourbon, une maladresse encore plus qu'une ingratitude. Si vous voulez, avant l'envoi de votre lettre, me la communiquer, je vous dirai mon sentiment; vous avez bien fait de vous abstenir jusqu'à présent; j'ai attendu quinze ans pour publier la pièce à Lamennais, et je m'en suis félicité. Quoiqu'il n'y ait heureusement rien de commun entre Lamennais et le P. Lacordaire, je ne vois pas ce que l'Église peut avoir à gagner à déprécier l'autorité dans la personne de ses représentants temporels. Rien n'est moins opportun aujourd'hui où toutes les monarchies catholiques sont en voie de faire leur paix avec Rome, et plusieurs même l'ont scellée par un *concordat*. Vous souvenez-vous de cet abbé sans-culotte que nous rencontrâmes au déjeuner de M........? il y a beaucoup de sa logique dans la dernière catastrophe, et la déplorable victime était loin de le soupçonner! Hélas! oui, on a tellement amassé de haine sur les représentants de l'autorité, que l'exercice en est devenu mortel dans toute sorte d'institution. Cet abbé,

sans doute, reculerait d'horreur devant de pareilles déductions, mais combien de gens ont assassiné Louis XVI sans s'en apercevoir!

Adieu, cher ami, quand donc mettra-t-on de la mesure dans les choses? Car c'est cela qui fait vivre... même les principes.

LETTRE CII

Nîmes, 26 février 1857.

Mon cher ami,

J'ai lu et attentivement votre lettre au P. Lacordaire; elle est bien[1]; mais je voudrais, tout en parlant à l'homme, la généraliser, pour que toute l'école pût en prendre sa part, car le Révérend Père n'est pas malheureusement le seul à jeter la monarchie à la mer, afin de sauver le vaisseau de l'Église. Je ne sais pas ce que l'Église peut avoir à gagner à

1. L'intérêt que donnent aux observations de M. de Fresne cette lettre de M. Reboul et celle qui va suivre, nous engage à insérer dans ce recueil et les observations dont il s'agit et la réponse du R. P. Lacordaire, les unes en date du 6 et l'autre du 9 mai 1857.



de pareils sacrifices, mais je sais par expérience que l'abîme n'en sera ni moins profond ni moins avide. Sans faire de la monarchie une prescription de l'Évangile, et de la maison de Bourbon une famille de saints, je dis que l'une est le fait naturel du Christianisme, et que l'autre est une race qui n'a pas de rivale. Je me méfie des hommes reliés en veau, ouvriers révolutionnaires sans le savoir (ce sont les plus terribles) ils achèvent de faire perdre le peu de bon sens qui reste en France. Remarquez bien ceci. Le Révérend Père en veut à la monarchie, de Tocqueville à la noblesse, — Montalembert se fait l'apologiste de Saint-Simon, le furieux ennemi des bourgeois. Combien ont écrit contre le clergé ! Enfin, tout ce qui avait action dans cette vieille France était incapable ou corrompu. Il reste à savoir par quel miracle, avec de pareils conducteurs, cette nation est néanmoins devenue la première du monde, ce que disent, comme nous, ces messieurs, et avec une trompette plus ronflante, quand ils montent sur les échasses patriotiques ; il est vrai qu'ils parlent des conquêtes de 89..... Nous en jouissons !

Je vous entends me dire : Mais que faut-il faire ?

Concluez ! Publierai-je la lettre, oui ou non ? Je ne sais que vous dire, je commence à douter de l'efficacité des luttes de l'intelligence : nos temps ont besoin d'une logique d'une autre espèce ; j'ai peur (que Dieu me pardonne cette idée de désespoir), j'ai peur que le malheur soit seul capable de nous guérir.

Pour ne pas la voir au grand jour, la taupe révolutionnaire n'en ronge pas moins les racines de la société. La marée s'étend à des régions qui lui étaient inconnues : puisse-t-elle rencontrer la main de celui qui mesure l'expiation et qui dit aux flots : Tu n'iras pas plus loin.

P. S. — Je crains de n'avoir pas assez remercié M. Laurentie de son magnifique article. Si vous en avez l'occasion, ajoutez quelque chose de vive voix.

LETTRE CIII

Nîmes, 5 mars 1852.

Mon cher ami,

Hier le P. L... qui est le néophyte le plus aimé et le plus capable du Révérend P. Lacordaire, était

chez moi. Nous parlâmes longtemps *de l'esprit de son ordre*, et je lui fis part du mauvais effet que faisaient sur les hommes monarchiques religieux les attaques injustes contre les rois et contre la maison des Bourbons. Le P. L..., qui est un homme de mérite entra là-dessus dans des considérations où je ne pus pas le suivre. Mais je ne sais si je m'abuse, je sentais en moi que mes paroles *portaient* surtout en amenant le Révérend Père sur le terrain *pratique*, et en lui demandant de me désigner, tout compte fait de fautes et de bienfaits, une race de rois, une souveraineté collective, etc., qui fussent égales à nos Bourbons, et que, si nos rois avaient été, ce qu'il y avait après tout, de meilleur, il n'y avait pas de quoi tant crier ; que puisqu'on restait républicain malgré 93, on pouvait fort bien être royaliste malgré quelques amours illégitimes, malgré les égarements d'une paternité qui faisait tache à la majesté royale en élevant le fruit de ses faiblesses à la hauteur des princes de la maison. Tout cela, sans doute, est fort mauvais, si on oublie les vertus et les grandes qualités qui compensent les ombres du tableau ; et j'en reviens toujours à mon argument : *Trouvez-vous mieux ?*

Le Directoire, produit républicain (je ne veux pas aller plus loin), était-il composé tout de Josephs? Les vierges du temps avaient-elles conservé leur lampe allumée? Et la maison de nos jours n'est-elle pas en verre? pourquoi donc jeter des cailloux? Tout ce que j'avais à vous dire sur le livre de M. Nicolas, je vous l'ai dit; je ne puis, dans une lettre, développer ma critique, et d'abord, disons *que c'est un beau livre.* — J'aurais voulu que le *mets*, passez-moi mon expression, fût préparé pour un public laïque, que le livre eût été *plus concis*, *plus net*, *plus clair*, et réduit en conservant la même vertu, comme certaines préparations pharmaceutiques. Il ne faut pas être avare envers la Vierge; après avoir sincèrement séparé le Créateur de la créature, il faut tout lui accorder. Nicolas n'a pas dit plus que beaucoup de saints personnages; cependant je comprends votre observation en vue du temps présent!

Je vais refaire *le Dernier jour*, je viens de le relire, il vaut la peine du sous-œuvre. Je vais le travailler d'après le système des *Traditionnelles*, la sobriété. J'ai envie de refaire jusqu'au plan, j'ai déjà commencé des études. Dans la situation où je me trouve, je n'ai qu'un écueil à éviter, pour ne pas

aller à l'extrême : *la sécheresse*, mais j'aviserai, et voici mon programme : le rendre court en l'augmentant.

LETTRE CIV

DE M. DE FRESNE AU R. P. LACORDAIRE.

Paris, 6 mai 1857.

Mon Révérend Père,

Bossuet a dit : « Il y a des moments où il faut jeter de dures vérités à la tête de ses amis ! » — Je n'ai pas l'honneur d'être votre ami : mais l'admiration est un sentiment qui semble établir un lien entre celui qui l'éprouve et celui qui l'inspire. Souffrez que je m'en fasse un titre. Je viens de lire dans un numéro du *Correspondant* une de vos conférences de Toulouse. Pourquoi faut-il que j'y trouve une attaque qui me confond et qui, pour mes faibles yeux du moins, semble en dehors des sentiments d'un homme juste et d'un chrétien.

« Des générations de Rois, dites-vous, issues du même sang, se sont succédé pendant dix siècles au gouvernement d'un même peuple, et, malgré cette perpétuité d'intérêt et de commandement, ils n'ont pu couvrir, aux yeux du monde, les taches de leur père, et maintenir sur leur tombe le faux éclat de leur vie. »

Il n'y a point à s'y méprendre, on ne saisit que trop dans ce passage la pensée d'un outrage à la race des plus saints et des meilleurs de tous les monarques du monde.

La tombe! Les taches de la vie ! Ah ! pardonnez-moi de le dire, j'ai vu là avec horreur la tête sanglante de Louis XVI, tirée de la terre où elle fut jetée, pour être offerte en dérision aux haines populaires. J'ai vu le Juste, qui a couronné la première série de sa sainte et grande famille, arraché en quelque sorte des mains du bourreau, au moins silencieux et compatissant[1], pour être livré à l'insulte, à l'inimitié, au mépris.

Et l'orateur qui a oublié ainsi la *justice* dont il

1. Vous savez que le bourreau chargé de l'exécution de Louis XVI, touché d'admiration et de piété, fit dire une messe pour la noble victime.

parle, la *prudence* et la *tempérance* qu'il exalte, dit plus loin, en parlant des Romains, que *le peuple-roi fut une grande chose, et que son ombre illumine encore les plus hautes âmes de l'humanité.*

Ainsi, la vertu sauvage et souvent féroce des rois et des consuls de Rome (car je ne pense pas que vous y compreniez les empereurs) a trouvé grâce à vos yeux, et la haute, simple et chrétienne vertu de la dernière race de nos rois vous trouve impitoyable! Pourquoi? Peut-être parce que Henri IV, Louis XIV et d'autres ont donné de tristes exemples par leurs faiblesses et leurs amours, et parce que Louis XV, pourtant si plein de respect pour les traditions salutaires et les choses divines, amolli par les voluptés, a mené une vie honteuse, horrible, y est mort victime de l'éducation, des mœurs et des exemples d'un tuteur cent fois plus dépravé que lui, unissant l'impiété de l'athéisme à l'ordure de ses dépravations, le sale régent, qui, du moins, n'ôta point la couronne du front de son pupille.

Mon âme est pénétrée de douleur; vous l'avez traversée du trait le plus cruel, et pourtant je n'ai pas connu ces rois; ma famille obscure n'était point de leur cour; les larmes de ma mère m'avaient raconté

leurs malheurs, les récits émouvants de mon frère m'avaient fait connaître leurs vertus, leur bonté, les bienfaits de leur gouvernement, le bonheur de vivre sous leur doux empire. Pour moi, ils étaient comme des dieux, ils étaient véritablement les secondes majestés.

Et quand j'ai vu, au retour de leur exil, ces princes accomplir, sans être des héros ni des génies, de grandes choses, des choses vraiment prodigieuses, j'ai trouvé mon amour justifié, et j'ai remercié Dieu de sa prédilection pour la France. Laissez-moi, mon Révérend Père, laissez-moi, puisque vous avez tout oublié, résumer ici, en peu de mots, leur règne et leur histoire :

Ils ont payé les dettes de la République, du Consulat, de l'Empire, de deux invasions ; ils ont rétabli la flotte, rempli nos arsenaux et nos magasins laissés vides ; ils ont pourvu, par l'exemple des privations et des sacrifices, à d'affreuses disettes ; par la sage loi dite de l'indemnité, ils ont fait disparaître l'inégalité du sol, la rivalité des possesseurs, et rendu plusieurs milliards de valeur territoriale à la France ; ils ont fait l'utile et politique expédition d'Espagne ; ils ont entrepris l'établissement chevaleresque et

populaire du royaume de Grèce ; ils ont (quoi ! vous n'aviez pas dans votre pensée le souvenir de cette gloire), ils ont détruit la piraterie des mers et l'esclavage des chrétiens, en ajoutant à la France un royaume plus grand que ses propres limites. Enfin, en 1830, ils diminuaient, pour commencer et en s'excusant du trop peu, ils diminuaient de 90 millions l'impôt foncier qu'ils voulaient faire tout à fait disparaître ; et, tous les services largement dotés et pourvus, ils finissaient cette même année 1830, de si glorieuse et de si affligeante mémoire, par un budget normal et complet de 940 millions !

Non, la postérité ne pourra jamais croire à de si merveilleux faits accomplis avec simplicité et bonhomie par des princes que la calomnie a étouffés, quand ils n'opposaient à ses clameurs quotidiennes que leur douce humeur et leur amour pour les Français, et le bien dont ils couvraient leurs calomniateurs et la France.

Quand je songe aux paroles qui viennent de sortir de votre bouche, je me demande comment vous n'avez pas été retenu en pensant à ce jeune exilé dont on vous a sans doute quelquefois dit la droiture, la haute intelligence, la sagesse et la foi.

Et ne dites pas, mon Révérend Père, qu'occupé des choses de la religion, vous vous souciez peu du reste. Bossuet a défini la politique, l'art *de rendre la vie commode et les peuples heureux*. Sans la bénédiction du Ciel, on n'arrive point à cet art que les Bourbons ont si magnifiquement pratiqué.

Ils sont tombés ! Ah ! ne leur jetez pas le mot païen par excellence : *Vœ victis !* Je ne m'aveugle pas sur leurs fautes, ils sont tombés ; mais est-ce pour leur châtiment ou pour le nôtre? Et la peine qui a atteint, en 1848, le coupable de 1830, nous atteindra-t-elle à notre tour?

Je m'incline avec respect devant les décrets mystérieux et terribles de la Providence ; je vois nos temps fertiles en miracles ; j'ai vu en dernier lieu, dans un conflit que je blâmais, briller une armée de héros et de chrétiens qui me fait espérer en la clémence de Dieu pour notre chère et adorable France.

Vous aurais-je offensé, mon Révérend Père, en vous parlant comme je viens de le faire ? J'en serais bien chagrin, et je vous en demanderais pardon très-sincèrement, et ce pardon, quel que soit mon tort, vous me l'accorderiez, si mon cœur était à découvert, car vous y verriez que personne ne peut se sentir attiré

vers vous plus tendrement que moi ; que personne ne vous admire avec plus de passion et vous aime avec plus de respect que je ne le fais.

LETTRE CV

RÉPONSE DU PÈRE LACORDAIRE

A M. DE FRESNE

Sorèze, 9 mai 1857.

Monsieur,

Je suis très-touché de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date du 6 de ce mois, et je m'empresse de vous rassurer sur l'interprétation que vous avez donnée à une phrase d'une de mes conférences de Toulouse. Il s'agissait de montrer l'impuissance où sont les hommes de tromper ou de voiler l'histoire ; rien ne pouvait être plus frappant que de rappeler la connaissance qu'elle nous donne des fautes et des vices des princes malgré l'autorité héréditaire de leurs descendants. C'est là

une allégation des plus générales qui se réfère aussi bien aux empereurs de Russie et aux rois d'Espagne, par exemple, qu'à ceux de notre pays, et qui, même en s'appliquant à ces derniers, n'a rien d'offensant, parce qu'il est certain que, dans la meilleure suite de princes, quelques-uns ont infailliblement commis des fautes et même déployé un caractère odieux. Je nommerais Philippe le Bel, Louis XI et Louis XV dans la suite des Capétiens. Qu'est-ce que cela fait au mérite général de leur race? Je vous avoue très-simplement qu'à mes yeux, malgré les torts d'un certain nombre, la lignée des Capétiens est la plus illustre et la meilleure qui ait paru dans le monde, de Hugues Capet à Charles X inclusivement! Jamais, nulle part, je n'ai attaqué la monarchie française, mais seulement quelques-uns de ses rois, et j'ai toujours traité la monarchie tempérée à l'imitation d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, comme la forme la plus parfaite de gouvernement. Il est vrai que je suis partisan de la liberté civile et politique bien entendue; mais quelle que soit la valeur de cette opinion, elle n'a rien de blessant pour la monarchie et en particulier pour la monarchie française, qui fut toujours modérée par des prin-

cipes, des traditions, des mœurs et des lois, et qui n'a péri que pour avoir manqué, après Louis XIV, de princes capables de concevoir et de soutenir à propos, des réformes devenues nécessaires.

J'ai toujours été surpris, monsieur, qu'une plume et une parole aussi tempérées que les miennes aient fait, dans certains esprits, les impressions que j'y ai rencontrées. C'est pour moi une sorte de mystère. J'ai imprimé six volumes, et je ne crois pas qu'un honnête homme, quelles que soient ses opinions, puisse y relever une phrase excessive. On peut seulement me blâmer d'avoir des opinions libérales. Mais est-ce un crime quand on n'y joint pas l'excès, ou l'irréligion, ou la mauvaise foi?

Il m'a semblé, monsieur, que je vous devais ces explications, à cause du ton si aimable de votre lettre.

Veuillez les agréer, ainsi que l'hommage des sentiments très-distingués, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Permettez-moi de vous envoyer *franco*, par la poste, un discours où j'ai résumé mes opinions politiques.

LETTRE CVI

Nîmes, 20 mai 1857.

Mon cher ami,

J'ai lu la réponse du Révérend Père ; il se justifie, et c'est beaucoup, c'est une preuve que la lettre a eu son effet.

Si *la race des Capétiens est la plus illustre et la meilleure*, qu'on la laisse donc en repos! Le sentiment universel ne se trompe pas sur les tendances de l'illustre dominicain. S'il n'avait attaqué que quelques princes, et non la race, personne ne s'en serait étonné : il n'aurait fait que ce que tous les hommes de sens font en lisant l'histoire. Mais en fin de compte, mon cher ami, je suis heureux d'avoir connu sa lettre ; elle est pleine de modération et de convenance, et l'aveu que j'ai transcrit plus haut, me démontre que ce grand esprit sait s'élever où le génie n'arrive pas toujours, au bon sens de la foule, et qu'il juge, en définitive, la race de nos rois,

comme nous jugeons, nous, fidèles enfants de l'Église, la papauté, sans trop nous préoccuper des misères de l'homme qui ont pu parfois ternir le pontificat.

LETTRE CVII

Nîmes, 25 mai 1857.

Mon cher ami,

Dans tous les temps, il faudra une autorité pour régir les hommes et les lois avec pénalité (l'un ne va jamais sans l'autre). L'homme doit-il être conduit, ou peut-il se conduire ? Est-il déchu ou est-il complet ? De là, l'utilité ou l'inutilité du sacerdoce ; protestantisme ou catholicisme ; société ou socialisme ; Dieu ou l'homme. Voilà, mon cher ami, selon moi, la question. Et que l'on ne m'accuse pas d'aller aux extrêmes, j'ai dit *catholicisme*, et c'est selon moi la mesure par excellence, et la doctrine qui tient le mieux compte de l'homme et des choses d'ici-bas. Ce n'est pas l'extrême, c'est le milieu divin. La lutte est entre Dieu fait homme, et l'homme

se faisant Dieu. Moi aussi je suis plein d'espoir (*après l'expiation*), car si le mal n'était pas borné, ce serait le bien. La *révolution* (j'entends la vraie et non la révolution fantaisie) se dévorera elle-même; la vieille image mythologique de Saturne qui lui a été appliquée dès 93, a été, et sera son histoire.

LETTRE CVIII

Nîmes, 6 août 1857.

Mon cher ami,

J'avais bien médité ma dernière lettre afin que, tout en vous faisant une confidence pour motiver un refus d'aller à Paris, vous ne pussiez néanmoins vous méprendre sur ma situation et par conséquent sur celle de ma sœur. Ainsi vous trouverez bien, généreux ami, que je vous renvoie sans arrogance, ce que vous avez cru devoir adresser à ma sœur. *Nous n'en avons pas besoin*, puisque vous me forcez à cette crudité, et puis, est-ce que les services qu'elle peut vous avoir rendus et que vous avez cru

devoir qualifier sur l'enveloppe de l'envoi, peuvent être payés avec cette monnaie? Non, mon cher ami, non. La prière payée perd son efficacité. D'ailleurs, tout n'était-il pas déjà payé par ce que vous avez daigné faire dans le passé pour le poëte ? Si vous voulez vous acquitter, conservez-nous votre amitié et donnez-lui des manifestations que nous puissions accepter. Adieu, cher ami, pardonnez-moi cette bourrade, mais tout en avouant que vous l'avez certes bien méritée.

P. S. — Le thermomètre est monté aujourd'hui jusqu'à 39 centigrades, à l'ombre et au nord.

LETTRE CIX

Nîmes, 14 juin 1859.

Mon cher ami,

On m'a dit que les journaux commençaient à préparer la candidature de l'abbé de Lacordaire à l'Académie. Si cela était, vous pensez bien que je ne voudrais pas affronter l'immense ridicule de m'offrir,

ou plutôt que l'on m'offrît comme concurrent de l'illustre dominicain. Je vous prierai donc, mon cher ami, de voir les personnes qui s'intéressent à moi, afin de faire cesser toute démarche.

Je suis presque fâché d'avoir répondu, quoique avec réserve, aux propositions faites ; je ne sais pas si le refus, tout orgueilleux qu'il aurait pu paraître, n'aurait pas mieux valu pour tout le monde : cela me tracasse. Rendez-moi mes chansons, mon somme et surtout mes amis, et reprenez votre candidature.

Le genre grognard est ici en pleine possession de tout ; il est au théâtre, au cirque, dans les journaux, sur les murs, sur toutes les devantures, il est en topette, en pastilles, etc. Les Français gâtent tout par l'exagération. La victoire, mon cher ami, est douce au cœur du poëte, et je me réjouis, au milieu de l'affaissement public, de voir l'armée conserver sa vieille réputation et donner l'exemple d'un pareil dévoûment. Mais le chrétien et surtout le catholique souffre de voir ses frères s'égorger pour des motifs si *mal définis*, pour ne rien dire de plus, etc....

LETTRE CX

Nîmes, 30 décembre 1859.

Mon cher ami,

J'ai voulu devancer de deux jours mes vœux pour une année qui s'annonce sous de si tristes auspices. Que la Providence nous la fasse passer, s'il est possible, sans calamités ! Des mains imprudentes ou criminelles ébranlent des choses qui tiennent aux profondeurs des cieux et de la terre. L'homme se sent menacé jusque dans son âme. De sinistres pressentiments courent dans les foules des cités. Que Dieu se rappelle aujourd'hui notre légende : *Qu'il protége la France*, et surtout l'Église, qui a été de tout temps le principe de sa vie et de sa gloire ! Notre pays est sous l'impression de la première brochure. Malgré la nuit officielle le jour, un triste jour, se fait. Cela vous expliquera le sérieux de cette lettre dans une occasion où la plume épistolaire ne laisse tomber ordinairement que de riantes paroles.

Je n'ai pas le courage de vous parler de *Vivia*, et

si je ne savais que vous vous y intéressez, je garderais le silence. Cependant, il faut que je vous dise que j'ai achevé la mise au net. Dans les changements que j'ai faits, j'ai eu en vue la logique et la fidélité des caractères ; la plupart des critiques sont venues de l'inaction. Le caractère d'Hermias est développé, j'ai tâché que ce ne fût pas au préjudice du rôle principal de Vivia. Tout, je crois, s'y rattache sans l'effacer.

LETTRE CXI

Nîmes, 6 février 1860.

Je n'ai pas voulu, mon cher ami, renvoyer à demain pour répondre à votre affliction. Je sais ce qu'était pour vous votre frère. Quelque chose de filial se mêlait à l'affection que vous lui portiez. Homme de bon conseil et d'austère probité, c'était là que vous alliez confier vos peines et prendre des déterminations. Ainsi le temps, qui est l'action de Dieu, nous dépouille peu à peu de tout ce qui peut être pour nous une tutelle salutaire, jusqu'à ce moment

suprême où il nous met seul à seul avec lui. Tâchons de nous préparer à ce terrible tête-à-tête.

Offrez, je vous en supplie, à la famille de votre frère mes compliments de condoléance et dites-lui combien je prends part à sa douleur.

Le temps a des tristesses aussi et ce ne sera pas profaner le deuil de votre foyer que de vous entretenir de nos misères.

On dit à Nîmes que quelques conflits ont éclaté entre l'administration et le clergé. Ce sont de sinistres présages et les craintes sont universelles. On sent que quelque chose d'indispensable est en danger. *Les eaux ont été dévoilées dans leurs sources, la terre a montré ses fondements, parce que vous les avez menacées, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère.* Voilà la voix de l'Esprit saint. Il semble que Dieu, à bout de patience, a dit : Vous voulez toucher à mon arche? Eh bien, soit! Mais non, mon cher ami, croyons qu'en voyant *ses fondements*, la terre s'amendera.

LETTRE CXII

Nîmes, 24 février 1860.

Mon cher ami,

Quelques amis, après la magnifique brochure de l'illustre écrivain[1], avaient senti le besoin de la reconnaissance. On me proposa de l'exprimer dans ma langue, mon admiration y consentit. M. Villemain, sans avoir jamais cessé d'être chrétien, nous venait de plus loin et semblait avoir fait plus que les autres. Vous m'annoncez qu'une assemblée de catholiques s'est levée devant lui tout entière. Voilà la pensée qui est partie de Nîmes. La faute est à moi de l'avoir si mal rendue; mais si M. Villemain a cru que la pièce s'adressait au secrétaire perpétuel de l'Académie, signée par un postulant, il se trompe. Je suis loin d'un pareil calcul; aussi vous avez pris une bonne détermination de ne pas lui en parler. Jamais, mon cher ami, je ne me suis cru *sérieusement* candidat de l'Académie. Vous dire pourquoi, je n'en

1. Il s'agit de la brochure de M. Villemain sur la *Papauté et le pouvoir temporel des papes*.

sais rien. Voici ce qui pourrait rendre ma pensée : *je ne suis point du bois dont on les fait*; il n'y a point ici d'orgueil plébéien (le plus insolent de tous); cela vient, je crois, du sentiment vrai de ma position.

Je suis menacé de tomber ici à Nîmes dans le même écueil ; l'Académie du Gard m'a chargé de féliciter M. Guizot qui doit bientôt arriver pour le mariage de son fils, et présider une de nos séances. J'ai promis. Un refus aurait été une ingratitude, et ce qui pis est, auprès de certaines gens, une rancune catholique. Vous savez que c'est lui qui a dit quelques mots sur moi dans le docte cénacle. Mais à la visite de l'illustre compatriote, tout sera expliqué.

LETTRE CXIII

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Nîmes, 26 septembre 1860.

Monseigneur,

Il est des temps tellement misérables que l'esprit a besoin de se pencher vers les âmes fortes, afin d'y

raffermir ses convictions. J'ai lu tout ce que vous avez publié pour la défense du Saint-Siége, et le fidèle a bondi d'orgueil en comptant dans ses rangs un pareil défenseur. Il semble que, depuis que votre voix s'est fait entendre, l'épiscopat français ait retrouvé ces jours de combat qui ont toujours été pour lui ses plus beaux jours. Rien de la terre, je le sais, ne peut vous être offert pour un pareil service; mais que la Providence triple pour vous les saintes joies du devoir accompli! Après cette céleste récompense, je ne sais si l'humble poëte peut payer pour le chrétien, mais songez que son hommage [1] est une consolation et que son œuvre vous est envoyée sous les auspices de votre charité.

LETTRE CXIV

A MADAME LA COMTESSE DE CHAMBORD.

Nîmes, septembre 1860.

Madame,

Quand le sol tremble, la fidélité a besoin de faire connaître qu'elle n'a rien perdu de ses espérances,

1. Les *Traditionnelles* étaient jointes à cette lettre.

et qu'elle possède un principe plus sûr que les caprices de la fortune.

Agréez, madame, avec bienveillance, l'hommage que je dépose respectueusement à vos pieds[1].

LETTRE CXV

Nîmes, 29 octobre 1860.

Mon cher ami,

Il ne faut pas vous chagriner du refus de la *Comédie-Française*. Elle a mieux fait pour moi qu'elle ne le croit et que vous ne le croyez. Même *mûrs*, les raisins ne me tentaient guère. La réception m'aurait ramené à Paris, et je me souciais fort peu de subir les tribulations de la représentation, je bénis le ciel d'avoir délivré le pan de ma redingote d'un pareil engrenage. Vous savez, dans les visites que vous m'avez conseillé de faire, quelle était mon indifférence et le langage que j'ai tenu. Croyez qu'il était sincère. La plainte ici n'est pas permise ; l'auteur de l'épître à *Al. Boyer* ne devait pas s'attendre à une

1. Le volume des *Traditionnelles* était joint à cette lettre.

autre issue. Il fallait avoir votre confiance pour croire à la représentation de *Vivia*. Ne pensez pas que ceci soit de la rancune ni une injure pour des artistes que j'estime. Quand la pièce eût été un chef-d'œuvre (ce qui est loin d'être), elle n'était pas dans le besoin de la *direction*, de l'esprit du public. Pour parler comme M. de Maistre, l'ouvrage n'était pas assez mauvais pour être bon. La glorification des martyrs n'est pas à l'ordre du jour. J'avais d'abord pensé à tout cela et c'est, encore une fois, ce qui vous expliquera la mollesse de mes sollicitations qui n'avaient pour but que de vous satisfaire. Après tout ce que je viens de vous dire, je suis de l'avis de M. Thierry sur l'Odéon ; vous y trouverez les mêmes obstacles et moi les mêmes répugnances.

LETTRE CXVI

Nîmes, 22 janvier 1861.

Mon cher ami,

C'était hier le 21 janvier et *un lundi*. Il y a soixante-huit ans qu'à la même date et au même jour

de la semaine, un roi est mort et le coup dont on l'a tué *saigne encore*, selon l'expression cornélienne. Toutes les années cette date passe devant moi comme un fantôme, et m'apporte des visions sinistres : il me semble voir cette tête coupée demandant pardon pour la France, et le regard de la miséricorde divine se détourner d'elle, afin que l'expiation suive son cours. Maudite soit la nation qui, la première, donna l'exemple d'un pareil crime, qui jugea *le* juge et fit mourir celui qui, d'après la loi, devait toujours vivre! Maudits soient les abominables casuistes qui absolvent ou atténuent ces attentats ! Il faut se souvenir de tout le bien qui se fait en France pour ne pas désespérer. Encore une fois *ce long temps à saigner* de Corneille m'épouvante.

LETTRE CXVII

Nîmes, 22 février 1861.

Mon cher ami,

Lamartine m'a répondu en ami. La lettre, pleine de douloureuses confidences, m'a navré ; il y a quel-

que chose qui me dit que rien n'est désespéré dans cet homme. La souffrance lui parle, il faut prier pour lui. On dit que sa mère était une sainte femme. Les mères, dans le ciel, veillent avec une plus grande sollicitude sur les enfants qu'elles ont laissés sur la terre. Espérons !

LETTRE CXVIII

Nîmes, 6 juin 1861.

Mon cher ami,

Donnez à M. Keller le morceau qu'il désire avoir. Le vœu du grand orateur est un honneur pour l'humble poëte.

Votre fils m'a remercié de mon envoi[1] par une lettre charmante et pleine d'esprit. Il plaisante sur les *vénérables* maçons de ce Mazet[2] que, grâce à

1. Cet envoi se composait d'un impromptu burlesque que le poëte lui avait adressé pendant son séjour en Angleterre.

2. Nous avons déjà dit qu'un mazet était une petite maison (moins qu'une maison puisqu'on n'y couche jamais), avec un jardin clos. Le mazet de Reboul était très-près de sa demeure, à la porte de la ville.

l'intérêt que vous lui portez, vous avez élevé à la hauteur d'un événement!

Les processions se font ici avec une pompe extraordinaire et un ordre admirable. J'ai remarqué sur le parcours que la population, autrefois gaie et souriante du triomphe de son Dieu, était sérieuse et recueillie comme si quelque chose était menacé dans ces fêtes sacrées. Soyez persuadé qu'au fond de leur conscience enchaînée, ces populations répondent par un amour immense à l'immense haine que tant d'hommes puissants, de savants et de lettrés, etc., vouent au saint et vénérable Pontife attaché à la colonne de la flagellation.

LETTRE CXIX

Nîmes, 10 juin 1861.

Mon cher ami,

Il ne faut pas trop jeter des anathèmes sur ces tombes où Dieu est descendu pour ainsi dire à la voix du repentir[1]. Mais je suis bien de votre avis,

1. Il s'agit de la mort du marquis de Cavour, décédé le 1er juin 1861.

et entre nous, notre temps donne trop au talent. Le génie qui se consacre au mal, loin d'être une gloire, est une infamie plus grande. Platon a mille fois raison de l'appeler : *Industrie malfaisante*[1]. Ce mot d'*industrie* est surtout bien appliqué et répond à l'orgueil qui prétend à l'intelligence, l'intelligence qui ne saurait être que la région du bien.

La mort de cet homme a fait ici, comme partout, une profonde sensation, mais ce n'est pas en lui la fin de la vie qui a frappé les esprits. La *mort* d'un *mortel*[2] ne doit pas étonner. C'est la cessation de l'orgueil; c'est le recours à l'Église ; c'est la mère étouffée par le fils et qui trouve encore au fond de ses entrailles la mansuétude et le pardon. Voilà ce qui émeut l'Europe en ce moment, voilà le sermon prêché par la Providence pour l'oreille qui sait entendre.

1. Voici le mot de Platon : Toute science séparée de la vertu n'est qu'une industrie malfaisante.

2. Bossuet.

LETTRE CXX

Nîmes, 1er juillet 1861.

Mon cher ami,

Je ne crois pas me tromper; dans une de vos soirées j'ai, il me semble, ouï dire que Shakespeare était catholique[1], et que l'on avait découvert à cet égard des preuves certaines. Vous savez ce que sont ces sortes de questions dans les pays mixtes comme le nôtre, vous seriez bien bon de m'envoyer quelques notes. La *Revue de Nîmes* ferait, par la plume d'un de mes amis, un travail là-dessus, cependant rien ne presse. Je n'ai jamais pour ma part douté de la chose, Shakespeare est tout catholique d'esprit, d'allure, de surnaturalisme, je dirais presque de superstition, ce qui, en poésie, n'est pas toujours une mauvaise chose.

1. Le catholicisme de Shakespeare a été prouvé surabondamment par M. Rio, dans un volume qui a paru en 1864. Et, depuis cette publication, plusieurs pièces ont été découvertes qui donnent désormais à ces preuves un caractère de vérité incontestable.

LETTRE CXXI

Nîmes, 5 octobre 1861.

Mon cher ami,

J'ai diverses choses à vous apprendre depuis votre dernière lettre. D'abord, le docteur Godefroy m'a demandé de la part de la nièce de Woodswoïth, poëte anglais, créateur de l'école de *la Quille* (je ne serai jamais son disciple), un autographe que je lui ai envoyé ; puis M. le comte de Montalembert est passé à Nîmes, allant à Sorrèze voir son ami le P. Lacordaire que l'on dit bien malade. Quoique n'ayant que quelques heures à passer à Nîmes, l'illustre écrivain est venu me voir ; nous avons déjeuné ensemble chez l'abbé Lacroix, directeur de la *Revue catholique*, rien que nous trois. Le comte a été des plus aimables. Sa conversation a été pleine de verve et le déjeuner très-animé. Avant de nous quitter au chemin de fer, il m'a fait promettre de mettre en vers le chant polonais qui est dans sa dernière publication : *Une Na-*

tion en deuil. Le surlendemain la chose était faite. Vous sentez qu'un travail de professeur était au-dessus de ma patience. Le mot à mot m'aurait glacé. J'ai mieux aimé prendre l'œuvre par le grand côté. J'ai lu, et j'ai écrit sous l'empire de mes sensations ; vous trouverez ci-joint une copie, ou plutôt le brouillon de cette imitation. Je sais que ces choses vous font plaisir. L'envoi est pour *vous seul*. Comme je n'ai pas encore de réponse de M. de Montalembert, la publication serait une inconvenance. La lettre d'envoi au comte porte : *Vous en disposerez comme vous l'entendrez*. Je veux donc que la publicité parte de lui, si toutefois l'œuvre en est digne. C'est un acte de complaisance comme je l'ai dit plus haut, ou plutôt de reconnaissance.

J'ai reçu plusieurs journaux rapportant *la tête de saint Jean-Baptiste* avec quelques lignes bienveillantes, variantes des paroles tombées de la plume de M. Laurentie à qui je vous prie de renouveler l'expression de ma gratitude.

CHANT DE LA POLOGNE

IMITÉ DE LA PROSE DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

O Dieu qui, si longtemps dans sa lutte guerrière,
Fus de notre Pologne et l'égide et l'appui,
Et préservas son front paré de ta lumière,
Du joug humiliant qui l'accable aujourd'hui,
Tends-nous la main du haut de ton trône sublime!
Rappelle devant toi les jours de ta bonté;
Fais-nous, Seigneur, fais-nous remonter notre abîme...
Rends-nous notre patrie et notre liberté!

Dieu très-saint, qui, plus tard, calmant notre souffrance,
A notre sainte cause accordas des héros,
Généreux pionniers qui, de la délivrance,
Ont souvent aplani le chemin de leurs os,
Tu donnas pour témoin le monde à leur ouvrage.
Le flot envahisseur en fut épouvanté...
Mais la mer de nouveau dévore le rivage...
Rends-nous notre patrie et notre liberté!

Dieu dont le bras vengeur ne connaît pas l'espace,
Dont le jour éternel renferme tous les jours,
Écoute un peuple en deuil qui te demande grâce
Et contre l'injustice implore ton secours.

Tu peux, en un clin d'œil, désarmer la puissance,
Briser le long travail de la perversité...
Dans les cœurs polonais réveille l'espérance :
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Baume vivifiant des angoisses mortelles,
Que la vertu du sang de ton fils bien-aimé.
Ouvre la région des clartés éternelles
A tous ceux qui sont morts pour le peuple opprimé.
La gloire d'ici-bas n'est que peine et ténèbres;
Pour hâter leur repos dans la sainte cité,
Daigne accepter nos pleurs et nos hymnes funèbres :
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Que ton souffle divin dise à notre jeunesse,
Quoique près d'expirer sous des nœuds étouffants,
Qu'il faut que, tôt ou tard, la Pologne renaisse
Et libre, sur son sein presse tous ses enfants.
Jusqu'au dernier tronçon bénis son cimeterre.
Précipite l'espoir vers la réalité.
Oh! nous t'en conjurons, la face contre terre,
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

Ah ! si l'exil s'abreuve à si grande amertume,
Si la patrie humaine a de si doux attraits,
Qu'il faut, pour y rentrer, que l'homme se consume
Et jette à la moisson tant de sang pour engrais,

Malheur à qui perdra la patrie immortelle !
En attendant ce jour de terrible équité,
O Dieu compatissant ! couvre-nous de ton aile,
Rends-nous notre patrie et notre liberté !

LETTRE CXXII

Nîmes, 20 octobre 1861.

Je ne sais, mon cher ami, si les lignes que je vous envoie rempliront leur but. Dans tous les cas, excusez-moi auprès de lady Augusta[1] de n'avoir pu mieux faire. Vous m'avez indiqué un compliment et puis des idées *fortes* sur le catholicisme ; ce n'était pas du tout la même chose, j'ai choisi le mieux ; l'âge des madrigaux est loin de moi.

Ce n'est pas sans terreur que j'ai, dans la pièce de la Pologne, tracé le mot de *liberté*, mal défini et par cela même plein de danger. Vous aurez dû vous apercevoir que j'ai supprimé le mot de *tyran*, moins

1. Lady Augusta Bruce, aujourd'hui lady Stanley, fille de lord Elgin, qui a donné son nom aux marbres de Phidias, rapportés par lui du Parthénon à Londres. Elle est de la famille de Robert Bruce, héros et roi de l'Écosse.

parce qu'il était suranné que parce qu'il est de la langue révolutionnaire. C'est la pensée religieuse qui m'a arraché cette pièce. Les nations catholiques sont souffrantes, j'avais l'ardent désir de la résurrection de celle qui est la plus malheureuse et dont le passé compte tant de mérites. Vous voyez que les appréhensions de M. de Broglie n'ont pas dû me surprendre.

Je vous renvoie la lettre de M. Laurentie. Que Dieu me donne de justifier ses éloges ! L'estime d'un tel homme est une obligation pour l'accomplir : j'ai besoin d'un secours qui ne vienne pas de moi-même.

PENSÉES

A LADY AUGUSTA

L'esprit a parfois de ces *soudaines illuminations* qui lui font voir, pour ainsi dire, la vérité face à face. On pourrait croire que les effets de la chute sont, pour un moment, suspendus. Mais Dieu fait arriver des ténèbres plus soudaines encore qui ôtent jusqu'au souvenir des ineffables clartés que l'on vient de contempler, afin que la foi

ait tout son mérite et que rien, avant le temps, ne sépare l'ange de l'homme.

L'unité est le mode de l'être. Chaque fois que l'organe proteste contre l'organisation, il y a dissolution, et la dissolution n'est que la mort sous un autre nom.

O Vierge miséricordieuse! est-il possible que celui qui connaît ton fils te méconnaisse? Est-il possible que des fronts sur lesquels a coulé l'eau du baptême refusent de reposer sur tes genoux. Ah! fais-leur sentir le besoin de t'aimer. Fais-leur sentir que, lorsque la mère manque, la famille est mutilée.

LETTRE CXXIII

Nîmes, 2 novembre 1861.

Mon cher ami,

La circulaire Persigny est arrivée ici comme une bombe. Tout le monde est d'accord qu'en cette occasion la démence a tenu la plume et qu'un homme capable d'une telle rédaction ne serait pas resté vingt-quatre heures debout devant une assemblée

délibérante. Comme la rancune et le dépit seraient déplacés dans cette affaire où la religion et la charité sont en jeu, nous attendons la *sommation*, et en attendant, nous allons toujours. C'est une triste chose pour un gouvernement que d'avoir à surveiller les gens de bien. Vous pouvez croire que l'accusation de faire de la politique est un impudent mensonge. Je crois, Dieu me pardonne, que la Société est dissoute, non pas pour avoir fait de la politique, mais parce qu'elle n'a pas voulu en faire.

M. Guizot vient de m'envoyer son volume. Les dogmes fondamentaux de la religion et de la société y sont exposés et défendus avec le talent accoutumé de l'auteur. Il y a cependant quelques dissidences qu'il faut supporter en faveur de ce qu'il accorde. Ce qu'il accorde est énorme : *surnaturel*, chute de l'homme, nécessité du pouvoir temporel du Pape. Quant à l'homme d'État, il se montre dans ce dernier écrit à un degré éminent.

LETTRE CXXIV

Nîmes, 27 novembre 1861.

Mon cher ami,

J'ai reçu une réponse de lady Augusta où mon envoi est plus que payé. Cette lettre m'avait déjà préparé à la funeste nouvelle de la mort de madame de la Ferrière[1] que j'avais vue chez vous et que malheureusement je n'eus pas le temps d'apprécier. Car elle était déjà souffrante.

M. de Montalembert m'a remercié des vers de la Pologne de la manière la plus aimable; il les a en-

1. La comtesse de la Ferrière-Percy est la dernière du grand nom de Percy de la branche française, aînée des ducs de Northunberland, formée par madame de Swetchine. Madame de la Ferrière joignait un naturel exquis à l'esprit le plus austère. D'une simplicité charmante et d'une foi angélique, sa conversation et ses lettres avaient un attrait inexprimable; c'était une des femmes les plus distinguées de notre temps. Elle est morte encore fort jeune à Amélie-les-Bains, le 15 novembre 1861, entourée d'un époux et d'une mère désolés. La mère et la fille appartiennent l'une et l'autre à cette forte race de femmes chrétiennes dont les grandes aristocraties française et anglaise ont donné tant de modèles

voyés au *Correspondant ;* vous les trouverez dans le numéro d'hier que je viens de recevoir.

La Société de saint Vincent de Paul de la ville de Nîmes, fidèle à la hiérarchie qui est une loi essentiellement catholique, a donné sa démission dès que nous avons su que le conseil-général n'existait plus. Cette œuvre était très-populaire à Nîmes. Jamais, depuis sa création, elle n'avait donné le moindre prétexte au plus petit scandale. Puisse la charité particulière égaler maintenant la fécondité de la pieuse association !

La population catholique de Nîmes commence à sentir le mal que l'on fait. Ces jours-ci, à la rentrée de Mgr Plantier, il y a eu une de ces manifestations qui ne laissent rien à deviner et qui était depuis longtemps connue, en dehors des allures du temps.

J'ai vu dimanche, sur son invitation, au couvent de ses chères sœurs, le P. Étienne[1]. Cet homme-là est toujours le même, profondément aimable, et quelle raison et quelle foi ! Nous avons parlé de vous.

1. M. Étienne, successeur de saint Vincent de Paul, comme supérieur général des deux familles de saint Vincent, savoir les prêtres de la mission appelés communément lazaristes, de la mission de saint Lazare, leur berceau, et les filles de la charité.

J'ai lu la lettre de Mgr Dupanloup ! Quelle élévation ! Quelle vigueur, et, comme vous le dites, quelle mesure ! Un écrivain d'antichambre, je ne sais plus dans quel journal, a traité cela de *Capucinade.* Le mot, grâce à Dieu, n'est plus de notre époque. On peut aujourd'hui prononcer le nom de Dieu à l'Académie.

Parny est mort et Pigault-Lebrun aussi.

De ce coteau chéri tout voisin de la plaine,
Où croissent, sans jamais dépouiller leurs rameaux,
Le raisin de Corinthe et l'olivier d'Athène,
Par le plus beau soleil, je vous trace ces mots.

En français de mon mazet.

27 septembre 1861.

LETTRE CXXV

Nîmes, 27 décembre 1861.

Mon cher ami,

Je ne suis pas de ceux qui trouvent de la banalité dans les vœux que se font réciproquement les parents, les amis et même les simples connaissances

à chaque commencement d'année. Il y aurait un fort bon livre à faire sur une semblable matière et d'une profondeur philosophique à étonner l'esprit le plus superficiel. Pour ne prendre que ce qui se présente d'abord, que d'*amitiés*, de *reconnaissances* cet usage empêche de prescrire ! Combien de *froideur* réchauffée à ce soleil de Bethléem dont la pâleur est pour ainsi dire illuminée par l'espérance du salut du monde ! Je n'ai nullement besoin de mettre une conclusion à tout ce préambule ; votre cœur s'en chargera.

Je ne sais si je vous ai dit que le P. Félix avait prêché l'Avent ici. Sa parole a fait beaucoup de bien et son talent a excité l'admiration de notre population, pour laquelle, je puis le dire, il n'y a rien de trop élevé. J'ai déjeuné hier avec le Père chez monseigneur l'évêque avant son départ. L'homme est aussi admirable que l'orateur. Il retourne à Paris enchanté de Nîmes.

On avait écrit de Paris que l'ordre judiciaire et administratif devrait désormais s'abstenir de tout rapport avec Mgr Plantier. Ce brutal interdit avait soulevé d'indignation tous les cœurs qui ont conservé quelque peu d'indépendance et de dignité. J'ap-

prends ce matin que le président de la cour a fait aux magistrats des communications ministérielles qui révoquent ou amoindrissent de beaucoup la première décision. C'est bien. Il reste à savoir à qui ces terribles enfantillages peuvent profiter.

M. de Laprade vient de m'écrire. Sa lettre est belle de résignation sans emphase. Il me fait souvenir que son père, en 1830, eut, sans fortune, à subir une destitution qui frappa le fidèle, et que, pour lui, en ces sortes d'épreuves, son devoir a été dicté et le sera toujours par la mémoire de son père.

Je joins ici la lettre de Desmarets[1] ; elle est fort belle, offrez-lui mes compliments et mes vœux de bonne année. C'est un collègue que j'admire et que j'aime de tout mon cœur.

1. Jeune contre-maître de filature à Rouen. 126,000 voix l'envoyèrent à l'Assemblée constituante en 1848. Il y siégea à côté de Reboul. Il est devenu filateur quelques années plus tard : le traité de commerce avec l'Angleterre vient de le forcer à fermer provisoirement ses ateliers.

LETTRE CXXVI

Nîmes, 22 janvier 1862.

Mon cher ami,

J'ai à vous dire que j'ai passé une quinzaine de jours dans l'huile bouillante. Imaginez-vous que j'étais menacé d'une usine à faire pâlir Vespasien, et cela presque à la porte de mon mazet. Le maire, qui est étranger au pays, avait donné son approbation. Heureusement que la commission sanitaire, toute composée de Nîmois, a eu pitié du pauvre poëte, accoutumé jusqu'ici dans son cher et bien-aimé pays à tout autre encens.

J'attends la décision du préfet qui, je crois, sera conforme aux conclusions de mes compatriotes. C'est sur une route impériale que l'établissement devait être placé : il y a beaucoup d'opposants qui ont signé l'enquête qui vient d'être close.

J'avais envoyé deux mots de félicitations à Berryer sur le banquet qui lui a été dernièrement donné par le barreau de Paris. J'ai reçu hier en réponse deux

pages charmantes que je garderai comme un trésor; il faut avouer que l'ovation faite à Berryer était bien méritée. Cinquante ans sans déviation dans la ligne droite est une bonne fortune donnée à bien peu d'hommes politiques de nos jours.

LETTRE CXXVII

Nîmes, 9 avril 1862

Mon cher ami,

M. Keller vient de m'envoyer son discours; c'est un chef-d'œuvre de logique, d'atticisme et d'éloquence. Il a toutes les qualités par où peut se prendre la nature méridionale, plus réfléchie qu'on ne le croit dans sa chaleur et son énergie. Il a été apprécié ici dans toute l'étendue de sa valeur.

J'entends d'ici la musique du concours régional de Nîmes, cérémonie qui ne m'a jamais bien enthousiasmé. Je suis loin de mépriser l'agriculture et j'approuve les encouragements qu'on peut lui donner; mais Sully, à qui elle doit tant, mettrait plus de me-

sure dans les honneurs qu'on lui prodigue aujourd'hui. Spectacle gratis, convocation de l'Académie, du Conseil municipal, du préfet, le tout pour couronner des bêtes. Ne serait-ce pas là une dérision de la Providence, qui conduit un peuple qui découronne ses rois, à couronner des cochons ?

LETTRE CXXVIII

Nîmes, 5 mai 1862.

Mon cher ami,

Pour moi, je ne vous écris pas cette fois pour vous écrire, mais bien pour vous remercier de votre dernière lettre et de tous les détails qu'elle me donne sur la santé du saint-père. Je conçois toute la joie que vous m'exprimez de l'impression que cette sainte et grande figure a faite sur vos enfants. Vous me flattez de leur visite ; dites-leur que je serai heureux de les voir ici, de leur servir de cicérone, et que Nîmes est à voir, même après Rome et Naples. Que n'ai-je un palais au lieu de l'humble réduit de la rue de la Carreterie ? Il serait à leur service.

Les *Misérables* font ici du bruit, du moins chez un certain parti ; j'ai lu une grande partie de ces deux volumes ; malgré les prétentions affichées, rien dans le fond d'original. C'est toujours la glorification des rebuts du bagne et du lupanar, thème qui traîne depuis longtemps dans les livres et sur les théâtres. Je n'aime pas plus l'*évêque* de M. Hugo que le *curé* de Béranger ; l'un est un imbécile, et l'autre un ivrogne. L'auteur sans doute a de la vigueur ; mais il porte au faux jusqu'à l'absurde le défaut de ses qualités. C'est fort, mais c'est rugueux ; c'est du *casse-poitrine* et du *sacré chien*, de l'eau-de-vie de pommes de terre. Je ne sais pas ce que seront les autres volumes, mais, jusqu'à présent, cela m'a tout l'air d'une buvette de faubourg. Le tintamarre des organes socialistes me confirme dans cette opinion. La multitude, comme les rois, a ses adulateurs. Il me semble que la misère manquant de tout et fermant l'oreille au démon, aurait été un type plus digne de la renommée de l'auteur, quand ce n'aurait été, comme ils disent, que pour *changer de manière*.

Je suis absorbé dans mes corrections, ce qui vous expliquera mon long silence.

M. de Raineville m'a envoyé son livre : c'est jeune,

mais c'est bien écrit et plein d'avenir ; je répondrai un de ces jours.

LETTRE CXXIX

Nîmes, 19 mai 1862.

Mon cher ami,

Laissez-moi vous dire avant tout que je sors d'une cérémonie qui m'a touché jusqu'aux larmes. Avant son départ, Monseigneur a dit la messe, assisté de cinquante ou soixante prêtres qui l'accompagnent à Rome ; l'église était comble ; à côté d'habits noirs il y avait des haillons ; le devant de l'église était encombré par une foule pleine de sympathie pour le courageux prélat.

La visite de votre fils me met tout en joie ; j'espère que sa charmante compagne et lui voudront bien accepter un modeste déjeuner au mazet.

Que vos chers enfants viennent donc et vite ! Nîmes est magnifique dans ce moment ; c'est un jardin ; les chaleurs n'ont encore rien terni ; cela vaut l'Italie par les monuments et les sites, et beaucoup plus par

l'esprit. Je suis persuadé que votre belle-fille en sera enchantée, surtout si nous poussons jusqu'à Aigues-Mortes, comme je l'espère. Je crois que Marcellin ne connaît pas ces plages, pleines des souvenirs du saint roi. Ce petit voyage serait pour lui, je n'en doute pas, un pèlerinage.

Adieu, je vous écris à la hâte, sans relire ma lettre.

P. S. — Laissez-moi vous dire que, malgré votre envoi, je n'accepte que votre patience; ce sera assez pour votre générosité et pour ma reconnaissance.

LETTRE CXXX

Du mazet, 8 juin 1862.

Mon cher ami,

J'ai reçu vos enfants du mieux qu'il m'a été possible. La visite à Aigues-Mortes fut charmante. Le soleil se montra bon prince et ne daigna se faire voir qu'à travers des nuages bienfaisants. M. Philippe Vigne fut comme à l'ordinaire notre cicérone et s'ac-

quitta de son emploi avec une grâce appréciée par tous. J'aurais voulu donner à vos enfants le troisième jour pour la visite aux monuments ; mais j'étais pris pour le mariage d'une petite nièce ; mon absence aurait été, peut-être, mal interprétée, malgré toutes excuses, par des gens simples et à qui j'avais dit de compter sur moi. J'ai cru devoir leur épargner le chagrin de ne pas m'avoir, d'autant plus que tous me respectent et sont pleins d'attention pour moi. J'espère que Marcellin saura apprécier ces raisons. Sa femme est charmante[1] : absence complète de toute mièvrerie de salon parisien ; elle s'entretenait avec ma bonne sœur avec une simplicité adorable. Daignez lui offrir mes hommages et surtout mes regrets de n'avoir pas pu remplir tout mon programme.

C'est aujourd'hui la Pentecôte, la fête du Saint-Esprit. Puisse-t-il descendre avec toutes ses lumières et toutes ses bénédictions sur la catholicité assemblée maintenant à Rome ! Que la Providence est admirable ! Toutes les leçons qu'elle nous donne, toutes les

1. Elle est petite-fille d'un des généraux les plus populaires de l'Empire, et le plus digne de cette popularité non-seulement par ses hauts faits et sa valeur, mais encore par son noble et généreux cœur, le baron Daumesnil, défenseur de Vincennes en 1814.

épreuves qu'elle nous fait subir sont des bienfaits. Qui se serait attendu à cette grande manifestation qui semble nous ramener aux ferveurs des premiers temps de l'Église ? Plus que jamais nous devons adorer la main qui nous châtie pour nous purifier. Entre nous, ce malheureux pays d'Italie avait besoin d'être passé au crible ; l'ivraie y aurait étouffé le bon grain. Il y a des émotions qui ne peuvent se traduire que par des larmes ; je pleure comme chrétien et comme Français. La joie de l'un et de l'autre est égale. La France a une très-grande part au triomphe. Les mains, quoique chargées de chaînes, ont fait le signe de la croix, et le bâillon n'a pas pu l'empêcher de confesser son symbole d'une manière éclatante. Une fois encore *le Lion de Juda a vaincu ;* que la force brutale fasse maintenant ce qu'elle voudra ; aucune violence ne peut effacer la victoire du représentant du Christ sur la terre.

Avez-vous, mon cher ami, réfléchi au phénomène qui se passe de nos jours ? Dans cet affaissement moral des pouvoirs humains, comme aux quatrième et cinquième siècles, les peuples semblent chercher un autre abri. Cela vous explique ces empressements auprès de l'Église, ces étrennes, ces baisers donnés

par des enfants qu'elle n'a point portés. Jamais la Providence n'avait, d'une main plus ferme et d'une encre plus lisible, écrit ses intentions comme elle le fait aujourd'hui. L'Italie me fait l'effet d'un de ces cadavres de suppliciés que la justice humaine suspendait autrefois sur le grand chemin, afin d'épouvanter l'habitude du crime. Plus qu'en tout autre temps, nous devons, je le répète, bénir la main qui nous châtie. *Il n'y a point de paix pour l'impie.* Cela est vrai pour les individus comme pour les nations; leur apparente prospérité ne les engraisse que pour les appétits de la mort.

Adieu, j'allais vous dire encore bien des choses, mais la messe, la grand'messe, est aujourd'hui d'obligation. Je vous quitte pour le banc-d'œuvre où je vais m'asseoir en bon marguillier.

LETTRE CXXXI

Nîmes, 16 juin 1862.

Je suis dans le labeur de l'enfantement d'une pièce sur les événements du jour, la canonisation des mar-

tyrs du Japon qui fut proclamée à Rome, le jour de la Pentecôte 1862. Vous la recevrez demain ou après. Faites, je vous prie, qu'elle paraisse en temps opportun. Quoique ma tete soit ailleurs, je voudrais vous faire quelques observations sur votre avant-dernière lettre : il y a là, chez vous, mon cher ami, de l'exagération. Sans doute les scandales de l'autel brûlent le front de Dieu. Cependant tout le mal ne sort pas de là. Ce qui est en dehors du sanctuaire fournit son contingent et a sa responsabilité. Vous me permettrez, pour cette fois, de me ranger du côté de Voltaire qui dit quelque part, que, *dans les temps les plus corrompus, l'ordre religieux est toujours infiniment moins atteint que les autres*. Déjà, avant votre lettre, j'avais exprimé votre opinion, mais non pas dans le sens absolu.

Adieu, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; une surabondance d'hémistiches coule dans mon cerveau. Je suis monté, le fer est chaud, il faut le battre.

LA PENTECOTE DE 1862.

« Vous qui voulez le voir et l'adorer encore,
« Hâtez-vous, car on va le descendre au tombeau ;
« Le Christ est dépouillé même de son roseau,
« Ce soleil éternel n'était qu'un météore. »
La haine des pervers, le mensonge vénal,
Le palais parfumé, le bouge méphitique
Répétaient à l'envi ce lugubre cantique,
Et tous croyaient toucher au triomphe du mal.

Le fidèle, témoin de cet excès d'audace,
Se désolait d'avoir vainement combattu ;
La foi faisait appel à toute sa vertu
Et priait le Seigneur de dévoiler sa face :
Quand viendra ton moment, Dieu vengeur d'Israël !
Laisseras-tu Baal envahir ton domaine ?
Regarde, et prends pitié de la faiblesse humaine ;
Le calice épuisé s'emplit encor de fiel !

La pierre du salut est traitée en argile ;
Ton fils, ton divin fils, n'est-il plus le Dieu fort ?
Des fentes des rochers qu'avaient brisé sa mort,
N'est-ce pas toi qui fis sortir son évangile ?

Pourquoi brûler la main qui tient ton encensoir?
Et le Dieu d'Abraham ne s'est plus fait attendre,
Et, dépouillant le sac, et secouant la cendre,
Le croyant se relève et rayonne d'espoir.

Le Pontife a prié sur les os de saint Pierre;
Dans la crypte sacrée il a versé des pleurs,
Et l'apôtre a daigné conseiller ses douleurs,
Car la nuit de sa tombe est pleine de lumières.
« J'ai reçu le flambeau des saintes vérités;
Dieu l'a, de main en main, fait passer dans la tienne :
Dans les jours qu'il te fait, mon fils, qu'il te souvienne
Qu'on n'a pu dans mon sang éteindre ses clartés.

Le ciel me fit parler, parle par ma parole;
Définis les devoirs des peuples et des rois.
Nul bruit n'est assez grand pour étouffer ta voix :
Ta voix retentira de l'un à l'autre pôle;
Le Christ a préparé le cœur de tes enfants,
Il a vanné son grain et nettoyé son aire,
Pour qu'un froment plus pur soit semé sur la terre,
Et que la foi renaisse à des jours triomphants.

Tu vas, martyr comme eux, décerner la couronne
A ces saints confesseurs, premiers fruits du Japon,
Tombés en disputant leur patrie au démon,
Pour un rachat futur riche et féconde aumône !

Que ce jour ne soit pas seulement pour les yeux;
Qu'un grand enseignement sorte de cette fête :
Qu'elle apprenne au lévite à quel prix on achète
Le sublime pouvoir d'unir la terre aux cieux. »

Et, selon le conseil de l'ombre inspiratrice,
Le saint-père a parlé. Des bords les plus lointains,
Comme poussés vers lui par des souffles divins,
Les enfants sont venus partager son cilice.
Élargis tes remparts, ô reine des cités !
Ton sol ne peut suffire à cette multitude :
Temples dont la grandeur faisait la solitude,
Vous serez trop étroits pour ces solennités.

Tous les peuples divers de race et de langage,
Mais unis par la foi sous le même étendard,
Tous sont là, palpitants sous le divin regard
Du grand docteur qui va recueillir leur suffrage.
Frères, après avoir mis les saints sur l'autel,
J'ai dû, gardien du temple, infliger l'anathème
Au front d'Héliodore… au nom du Dieu suprême.
Répondez ! Ai-je fait selon l'ordre éternel ?

Et, grâce à l'Esprit-Saint qui plane sur ces têtes,
La justice a son jour, le droit est proclamé,
Le phare est immuable et demeure allumé
En dépit de tous ceux qui vivent des tempêtes.

Et maintenant, ô rois ! préparez vos bâillons,
Dormez sur votre glaive ou parlez par la foudre ;
La divine unité ne saurait se dissoudre,
Ce jour sera plus fort que tous vos bataillons.

Je ne sais ce que peut la force en son délire,
Mais je sais que Dieu seul peut disposer des cœurs,
Que l'arche est un fléau pour tous ses ravisseurs,
Que le crime est trompé dans tout ce qu'il désire.
Le Nil semble parfois submerger sans retour
Sous ses flots orgueilleux la grande pyramide,
Mais bientôt délivré de son linceul humide,
Le géant sort vainqueur du déluge d'un jour.

Juin 1862.

LETTRE CXXXII

Nîmes, 1er juillet 1862.

Mon cher ami,

Les exemplaires de votre rapport[1] ne me sont arrivés que dimanche, et le lendemain tout était à sa

1. *Rapport sur les diverses missions de la Chine et autres secourues par les dons de la Sainte-Enfance.* Voir dans les Annales de l'œuvre.

destination. Je n'ai pas voulu employer l'office de ma servante, qui a contracté auprès de son maître la maladie de la distraction. Elle avait gardé trois jours dans sa poche une lettre de votre belle-fille.

Mgr Plantier m'a écrit sur *la Pentecôte de* 1862 ; il apprécie l'œuvre bien certainement au-dessus de sa valeur. Les circonstances actuelles m'ont empêché de mettre dans ces strophes tout ce qui était dans ma pensée. La *sonorité*, qualité qui échappe aux prosateurs, n'est pas toujours là ce qu'elle devrait être. Le vers dit autant par l'harmonie que par l'idée. Mais, encore une fois, le temps manquait et nous sommes arrivés tout juste à temps. Vos observations sur les corrections sont judicieuses, mais qu'y faire? Après tout, l'effet général a été bon.

Il faut que je vous dise que je n'ai pas encore envoyé à Rose le rapport que vous lui destinez[1]. Je veux le lui remettre moi-même.

1. M. Rose, jeune sculpteur d'un rare mérite, est auteur des bas-reliefs du Chemin de la Croix qui se trouve dans l'église de Saint-Paul à Nîmes, à côté des admirables peintures murales d'Hippolyte Flandrin. Ainsi, cette ville, aux convictions religieuses pourtant si ardentes, n'a pas séparé deux artistes d'une communion différente.

LETTRE CXXXIII

Nîmes, 19 juillet 1862.

Mon cher ami,

Félicitez de ma part M. Laurentie sur son article de la *reconnaissance* du royaume d'Italie ou plutôt piémontais par les souverains du Nord, descendus, par cet acte, au rang des sujets de la révolution. Cet article est magnifique de style, d'indignation et de logique. Je vous l'ai dit souvent, cet homme n'est pas apprécié comme il devrait l'être. Comment M. Laurentie n'est-il pas de l'Académie? Beaucoup dans la docte assemblée ne le valent pas; mais cela est-il possible avec cette rigidité de principes qui ne cède rien?

J'ai envoyé ma pièce à M. de Falloux. Cet homme, en 1848, eut le rare mérite de joindre la parole à l'action; quand l'histoire pourra se faire, je crois qu'il lui sera réservé une belle page.

LETTRE CXXXIV

Nîmes, 31 août 1862.

Mon cher ami,

Vous voyant bien décidé à trouver la pièce mauvaise, même avant de la connaître, j'ai longtemps hésité à vous l'envoyer[1]. Mais enfin, la voilà. Ce n'est pas, selon votre programme, *éclatant comme le soleil*. Les soleils aujourd'hui sont fort rares, et les aigles qui peuvent supporter leur éclat ne sont pas bien communs. Critiques et auteurs, il faut savoir en prendre son parti.

Parlons sérieusement. J'ai voulu montrer le sens monarchique étrangement défiguré de nos jours et confondu avec le despotisme. La tâche était-elle au-dessus de moi, c'est possible. De mauvais vers ne sont pas un grand crime, surtout quand ils ne sont

1. M. Reboul parle d'une tragédie dont l'action, empruntée au huitième siècle, se passait dans les Arènes de Nîmes. Lui-même jeta son manuscrit au panier.

pas publiés. Vous me les pardonnerez ; et puis, ronger quelque chose calme les nerfs : cela vous fera *passer une heure ou deux*.

Le bruit court ici que Garibaldi est pris ; il ne reste à prendre que les preneurs.

LETTRE CXXXV

Nîmes, 9 septembre 1862.

Mon cher ami,

Je vous remercie mille fois de votre bonne lettre ; vous êtes mieux et je m'en réjouis ; cela a calmé les blessures faites à la vanité du poëte, blessures qui tournent toujours à son profit. Il est bon, quand on est grisé, que quelqu'un vous reconduise à votre gîte. Je laisserai dormir la pièce pour la revoir de sang-froid.

Mille fois merci encore de la lettre qui termine votre envoi, c'est une des plus belles du prince ! Quelle magnifique brièveté ! quel sentiment de dignité royale est répandu dans quelques lignes ! et

qu'on est fier de rester fidèle à une cause qui a le bonheur d'avoir un tel chef! Ce n'est pas pour rien que Dieu l'a comblé de ses dons; il y a là une espérance qui ne mentira point.

LETTRE CXXXVI

Nîmes, 19 septembre 1862.

Mon cher ami,

Je commence par vous dire que la multiplicité de vos lettres me donne un réjouissant bulletin de votre santé; je suis presque tenté de vous dire : *Continuez, la belle Arsène !* Vous me faites grandement plaisir; je dis grandement pour ne pas employer le mot marseillais.

La fin de votre lettre à M. Foucher de Careil est d'une politesse du meilleur goût. Vous êtes au surplus bien bon de vous casser la tête et de vous occuper de ces rêveurs allemands; il y a longtemps que j'ai commandé au portier de mon esprit, si ces messieurs venaient me demander, de leur dire que *je n'y*

suis pas. Ces vieilles erreurs mises à la sauce des nouvelles ténèbres, m'ont paru toujours très-indigestes. J'en ai dit un mot dans l'*Homélie*, j'ai parlé

De ce leurre éternel où se prennent les sots,
La pompe de la phrase et le ronflant des mots.

Je ne sais pas si vous reconnaîtrez Renan dans ces deux vers ; car, d'après vos dernières critiques, je vous tiens homme à ne pas reconnaître le *soleil* dans *l'astre du jour;* ceci me ramène à la pièce *aux Rois*. Votre version ne dit pas tout ce que j'ai voulu dire. Il y a, il est vrai, dans la mienne, des vers mal venus qui seront corrigés. Je vous l'ai déjà dit, je laisse reposer la pièce dans le tiroir, afin de la reprendre avec un esprit moins fatigué et plus clairvoyant.

Veuillot m'a écrit une lettre pleine d'éloges au sujet de la *Pentecôte*. Quoique plusieurs lettres de félicitations me soient parvenues au sujet de cette pièce, je ne sais si la politesse n'entre pas un peu dans le suffrage de notre ami ; je ne veux pas vous en dire les termes, ce serait quitter la plume pour l'encensoir, qui est un engin dont la bienséance défend de se servir pour soi-même.

Rien n'est plus difficile à faire qu'une prière ; la

piété sincère seule y réussit ; celle de notre ami Desmarets est profondément sentie. Elle résume bien des douleurs qu'elle voudrait consoler, et se sent du milieu où elle a été inspirée.

Je veux parler de ces misères sans résignation qui sont plus particulièrement le lot des populations industrielles où Dieu n'est plus un recours et où le ventre seul a faim.

LETTRE CXXXVII

Nîmes, 14 novembre 1862.

Mon cher ami,

Pardonnez-moi de vous entretenir d'une pièce qui n'a pas su vous plaire : la pièce *aux Rois*; j'ai fait des corrections et des suppressions ; j'espère, si je ne me trompe, que vous reviendrez sur votre première opinion. Je n'affirme rien; les poëtes comme les maris sont toujours les derniers à s'apercevoir des infidélités de leur compagne.

Cependant je veux, malgré tout, vivre en bon mé-

nage avec les Muses. J'ai projet de faire un pendant à ma philippique, et après avoir parlé *aux Rois*, de parler *aux Peuples*, qui ne sont pas moins coupables. Quand l'air est empoisonné, tout le monde en prend sa part ; eux aussi sont déjà châtiés et la parole sainte est justifiée. *Malheur au peuple qui abrége le règne de ses rois !*

Je crois qu'il y aura dans un tel sujet de beaux vers à faire. Je vais au premier jour recommencer à remonter le roc qui retombe toujours. Ce rôle de Sisiphe littéraire est dans ma destinée ; qui a bu boira. J'allais vous citer aussi Tantale, mais la mythologie n'est plus de mode. Si nous sommes barbons, tâchons de ne pas le paraître.

Voici la pièce citée dans cette lettre :

AUX ROIS

I

Quoi ! Pasteurs revêtus des attributs suprêmes,
Vous allez à la mort vous offrir de vous-mêmes !
Et, par un stratagème inconnu jusqu'à vous,
Pour sauver le bercail, ouvrir la porte aux loups !

Si c'est là votre vœu, que le ciel l'accomplisse!
Car c'est peut-être aussi le vœu de sa justice,
Qui ne peut rien souffrir d'inutile ici-bas,
Et coupe les rameaux qui ne produisent pas.
Depuis longtemps, d'ailleurs, infidèle à son rôle,
La pourpre à tous les yeux montait sur votre épaule.
Eh! bien soit; aux plus forts livrons les grands chemins,
Sous les faits accomplis abritons les mandrins.
Et vous pensez que Dieu vous a mis sur la terre
Pour vous croiser les bras et pour regarder faire?
Qui n'est prêt à mourir ne peut longtemps régner,
Et la force se perd qui veut trop s'épargner.
Eh! n'entendez-vous pas la horde sanguinaire,
Complice de celui que vous tenez pour frère,
De son Harmodius célébrer le couteau,
Et d'un laurier infâme honorer son tombeau?
Elle nous crie à nous : « Est-ce assez de mécompte?
Vos rois ont épuisé la coupe de la honte,
Et voulez-vous encor combattre pour des dieux
Qui préfèrent la boue à la hauteur des cieux!

II

O Rois, réfléchissez et rentrez en vous-mêmes!
Qu'un démenti brûlant tombe sur ces blasphèmes!
Enfant, dans ma famille on m'a dit bien des fois,
Que Dieu sur votre front avait posé ses doigts;

Ne vous étonnez pas de l'accent de ma peine :
C'est le cri de l'alarme et non pas de la haine.
Les peuples de l'Europe, en leur lit de douleurs,
Se tournent sans jamais trouver séjours meilleurs.
Puisse un remords, passant à travers votre rêve,
Vous dire que d'en haut votre pouvoir relève,
Que sur votre couronne on voit briller la croix,
Vous montrer vos devoirs et vous réveiller rois !

III

Et qu'on ne dise pas que, prophète pour rire,
J'exagère l'orgie afin de la maudire ;
Jamais plus éclatant et plus audacieux,
Le mal pour s'affirmer n'a pu crever les yeux.
Jamais, sans le secours du manteau de Cassandre,
L'esprit, sur l'avenir, n'a pu moins se méprendre ;
Ni moins confondre, en proie à tout ce qu'il pressent,
Les parfums d'une fête et la vapeur du sang.

IV

Ah ! si les nations, d'après le divin livre,
Peuvent, près de leur fin, se guérir et revivre,
Ramassez, pour répondre à cette auguste fin,
Ce qui peut vous rester du baptême divin !

N'êtes-vous pas des fils de grande et forte race?
Regardez vos aïeux dont vous voilez la face;
Et pour défendre encor ce qu'ils ont défendu,
Commencez le combat si longtemps attendu;
Que si vous ne pouviez triompher des ténèbres,
Ne vous dérobez pas à des lauriers funèbres;
Vaincus, levez la tête, et plus haut que le sort.
Sachez mourir en rois pour régner dans la mort.
Le Dieu qui s'immola sourit au sacrifice,
Et féconde le sang versé pour la justice!
Votre droit renaîtrait de vos derniers soupirs,
Car l'autel est sauvé quand il a des martyrs!

LETTRE CXXXVIII

Nîmes, 21 novembre 1862.

Mon cher ami,

Le démon de la propriété ne tient pas encore si fortement mon âme, que je ne puisse voir à côté de moi, un petit lopin de terrain, sans être trop affligé de ne pouvoir le joindre au mazet. Ce que j'ai me suffit; il fait ma joie et celle de ma famille. Nous y allons passer ordinairement le dimanche. Je n'y vais jamais sans

me souvenir de la bonne idée que vous me donnâtes en *wagon*, revenant du *Bel-Air* à Paris, d'essayer un pareil remède ; l'ange de l'amitié vous inspira. Lors de la construction, nous plaçâmes, à l'insu de l'ouvrier, une petite boîte en plomb, contenant une grande médaille à l'effigie de la *Bonne-Mère*. Ce petit coin de terre est un lieu béni ; il donne des récoltes fabuleuses pour sa dimension.

Votre dernière lettre est pleine de judicieux conseils pour la pièce à entreprendre ; j'en tiendrai compte. Je fais seulement une observation qui nous met au surplus d'accord sous l'apparence du dissentiment. Oui, le souverain est responsable, mais j'ajoute les peuples aussi, quand ils se font souverains. L'habitude de séparer les peuples et les souverains est une misère du temps. Sans *souveraineté*, il n'y a plus de nations, ni même de peuple. Il n'y a qu'une agglomération d'individus ; quand je dis *souverain*, vous m'entendez, je sais que vous connaissez la langue politique, cela s'applique à toute forme de gouvernement. Tenez pour sûr qu'on déraisonne quand on dit *qu'une* nation se fait son souverain. Une nation qui n'a pas encore de souveraineté, n'est pas plus une nation qu'un corps, quand il lui manque la tête,

n'est un corps. La métaphysique de Rousseau et de ses adeptes ronge l'Europe, et Dieu fasse qu'elle ne la tue pas !

Il est bien dommage que le papier ne soit pas plus grand ; j'étais lancé ! Ce sera pour une autre fois. Étant borné, je me borne à vous dire que je vous renvoie la pièce *aux Rois*, dût-elle encore vous faire enrager !

LETTRE CXXXIX

Nîmes, 6 décembre 1862.

Il fait ici un temps affreux, la pluie ne cesse pas depuis deux mois ; j'ai rêvé cette nuit que j'avais des écailles, il m'était poussé des nageoires ; moitié homme, moitié poisson, j'étais une espèce de caliban aquatique. J'ai cru un moment à la Genèse des philosophes ; je me suis souvenu de ces vers ironiques de Voltaire :

Les hommes autrefois ont été des poissons,
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase.

Je trouvai le proverbe *comme un poisson dans l'eau*

on ne peut plus menteur. Mon rêve continuait quand la morsure d'une baleine m'a réveillé en sursaut, ne trouvant heureusement, à côté de mon lit, d'autre baleine que les baleines de mon parapluie, tout maculé des rafales de la veille.

Parlons sérieusement ; le temps est désastreux pour nos pays où rien n'est prévu pour se préserver de ses conséquences. Tous les travaux sont suspendus ; la suppression de la charité religieuse laisse de cruelles lacunes dans nos faubourgs ; le silence règne sur la douleur et sur la faim. On traiterait de ganache quiconque oserait soutenir que la bienfaisance municipale ne suffit pas ; ce serait une injure aux principes de 89.

Je suis bien occupé, mais je penserai bientôt à la copie promise de l'*Homélie*.

LETTRE CL

Nîmes, 30 décembre 1862.

Mon cher ami,

Je ne puis pas trouver un moment plus heureux pour vous souhaiter une bonne année, moi et toute

la famille : le bon Dieu est pour ainsi dire chez nous. Le saint viatique vient d'être apporté à mon beau-frère, malade de vieillesse. Cette cérémonie, que j'ai vue, hélas! tant de fois, m'a ému aujourd'hui plus que jamais. Que Dieu m'a paru grand dans cette modeste chambre que vous savez! Après le départ du saint prêtre qui est un ange de charité, la maison a été remplie d'un calme que je ne saurais définir. Le vieillard, sous la blancheur immaculée de son bonnet de coton, était d'une résignation presque radieuse. La divine nourriture semblait avoir éloigné les appréhensions de la mort. Que vous dirai-je, mon cher ami? Tout ce que j'ai pensé et senti pourrait se résumer en ceci : Quitter Dieu est une folie, puisqu'il sait répandre jusque dans le deuil un tel contentement. *Il est juste, il est équitable et salutaire, il est souverainement raisonnable de vous rendre des actions de grâce, ô Seigneur !...*

J'avais fait le projet de vous envoyer une plaisanterie rimée pour vos étrennes; je m'en abstiens afin que rien ne fasse tache sur ce jour.

LETTRE CXLI

Nîmes, 17 janvier 1863.

Mon cher ami,

Voici la plaisanterie promise dans ma dernière lettre. N'allez pas monter sur le grand dada de la critique. C'est pour faire suite au rêve aquatique. J'ai fait cela quand la pluie ruisselait aux vitres du mazet, et que la plaine était inondée. C'est une poésie d'almanach ; si elle ne vous amuse pas, jetez-la au panier.

Voici cette pièce :

A MONSIEUR MATHIEU, DE LA DROME

O grand prophète de la pluie,
Non, tu ne t'es point fourvoyé ;
Sous les averses qu'il essuie,
Paris, dans la boue est noyé.
Il pleut de toutes les manières :
Il pleut d'horribles charlatans,
Il pleut des drogues mortifères,
Quand viendra le beau temps ? (*Bis.*)

Il pleut des poufs et des réclames,
Des grands hommes de feuilleton ;
Des Brutus, jadis fières âmes,
Mais aujourd'hui baissant le ton ;
Il pleut des romans hystériques,
Écrits par des boucs impotents ;
Il pleut des catins poétiques :
Quand viendra le beau temps? (*Bis.*)

Il pleut des succès de scandale,
Des dramaturges patronés,
Commis à l'œuvre *sociale*
De mordre des gens bâillonnés ;
Il pleut des muses qui bafouent
Leurs dieux devenus indigents ;
Il pleut des gredins qui les louent :
Quand viendra le beau temps? (*Bis.*)

Il pleut, pour l'honneur qui se lasse,
Des proxénètes à blason,
Beaux esprits ouvrant avec grâce
La porte de la trahison ;
Il pleut des geais, il pleut des pies,
Qui, sur des tombeaux éclatants,
Font ce que faisaient les harpies :
Quand viendra le beau temps? (*Bis.*)

Paris, aussi Paris s'arrose
Du libraire Vespasien,
Qui, lorsque l'or est dans la chose,
Compte tout le reste pour rien ;
Chacun peut voir sous sa vitrine
Ces Mémoires exorbitants,
Défroques de la guillotine :
Quand viendra le beau temps? (*Bis.*)

Pour consoler dans leur souffrance
La pudeur et la probité,
Ah! quand tombera sur la France
Le grand jour de la vérité!
N'en vois-tu pas quelque symptôme?...
Pour faire fuir ces chats-huants,
O Nostradamus de la Drôme!
Quand viendra le beau temps? (*Bis.*)

30 décembre 1862

LETTRE CXLII

Nîmes, 19 février 1863.

Mon cher ami,

Giboyer est mort ici. Représenté deux fois à grands renforts de police et de gendarmerie, il n'a pas osé paraître une troisième fois : la moutarde montait au nez des Nîmois. Le véritable public lui préparait une réception digne. J'ai lu cette pièce : c'est médiocre, elle n'a d'importance que sous le rapport politique ou plutôt *social*. Tous les traits sont dirigés contre les forces conservatrices que la France possède encore. Cela donne à réfléchir. C'est une machine de guerre partie de la direction de l'esprit public. Le patronage dont tous les préfets l'entourent ne laisse aucun doute.

J'ai entre les mains un *entretien* de Lamartine sur les *Misérables*. Ce livre, à travers quelques précautions louangeuses, est l'objet de la censure de l'illustre poëte. Mais, hélas! c'est un aveugle qui en conduit un autre. On est étonné de voir ce que l'a-

bandon d'un principe a fait de ravages dans ces deux grandes intelligences. Je ne veux pas trop les blâmer; c'est la plaie de l'époque. La révolution française a fait, dans le monde politique, ce que la réforme a fait dans le monde religieux : elle a fait perdre à la raison tout point d'appui, et la raison, cherchant à se suffire elle-même, a produit ce qu'on a vu, hélas ! et ce que nous voyons.

Je ne sais pas ce que pourraient se reprocher deux interlocuteurs qui avaient également *conquis l'indépendance absolue de la raison*. Ce seraient deux dieux et, partant, infaillibles ; la logique serait le silence. Bénissons Dieu, mon cher ami, d'être parmi les passagers de cette barque qui s'oriente au ciel, qui subit sans doute des tempêtes, mais des tempêtes qui conduisent au port et ne vont jamais jusqu'au naufrage. C'est la *promesse éternelle*, il faut y croire, surtout après le désarroi de ceux qui n'ont pas voulu s'y fier.

LETTRE CXLIII

Nîmes, 25 mars 1865.

Mon cher ami,

Vous m'invitez à écrire en prose, c'est le conseil que l'on donnait à Chapelain :

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose?

Mais pour moi, c'est trop tard. L'amble est pris et Pégase ira jusqu'à la fin. Que voulez-vous? Bon ou mauvais, c'est le moule que Dieu m'a donné pour couler ma pensée. Elle aurait, je le sais bien (et plus je vais, plus j'en suis convaincu), besoin d'être passée au burin. Mais la prose chez moi aurait-elle mieux réussi? J'en doute, et puis le vers quand *il dit quelque chose*, résiste mieux au temps.

Scarron même aujourd'hui l'emporte sur Patin.

La prose est la langue de l'*actualité* (excusez-moi d'employer ce mot barbare qui n'a jamais été français). Il n'y a chez elle que quelques élus qui résis-

tent au temps[1]. Si vous me demandez ce qui restera des plus huppés de nos jours, je n'en sais rien. Je sais qu'il y a dans les limbes littéraires bien des noms qui ont fait, dans leur temps, beaucoup plus de bruit que tous ceux d'aujourd'hui. Mais je suis certain d'une chose, c'est que les beaux morceaux lyriques de Victor Hugo, et surtout le *Lac* de Lamartine, ne mourront pas.

Vous trouverez du reste ces pensées émises dans l'*Homélie*.

Je travaille à compléter *Le Dernier jour*; j'ai ajouté *au ciel* deux types, *saint Louis* et *Pie IX*. Vous serez, je l'espère, content de ces deux morceaux qui, je le crois, n'ont rien de la faiblesse de mes pièces de circonstance que je ne puis pas toujours perfectionner.

J'ai dîné lundi avec Mgr Pavy, évêque d'Alger, chez notre évêque. Mgr Pavy fut très-aimable et sa conversation des plus intéressantes; il va, dit-on, à Paris pour empêcher le *royaume arabe*, qui serait une véritable abdication de la France. L'Angleterre verrait cela avec plaisir. Qui sait si ce n'est pas une complaisance à

1. En vers comme en prose « quelques élus » arrivent seuls à l'immortalité. On retient mieux les vers, mais rien n'est au-dessus d'une belle page de Bossuet.

son adresse et comme une possibilité éventuelle de l'abandon? Il y a des Prusias dans les hautes régions qui ne veulent à aucun prix *se brouiller avec la République!*

LETTRE CXLIV

Nîmes, 16 août 1863.

Je vous remercie de vos bons conseils pour ma santé. Mais Dieu sait que j'ai employé tout ce que j'avais de force morale et de bonne volonté. Il fera le reste. Que sa sainte volonté s'accomplisse et qu'il daigne me recevoir dans son sein ! voilà tout ce que je demande.

LETTRE CXLV

Nîmes, 30 septembre 1863.

Mon cher ami,

Je profite d'un moment de repos de mes nerfs pour vous donner de mes nouvelles. Je vais mieux. Je mange et dors assez bien, et même je commence

à dominer un peu mes vapeurs. Les conseils de madame de Fresne m'ont un peu profité.

Adieu! Le souvenir de vos bontés me soutient dans mes épreuves. Adieu! Une autre fois je serai plus explicite. Mes souvenirs à toute votre famille. J'ai bien grondé mon neveu de sa paresse à répondre à votre lettre[1].

LETTRE DE M. DEMIANS

SUR LES DERNIERS MOMENTS DE REBOUL

Nîmes, dimanche 29 mai 1864

Mon cher de Fresne,

Le pauvre Reboul a cessé de souffrir : je ne vous ai pas écrit hier, comme je vous l'avais annoncé, parce que j'attendais à chaque instant le triste dénoûment qui n'a eu lieu que ce matin, le tempérament robuste du malade ayant trompé toutes les prévisions.

1. Cette lettre est la dernière que reçut M. de Fresne. Cependant Reboul voulait encore apposer sa signature presque illisible au bas d'une lettre d'un ami commun : *Dites à M. de Fresne*, dit-il à son ami, *que je lui envoie ma signature en signe de mon amitié.*

Je le quittai jeudi, vers quatre heures et demie après midi, et le laissai dans le même état que les jours précédents ; vers cinq heures, on l'approcha de la table où il prenait ses repas comme à l'ordinaire : l'une de ses nièces, madame Scholle, lui présenta une cuillerée de potage ; comme il faisait effort pour se prêter à ce geste, il fut frappé d'une attaque qui lui paralysa instantanément le côté gauche ; son regard devint fixe et égaré, il tomba sur les coussins disposés sur son fauteuil pour le soutenir ; on s'empressa autour de lui, et on le transporta sur le lit d'où il ne s'est plus relevé et il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Depuis lors, c'est-à-dire depuis près de trois jours, il n'a donné aucun signe de connaissance ; le cerveau était complétement envahi par le mal, et son reste de vie n'était plus qu'une vie organique ; il ne devait pas souffrir, disaient les médecins, parce qu'il n'avait plus aucune perception ; sa respiration profonde, sonore et pressée, en même temps qu'elle accusait son état d'apoplexie, laissait voir cependant une force de constitution peu commune... à part les lésions funestes du cerveau, il était encore visiblement en pleine possession de la vie.

Depuis cette mortelle atteinte je ne l'ai quitté ni

jour ni nuit, si ce n'est pour prendre un peu de repos et pour quelques soins indispensables ; mais j'ai vainement épié son regard, ce regard d'une beauté si grave et si profonde ; ses yeux s'étaient fermés pour ne plus se rouvrir, et, sur le seuil de l'éternité, je n'ai pu saisir l'occasion d'un triste et dernier adieu. La figure du malade n'était d'ailleurs nullement contractée par la souffrance, elle avait conservé toute la pureté de ces lignes sculpturales si bien reproduites par le ciseau de Pradier : il semblait même qu'elle eût emprunté une beauté plus grande des approches solennelles de la tombe... Tout le monde en était saisi d'étonnement, et on eût dit qu'au moment de le saisir, la mort hésitante voulait du moins l'environner de ses respects.

Il passa dans cet état de léthargie les journées de vendredi et de samedi ; au matin de ce jour, qui marquera dans ma vie, sa respiration devint plus faible et plus lointaine ; soit que ces trois jours de fatigue l'eussent épuisé, soit que l'apoplexie eût redoublé ses atteintes et que les organes de la respiration fussent plus gênés, il ne luttait plus que faiblement contre le mal... Nous comprîmes que le dernier moment était proche, nous nous pressâmes autour de ce lit où j'au-

rais voulu voir tous ses amis; ma pensée se porta vers vous à ce moment. A dix heures quarante-deux minutes, il poussa un soupir parfaitement semblable à ceux que nous avions entendu précédemment; comme depuis plus d'une heure, ses soupirs étaient séparés par plusieurs secondes d'intervalle, nous en attendions un autre... C'était, hélas! le dernier que nous avions entendu... Le génie était remonté vers sa source, et le poëte était allé se perdre dans le sein de Dieu, d'où il ne devait plus redescendre, nous laissant une grande douleur dans l'âme mais un grand exemple à imiter... Chose digne de remarque! ce poëte qui avait consacré sa vie à glorifier surtout la religion, est mort le jour de la Fête-Dieu, au milieu des pompes d'une procession qui, chaque année, faisait sa joie, et qu'il aura vue, cette fois, du haut des cieux... Les lettres françaises perdent en la personne de Jean Reboul un grand poëte, la ville de Nîmes une illustration sans rivale, la France un de ses enfants les plus nobles et les plus dévoués... Et nous, ses amis, et moi, plus heureux que tous, puisque chaque jour j'en jouissais, mais plus à plaindre en ce moment, nous perdons une amitié que nous pourrons retrouver là-haut, si nous en sommes di-

gnes, mais que nous ne saurions remplacer ici-bas.

J'ai su par le jeune Castanet que vous étiez avisé; ma lettre, donc, ne vous apprendra rien, si ce n'est des détails, auxquels votre amitié dévouée ne saurait rester indifférente.

La ville de Nîmes se charge des obsèques; le maire, de l'avis du préfet, me charge de veiller aux détails de la cérémonie avec la plus entière latitude et sans aucune charge pour la famille; l'église, de son côté, prépare ses pompes funèbres les plus graves et les plus solennelles; l'évêque fera l'absoute et l'oraison funèbre, si sa santé le lui permet; la cérémonie aura lieu après-demain à huit heures et demie; je vous ferai connaître les détails.

La ville prendra l'initiative d'une souscription pour lui élever un monument sur l'une de ses places ou dans l'intérieur du cimetière.

Adieu, je vous écris dans cette chambre que vous connaissez, toute pleine de son souvenir et du parfum de ses pensées... à deux pas de ce qui reste de notre pauvre et illustre ami.

Mes sentiments bien dévoués.

A. Demians.

P. S. — J'ai coupé pour vous une mèche de che-

veux ; ils sont encore tout humides des sueurs froides de la mort.

BILLET DE PART DE LA VILLE DE NIMES

Nîmes, 29 mai 1864.

Monsieur le maire de Nîmes, messieurs les adjoints et le conseil municipal, ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que la ville vient de faire en la personne de MONSIEUR JEAN REBOUL, décédé à Nîmes, le 29 mai 1864, dans sa soixante-neuvième année, muni des sacrements de l'Église.

FIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





